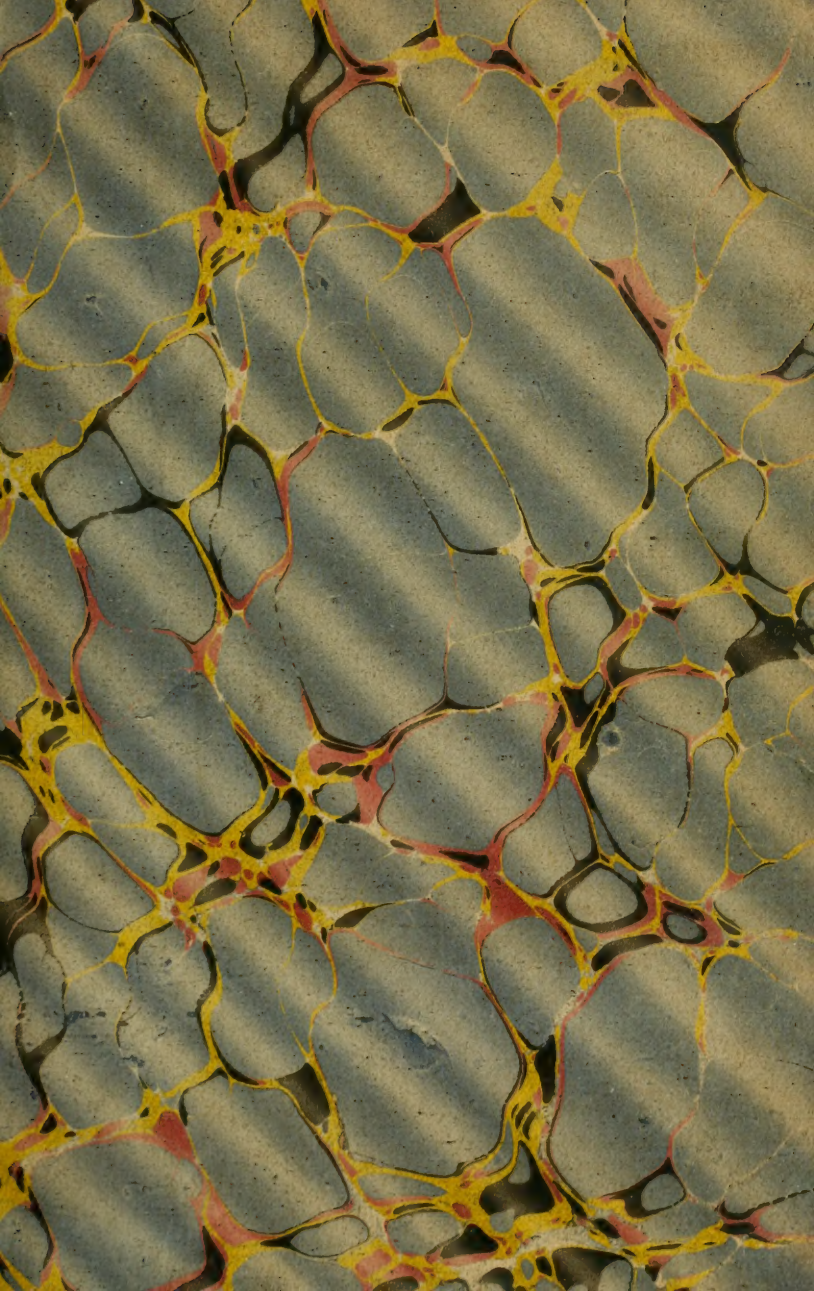
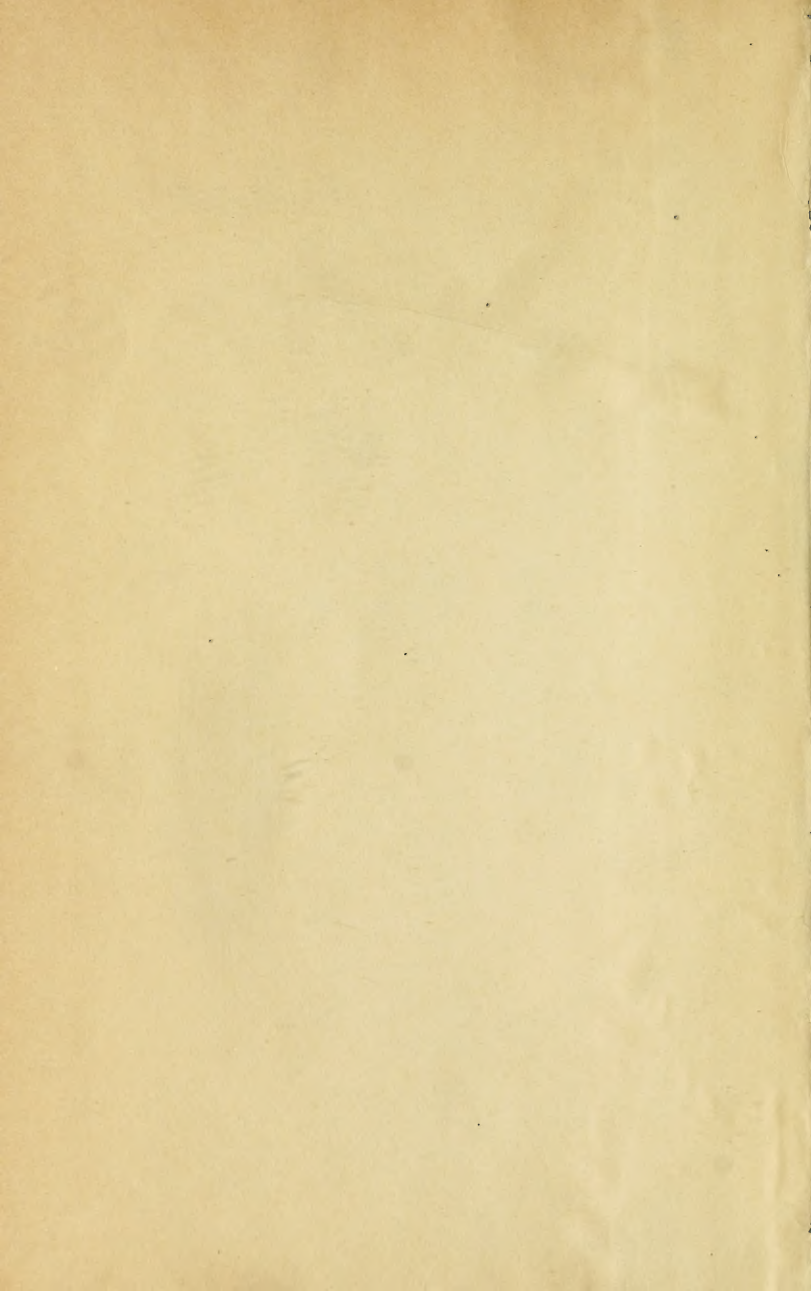


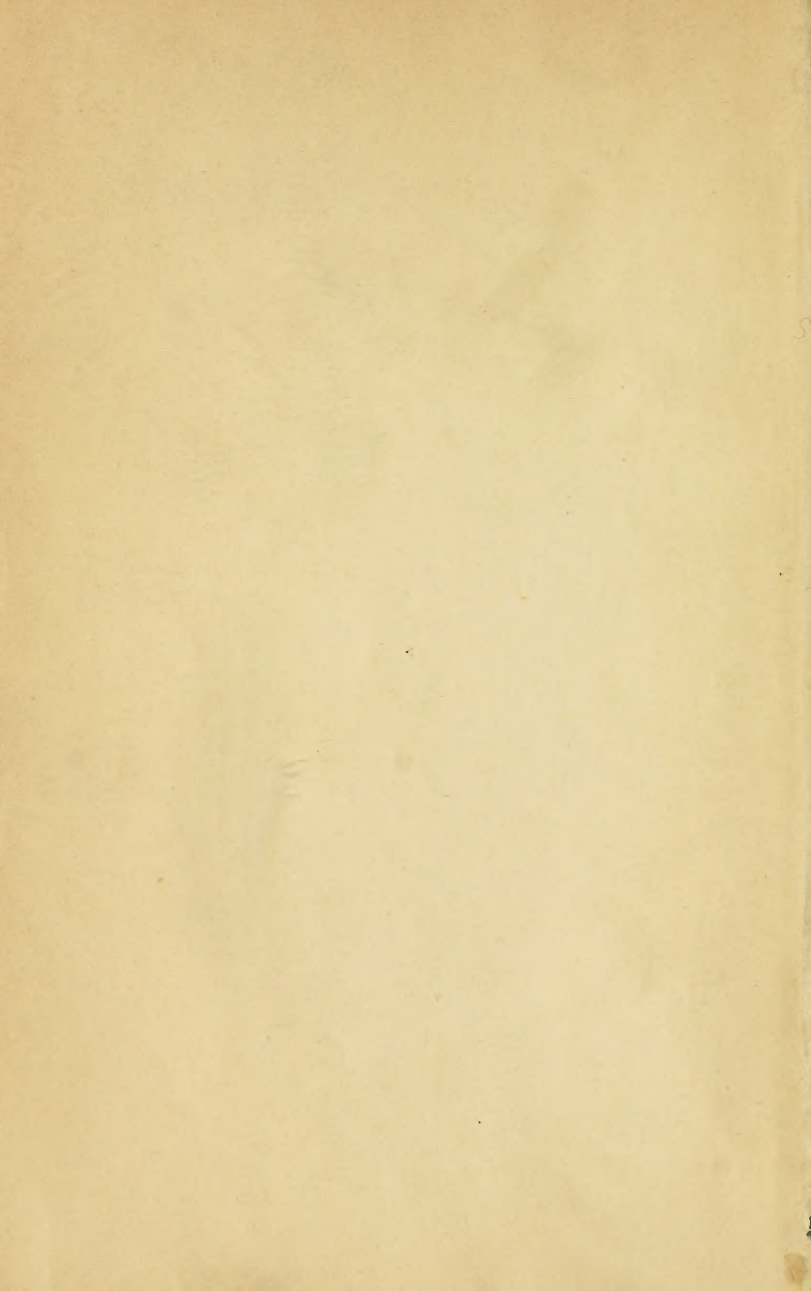


3 1761 04241 5893









VOITURE

ET LES

ORIGINES DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET

DU MÊME AUTEUR

Histoire


LE CYRANO DE L'HISTOIRE (Dujarric)	<i>épuisé</i>
BERTRAN DE BORN (Lechevallier)	1 vol.
SCARRON ET SON MILIEU (Mercure de France) . .	1 vol.
MADAME DE VILLEDIEU (Mercure de France) . . .	1 vol.
MADAME DE LA SUZE ET LA SOCIÉTÉ PRÉCIEUSE (Mercure de France).	1 vol.
LE PLAISANT ABBÉ DE BOISROBERT (Mercure de France)	1 vol.
MADAME DE CHATILLON (Mercure de France) . . .	1 vol.
GAULTIER-GARGUILLE, COMÉDIEN DE L'HÔTEL DE BOUR- GOGNE (Michaud)	1 vol.

Art Social

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES (Mercure de France). .	1 vol.
--	--------

Sous Presse

VOITURE ET LES ANNÉES DE GLOIRE DE L'HÔTEL DE RAMBOUILLET (1636-1648).	
---	--



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



7

VINCENT VOITURE

(MUSÉE DE VERSAILLES)

78987
Ym

ÉMILE MAGNE

—

Voiture

ET

LES ORIGINES

DE

l'Hôtel de Rambouillet

1597-1635

PORTRAIT ET DOCUMENTS INÉDITS



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

14 0293
12/10/16

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

937

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

A MA FEMME

TABLE

DES

ABRÉVIATIONS ET NOTE PRÉLIMINAIRE

—

- A. N. Archives nationales.
A. C. Archives du Musée Condé, à Chantilly.
A. E. Archives du Ministère des Affaires étrangères.
A. G. Archives historiques du Ministère de la Guerre.
B. N. *ms.* Bibliothèque nationale. Département des Manuscrits.
Fonds français.
B. A. Bibliothèque de l'Arsenal.
B. M. Bibliothèque Mazarine.
B. I. Bibliothèque de l'Institut de France.
U. Voiture : Œuvres, édit. Ubicini, Paris, Charpentier,
1855, 2 volumes in-18.

Nous adressons nos sincères remerciements à MM. G. Macon, conservateur du Musée Condé, G. Musset, conservateur de la Bibliothèque de La Rochelle, Lorin, président de la Société archéologique de Rambouillet qui, obligeamment, nous transmirent des documents utiles à l'élaboration du présent ouvrage. Nous devons surtout des remerciements à M. Charles Samaran, archiviste aux Archives nationales, lequel consentit aimablement à mettre à notre disposition, avant de les avoir lui-même commentés, divers actes inédits concernant Voiture et, en particulier, *l'Inventaire après décès* de sa succession. Nous n'avons pu, par contre, utiliser l'exemplaire des *Œuvres* de Voiture contenant les notes complètes de Tallemant dont Ubicini déplorait la disparition. Cet exemplaire fut mis en vente par la librairie Emile-Paul. Il appartient actuellement à un notaire d'Aix en Provence. Nous en avons vainement demandé communication.

CHAPITRE PREMIER

1597-1625

Depuis plusieurs heures, dans l'atmosphère lourde du tripot ouvert, rue de l'Ecrivinerie, entre deux boutiques de libraires, Vincent Voiture jouait au reversi avec quelques étudiants picards (1). La chance ne le favorisait guère. Constamment, en ses mains, revenaient les cartes où, revêtus de brocart d'or, pompeux et ironiques, figuraient le roi Henri IV, la reine, les valets de chasse et de pied. Mais le quinola lui échappait sans cesse, le quinola ou valet de cour qui eût fait tomber en son gousset la poule gonflée de pistoles.

(1) Il existe sur Voiture des notices innombrables, la plupart sans aucun intérêt. Les plus importantes sont celles de Pellisson, de Tallemant, d'Ubicini, d'Amédée Roux et d'Octave Uzanne. On lui a, en outre, consacré diverses brochures écrites pour justifier la publication de lettres ou poésies inédites et n'apportant aucun détail nouveau sur sa vie. V. Dauphin : *Discours sur Voiture*, 1846; Alexandre Gresse : *Discours sur Voiture*, 1846; Halphen : *Etude sur Voiture et la Société de son temps*, 1853; Eugène d'Auriac : *Notice sur Vincent Voiture*, 1855; Marquis de Gaillon : *Voiture, M^{me} de Sévigné, Sterne dans Bulletin du Bibliophile*, 1859 pp. 12 et s.; Georges Lecoq : *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet, lecture faite*

Il sentait, à cette heure avancée de la nuit, son escarcelle légère et peu de douceur en son âme. Il absorba les gouttes du sirop de coing qui devaient encore le fond de son gobelet. Et la liqueur veloutée lui rendit quelque optimisme. Tandis que l'un de ses compagnons de jeu distribuait les cartes de la dernière partie, il admira les tablées joyeuses et turbulentes qui environnaient la sienne. Engloutissant les pots de vin, gascons trépидants, tourangeaux hilares, normands rubiconds, lorrains et bourguignons sentencieux mêlaient leur allégresse. Plus loin, des allemands épais et des écossais blafards, assemblés autour de leurs officiers, buvaient gravement, en discutant sur quelque point de scolastique, la bière écumeuse et glacée.

De nouveau, il ouvrit, en éventail, les cartes où souriaient, hiératiques, les personnages fastueux. Il essaya de faire le reversi, mais une levée effectuée

à la Société des Antiquaires de Normandie, 1877. L'Allemagne, davantage intéressée que la France à notre écrivain, lui a fait l'honneur d'une biographie, biographie pleine de lacunes, mais singulièrement méritoire. V. H. Georg Rahstede : *Wanderungen durch die französische Litteratur. Band I, Vincent Voiture*, Leipzig, 1891, in-12. Elle a, de plus, minutieusement étudié sa langue et sa syntaxe. V. *Französische Studien herausgegeben von G. Korting und E. Kochwitz*, 1881, t. I, W. List : *Syntaktische Studien über Voiture* ; Max Dembski : *Montaigne und Voiture, ein Beitrag zur Geschichte der Entwicklung der französischen Syntax des xvi. und xvii. Jahrhunderts. Inaugural Dissertation zur Erlangung der philosophischen Doctorwürde welche nebst beigelegten Thesen...* 1888 in-8°.

par l'un des joueurs l'en empêcha. Il dut même verser à cet heureux adversaire une somme équivalente à celle détenue par la poule. Cette malchance dernière le détermina au départ. Ses camarades d'ailleurs le suivaient. Ils se levèrent en tumulte. Et, à toutes les tables, les étudiants des différentes nations qu'agrégeait l'Université d'Orléans, se dressèrent, le chapeau à la main, criant :

— Vivat, Picardie !..

Ils saluèrent et sortirent. On ne sait quelle tendresse descendait du ciel estival, poudroyant d'étoiles et blanc de lune. Troublé, Voiture abandonna ses compères à leur destin. Volontiers, pour se consoler de l'infortune du jeu, il eût, par cette nuit ineffable où vaguait un arôme imprécis de cognassiers et de fleurs, tenté le hasard de l'amour. Mais il avait rompu avec les filles qui eussent pu, à cet instant, lui prodiguer leur chaleureuse étreinte.

Mince fantôme circulant entre les maisons claires aux lourds capuchons de tuiles et aux corps grêles, il atteignit les rues de la Tour-Neuve et du Bourdon-Blanc. Son logis s'élevait derrière les spacieux jardins du Palais épiscopal. Il gagna sa chambre et, le sommeil n'alourdissant point ses paupières, il s'accouda à la rampe de sa fenêtre ouverte. Il rêva. Devant lui s'érigait l'église cathédrale Sainte-Croix, ensevelie sous les échafaudages des tailleurs de pierres, des maçons et des sculpteurs qui rebâtis-

saient son clocher, lui refaisant un visage de décence et de foi. Plus loin, c'étaient, parmi les églises et les couvents en multitude, l'Hôtel-Dieu, la Maison de Ville avec sa grosse horloge à l'image de Saint-Michel et le trou sinistre du cimetière Saint-Lazare. La ville prenait, sous le rayonnement lunaire, une apparence fantastique. Silencieuse, elle paraissait ne manifester plus de vie que pour supplier quelque divinité inexorable. De tous côtés, en effet, montaient vers la voûte illuminée du ciel, les bras innombrables de ses clochers, campaniles, tours, tourelles et bastilles.

Mais Voiture savait bien que la cité était à jamais élue parmi les cités auxquelles souriait le visage de Dieu à cause de sa bienveillance ancienne pour Jehanne la Pucelle dont la haute statue commandait le pont de pierre sur la Loire limoneuse. Et si, durant cette nuit finissante, il la contemplait, pénétré d'une mélancolie inaccoutumée, cette mélancolie était faite du regret que les hommes accordent d'ordinaire aux sites familiers dont ils se séparent.

Car le jeune homme, dans quelques heures, ayant terminé ses études de droit, regagnerait Paris. Le moment était venu, pour lui, d'abandonner les divertissements de l'adolescence et d'envisager le problème de son avenir. Or, cet avenir ne s'ouvrait guère sur des perspectives riantes. Il aurait maintes

luttés à soutenir pour se dégrader de sa roture. Le sort avait voulu qu'il naquit, en la bonne ville d'Amiens, rue Saint-Germain, à l'enseigne du *Chapeau de Roses* (1). Sous cette enseigne poétique, depuis plusieurs générations, les Voiture tenaient, en plein quartier commerçant, parmi le tumulte des boucheries et poissonneries, les relents de la halle aux bêtes et du marché aux fleurs, un négoce de vins, laiteries et autres comestibles. Ils y acquirent la fortune et tous les titres de gloire par lesquels la bourgeoisie de cette époque démontre son honorabilité (2).

A la vérité, Voiture eut à peine le temps d'ouvrir les yeux aux paysages colorés de sa cité natale. Attirés à Paris par des possibilités de gains supérieurs, son père, Vincent, et sa mère, Jeanne de Collemont,

(1) *Congrès scientifique de France, 34^e session tenue à Amiens le 3 juin 1867, 1868*, pp. 568 et s., *Recherches sur Vincent Voiture par M. A. Dubois*. Voici son extrait de naissance : « Le vingt-quatrième jour de février (1597) a été baptisé, Vincent, fils de M. Vincent Voiture, les parrains M^{rs} Nicolas de Lam et Jean Deherte, trésoriers généraux de France; les marrines damoiselles Françoise Blancfort et Marie Sacquespée. » V. aussi, *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 466. En une lettre (*Œuvres*, 1650, p. 812; U. II. 66, *A M. d'Avaux*), Voiture s'appelle lui-même : M. Voiture, d'Amiens.

(2) A. Dubois : *op. cit.*, pp. 569-570. Le grand-père et le père de Voiture furent marguilliers de l'église Saint-Germain et échevins de la ville d'Amiens. Son père montra même un bel héroïsme en des circonstances guerrières où les bourgeois de ce temps n'éprouvent guère d'autre désir que celui de se mettre à l'abri des horions.

chargèrent sur le même chariot, parmi les futailles, le nouveau-né et les quatre fillettes qui le précédèrent dans la vie. Ils installèrent, rue Saint-Denis, leurs pénates. Là, un autre enfant leur advint (1) tandis que leur négoce s'accroissait en de notables proportions.

Car le sieur Vincent Voiture, homme fort adonné à la bonne chère et joueur impénitent (2) montrait

(1) Jal : *Dictionnaire critique*, 1876, art. *Voiture*. « Le 22 septembre 1605 fut baptisé à Saint-Eustache, Fleurant, fils de Vincent Voiture, marchand de vins, et de Jeanne de Collemont, sa femme, demeurant rue Saint-Denis. Parrain : Florant d'Argouges, conseiller et trésorier général de la maison de la reine. Marraine : Marie Colbert, femme de Nicolas Le Camus, marchand. » V. aussi, pour les autres enfants, A. Dubois, pp. 569-570. Les documents publiés par A. Dubois sont très heureusement complétés par les actes inédits que M. Charles Samaran voulut bien nous communiquer : 1° *Inventaire après décès de Voiture du 8 juin 1648*; 2° *Comptes de Barbe Voiture du 29 décembre 1649*; 3° *Partage de la succession de Voiture du 29 décembre 1649*. D'après ces actes, il appert que Voiture eut quatre sœurs : Barbe, Jeanne, Marguerite et Marie (la quatrième née à Amiens le 3 janvier 1590) et un frère, Vincent, né le 8 décembre 1591, mort jeune. Sur Fleurant, le dernier né, Pellisson : *Relation contenant l'histoire de l'Académie française*, 1672, pp. 293 et s., écrit : Le père Voiture l'aimait « fort tendrement parce qu'il estoit bon compagnon comme luy. Il mourut depuis à la guerre au service du roy de Suède après avoir fait de fort bonnes actions. » Il était mort en 1648, car nous ne le voyons pas intervenir au partage de la succession de notre héros.

(2) Tallemant : *Historiettes*, 1854, III, 43, dit, parlant de notre héros : « Son père estoit un grand joueur de piquet; on dit encore aujourd'huy qu'on a le carré de Voiture quand on a 66 de point marquez par quatre jettons en quarré parce que ce bonhomme croyoit gagner quand il avoit ce quarré. » Tallemant a copié presque textuellement cette anecdote dans Pellisson.

un acharnement au travail qui explique sa réussite. Habilement, il s'introduisit à la Cour et ne tarda pas à en devenir, par l'entremise des seigneurs que sa verve de bon biberon captivait, le fournisseur attitré. La reine-mère, Marie de Médicis, apprécia particulièrement le vin sorti de ses caves. Elle voulut même qu'il prît l'engagement de lui en fournir en quelque circonstance et lieu qu'elle se trouvât (1). De telle sorte que l'opulence régnait en la boutique du bonhomme. Et, de même que la plupart des bourgeois de tous les temps, il souhaita, pour ses enfants, des situations éminentes. Les quatre filles suivirent le sort commun qui consiste à être convenablement mariées (2). Des deux garçons, l'un inclina vers le métier des armes et promena sa fureur guerrière sur les champs de bataille de l'Europe. L'autre subit la discipline du collège de Boncourt...

(1) B. N. *Cinq cents Colbert*, t. 93, f^o 283. V. à l'*Appendice* l'acte notarié inédit du 18 janvier 1615 qui s'exprime en ces termes.

(2) *Inventaire et Partage* précités, communiqués par M. Charles Samaran. L'aînée, Barbe, épousa Raoul Martin, vendeur de marée, bourgeois de Paris dont elle eut le poète Martin de Pinchesne; la deuxième, Jeanne, épousa Philippe Tronchet, marchand bourgeois de Paris et n'eut pas de postérité; la troisième, Marguerite, épousa Pierre Feuquel, conseiller du roi, receveur des décimes à Amiens; la quatrième, Marie, épousa en premières noces André de Lanlu, lieutenant du grand prévôt de l'Hôtel et en secondes noces, le sieur Hardy dont elle eut trois enfants : Jean, Anne et Marie. V. la *Céatologie de Voiture* à l'*Appendice*.

Voiture contemplant, de sa fenêtre, le spectacle de la ville endormie sur laquelle fluaient les primes lueurs du matin, se rappelait les misères de son adolescence et avec quelle horreur, au sortir des études où les poètes latins et grecs, espagnols et italiens, où les tendres aèdes de la Renaissance lui versaient l'ivresse de leurs rimes, il regagnait le Royaume du Vin que régentait son père. Ame en peine, il parcourait, sans orgueil, les celliers, les chais et les caves où se silhouettaient, en un clair-obscur pointillé du brusque éclat des chandelles allumées, les muids superposés et les foudres géants. Il assistait aux opérations répugnantes des mouillages, des collages, des soutirages. Le tumulte d'un charroi actif l'assourdissait. Il haïssait les rudes hommes aux mains pourpres qui roulaient les futailles pleines et ceux qui, avec des gestes précis et des chansons gaillardes, les enchantaient ou les cerclaient de feuillards. Un terrible fumet d'alcool le poursuivait partout. Les êtres et les choses en étaient imprégnés et lui-même le portait, dans la trame de ses vêtements, comme le parfum de sa caste mercantile.

C'était le temps où, pour oublier l'ambiance, il dévorait les romans de chevalerie. A la suite de Merlin l'Enchanteur, il hantait la cour des rois Vertigiers et Uter-Pendragon. Il assistait aux combats de monstres et aux châtiments des félons qu'englou-

tissaient des torrents enflammés. Il s'enthousiasmait aux hauts faits d'Arthur brandissant l'épée Escalibor, des chevaliers de la table ronde et de tous les redresseurs de torts qui pourchassaient, en leurs retraites obscures, le vice et l'impureté. Il faisait de Viviane, rayonnante de fraîcheur parmi les magnificences de la forêt printanière, sa compagne familière, et aussi d'Eglantine d'Avallon, éternellement en voyage sur son vaisseau doré qui traversait les villes emportant avec lui son onde.

Mais, aux paladins dont le royaume de Logres et l'Île des Géants applaudissaient les exploits, il préférait le Damoiseil de la Mer, le beau ténébreux, Amadis de Gaule, le chevalier au cœur tendre.

« Le Damoiseil de la Mer, en ce temps, pouvoit avoir seulement douze ans, combien que, veu sa grandeur, il paroissoit en avoir plus de quinze et, pour sa bonne grâce, estoit, tant de la royne que des aultres dames, bien voulu et aymé. »

En sa mémoire, les phrases romanesques s'imprimaient et les épisodes héroïques ou galants formaient des fresques détachées. Murmure musical, la prière d'amour du languide Amadis montait vers la princesse Oriane deifiée. Et c'étaient, ensuite, les tribulations atroces suscitées aux deux amants par de malveillants enchanteurs. Ils parcouraient le monde, bataillant pour leur amour, forts dans les

malencontres, toujours voués à mille morts et toujours miraculeusement sauvés, s'accusant de félonies réciproques, endoloris, gémissants et fidèles. Et, à la fin, parmi les acclamations populaires, éclatait leur apothéose, s'épanouissait leur allégresse d'époux, se proclamait la victoire de la constance et de l'honnêteté (1).

Au sortir de ces ardentes lectures, l'esprit enivré de merveilleux, brave à l'égal de Galaor, pensif à l'exemple de Guilan, en quête de l'enjouée Mabile, de la belle Briolanie ou de Melicie la gracieuse, Voiture ne pouvait tout à fait, malgré des efforts

(1) Voiture est littéralement imprégné de cette littérature. On peut s'en rendre compte en parcourant ses *Œuvres*, édit. Ubicini. Il dut, avant de le lire dans le texte espagnol, connaître l'Amadis par la traduction qu'en fit, en 1500, Herberay des Essarts. V. *Inventaire* précité, communiqué par M. Charles Samaran. Parmi les romans qui, à son décès, composent, avec des ouvrages latins et grecs, sa bibliothèque, nous relevons : *La Chasse et le départ de l'Amour, en lettres gothiques* ; *Le Roman de la Rose, en lettres gothiques* ; *Le Roman de Perce-Forest, en lettres gothiques* ; *L'Histoire d'Espagne de Mariana, en lettres espagnoles*. Eugène Baret : *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au XVI^e et au XVII^e siècles*, 1873, ne signale pas Voiture parmi les écrivains influencés. Cette grave omission contribue à souligner le caractère superficiel de cette thèse de doctorat. Amadis détermina notre héros à étudier la littérature espagnole. Il fut un des auteurs du XVII^e siècle qui connut le mieux cette dernière. Il lui emprunta constamment les formes et les sujets de ses poésies. Nous renvoyons, pour preuve de ce que nous avançons, au remarquable travail publié par M. G. Lanson dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1897, pp. 180 et s., sous le titre : *Études sur les rapports de la littérature française et de la littérature espagnole (1600-1660)*, *Voiture*.

méritoires, cacher à son père l'aversion que lui inspirait la vulgarité de son entourage. Seul de toute la famille, il ne fraternisait pas avec les commis affairés et bavards qui noircissaient du papier dans les bureaux brumeux, et dédaignait de lever, à la hauteur du front, le verre où coulent, amalgamés, le sang de la terre et la chaleur du soleil. Si bien que le négociant prenait en grippe le gamin négateur de sa race, le transfuge qu'il voyait échapper, par l'éducation, à la férule commerciale, le coquet qui, méprisant les efforts de son ascendance, grossirait les cohortes improductives de la nation. Il lui préférait, de beaucoup, son autre fils Florant, le soldat qui, grenouilleur comme lui, ne connaissait pas de volupté supérieure à celle de sentir les clairs liquides descendre de sa bouche satisfaite à son estomac délecté (1).

Néanmoins Voiture, bien qu'il ait souffert de sa désaffection, conservait de la gratitude à son père de ce qu'il n'entrava point ses propensions intellectuelles. Celui-ci, en effet, comprenant qu'il ne transformerait pas son grêle rejeton en l'un de ces robustes hommes qu'il se glorifiait d'être, décida de lui faciliter l'accès des carrières libérales. Au sortir

(1) Pellisson : *op. cit.*, p. 294. Le père Voiture avait coutume de dire de son fils cadet « qu'on l'avoit changé en nourrice, parce qu'il ne buvoit que de l'eau, estant de fort foible complexion ».

du collège de Boncourt, le jeune homme fut donc envoyé à l'Université d'Orléans, l'une des plus illustres par la hauteur de son enseignement (1).

Près de rentrer sous le toit familial, Voiture se remémorait les années adorables vécues, en plénitude d'indépendance, en la cité orléanaise. A la vérité, il ne fut pas un de ces élèves dont on signale le labeur prestigieux et qui veulent acquérir l'universalité des connaissances. Il ne fréquenta nullement la bibliothèque juridique à l'usage des « sup-pôts » d'Allemagne, installée au premier étage des Anciennes-Écoles, et encore moins celle ouverte par les bénédictins au prieuré Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Les grands amphithéâtres où professaient treize docteurs, sous la direction d'un Doyen ou Scolastique, lui apparurent toujours comme des endroits pleins de morosité. Il besogna modérément et se contenta d'arriver, d'un pas attentif et sage, à la conquête des degrés.

Classé, selon les règles de l'Université, parmi la « nation » picarde, il se soumit à ses lois, obéissant docilement à ses procureurs, bedeaux et autres officiers. On le vit, chaque année, assister, en l'Église Saint-Pierre-Puellier, à la fête de l'Élévation de Picardie où, conformément à une fondation du

(1) B. N. *Pièces originales*, n° 3038; Gui Patin : *Lettres*, édit., Reveillé-Parise, 1846, I. 505.

chapitre d'Amiens, les étudiants de sa province reçoivent, en grande pompe, des habitants de Beaugency, une maille d'or en hommage.

Mais il ne se cantonna pas parmi ses compatriotes. Il lui plut de se mêler aux « guespins d'Orléans ». Il admira leur accortise, leur promptitude et leur habileté en toutes sortes d'affaires et de conjonctures. Au milieu de ces gens qui « ne sont pesants de bouche, point déguisez ny plastrez », de ces gens « parlans du fond de l'estomach, leurs cœurs et leurs langues jouans à mesmes ressorts », il apprit à lancer la répartie gouailleuse, à décocher le brocard, à darder le « lardon ». Leur commerce corrigea en lui les exagérations de l'accent parisien et il sut donner aux mots, en les prononçant, leur pure tonalité. Il eut, de cette sorte, la voix merveilleusement préparée à nuancer la déclaration amoureuse.

De fait, s'il consentit parfois, partageant les exercices violents de ses camarades, à jeter la paume d'une main énergique, de beaucoup il préféra répartir ses loisirs entre les genuflexions de l'amour et les émotions du jeu auquel l'incitait l'hérédité paternelle. Le mail immense, ombragé de beaux arbres, qui longeait les remparts de la ville et protégeait la promenade des coquettes orléanaises, hospitalisa davantage que les salles de l'Université l'étudiant à mine fûtée.

Maintes de ces caillettes furent pipées qui goût-

tèrent les gentillesses de son verbe ou celles de sa plume. Et il en recruta d'autres, moins relevées, mais aussi savoureuses, proche le fort Ravelin, au jardin des Apothicaires. Et, toutes en témoigneraient, le Voiture qui, par la porte de Bourgogne, les conduisait au sein de la forêt prochaine, se souciait médiocrement de mourir pour elles en littérature. Il les étourdissait, capricant et fol, de ses rires et c'était toujours à culbuter dans l'herbe molle que l'accident divin leur advenait inopinément.

Pourtant l'une d'elles se vanterait avec raison d'avoir incliné aux soupirs, aux versifications et à toutes les fadeurs le jeune homme délibéré. C'était une matoise qui possédait le génie de l'intrigue et souhaitait plutôt un mari qu'un amant. Elle attisait, en même temps que celle de Voiture, la flamme parallèle d'un étudiant normand, le sieur des Hameaux. Les deux godelureaux se haïrent, comme il arrive d'ordinaire, et la jalousie fit jaillir leurs épées. Sur ce terrain guerrier Picardie ne valut pas Normandie. Les doigts coupés par une estafilade, Voiture retourna à des distractions moins périlleuses (1).

(1) Sarasin : *La Pompe funèbre de Voiture avec la Clef*, 1649 et 1650, p. 18. Tallemant : III, 58, prétend que ce combat eut lieu tandis que Voiture était au collège de Boncourt. Mais nous nous en rapportons à Sarasin qui connut particulièrement notre héros et paraît très renseigné sur sa vie. Sur le sieur des Hameaux, plus tard président au Parlement de Normandie, V. B. N. N. *acq. ms.*

N'importe ! Malgré cet échec, le jeune homme ne garde point rancune à Orléans. Il lui semble, le quittant, perdre le plus délicat de son adolescence. Jamais il ne pourra prononcer le nom de cette douce ville, sans éprouver, sur les lèvres, comme une saveur de sucre et de confiserie. Car Orléans est la patrie des cognassiers dont les fruits, transformés en pâtes, marmelades, poulpes, gelées et sirops, ravirent le gourmand qui coexiste en lui avec le faune. D'avoir inventé cette confiture délectable qu'on appelle cotignac, cela est, à son avis, davantage méritoire à un peuple que d'avoir joué un rôle dans l'histoire. Si, plus tard, les circonstances permettent à son esprit d'imaginer un roman, il en situera les épisodes au bord de cette Loire dont il fera une rivière de sirop.

Il pense à ces choses puérides en rangeant ses coffres que, tout à l'heure, des hommes viendront prendre pour les transporter sur le coche de Paris. Ayant procédé à ses ablutions, il veut, une fois encore, revoir les sites auxquels sa mémoire sourit dans le passé. Par le matin, traversé de brises piquantes, il enfile les rues étroites où renaît la vie monotone. Privées de la magie nocturne, ces rues

n° 4529 f° 121 : *Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe, Racan...*, 1627, I, 207 ; 1634, I, 279 ; 1640, I, 182, (par Boisrobert) ; *Recueil de lettres nouvelles...*, 1627, I, 207. V. aussi notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 32-33, 121.

prennent une expression nouvelle. Leurs maisons de bois lézardées, pourries, écrasées sous le poids des larges auvents, présentent d'étranges visages de caducité et de maladie. Coquettes encore cependant, elles arborent, comme des dentelles et des fards, les modelages de leurs plombs, les fioritures de leurs charpentes, les décorations colorées de leurs enseignes.

Le jeune homme n'aperçoit que leur tristesse qui s'apparie à la sienne. Il est d'ailleurs distrait du décor par le mouvement des êtres en marche. Ce ne sont partout que hotteux chargés de légumes, et harengères tenant en équilibre, sur leurs têtes, les paniers de poissons qu'elles offrent avec des cris stridents. Peu à peu, à mesure que l'heure avance, la multitude s'accroît. Les ménagères que l'on entrevoyait, à demi-vêtues, aux fenêtres, évoluent autour des éventaires. Les artisans, et maintes filles couronnées de coiffes claires, se rendent, à pas pressés, à leurs besognes. Des pâtisseries ambulants passent, les mains pleines de dariolettes chaudes. Les marchands de mouton, les charbonniers, les merciers, les mille promeneurs de denrées mêlent leurs mélodées (1).

(1) Sur Orléans et son Université, V. *Histoire et antiquitez de la ville et duché d'Orléans*, par M. François Le Maire, 1645, *passim*; D. Polluche : *Description de la ville et des environs d'Orléans avec des remarques historiques*, 1736; *Essais historiques sur Orléans ou*

Voiture, ahuri par ce tintamarre, comprend que le moment ne convient point pour revivre ses souvenirs heureux. Rapidement il visite les quelques personnages, dont ses professeurs à l'Université, auxquels il tient à adresser son adieu. Puis il rejoint l'hôtellerie des coches.

Son voyage, jusqu'à Paris, n'est qu'un long somme entrecoupé de cauchemars. Il ne s'éveille qu'en vue de la capitale. Et c'est pour songer que, dans quelques instants, il va retomber sous la domination de son père, au Royaume du Vin. Cela ne le réjouit guère. Mais il se sent assez déterminé pour échapper, de nouveau, à cette sujétion.

Le bonhomme Voiture ne pense d'ailleurs nullement à lui imposer un service quelconque en sa boutique. Il l'accueille avec de grandes exclamations, heureux, au fond de soi, que le jeune homme apporte à la famille prospère un commencement de lustre intellectuel. Peut-être suppose-t-il que son mièvre héritier va, de ce pas, solliciter son inscrip-

Description topographique et critique de cette capitale et de ses environs, 1778. V. aussi, Plan d'Orléans, par Inselin. Sur le passage de Voiture à Orléans, V. Œuvres de M. de Voiture, 1650, p. 535; U. I, 279, et note de Tallemant. Voiture écrit à M^{me} de Saintot : « Tout grand jurisconsulte que je sois. » Et Tallemant ajoute : « Il avoit étudié pour estre avocat. » Voiture revint plus tard à Orléans comme en témoigne une de ses poésies. V. B. N. ms. n^o 12616, f^o 485; U. II, 343. Il y conserva même au sieur d'Espagne, marchand, sa clientèle, comme le prouvent les Comptes de Barbe Voiture, communiqués par M. Ch. Samaran.

tion au barreau parisien et tenter les joutes oratoires, face à face avec l'illustre Simon Marion.

Mais, le feutre goguenard sur l'oreille, l'épée au côté, Voiture ne rêve en aucune façon à la gloire d'endosser la robe. Il s'efforce, au contraire, d'oublier Cujas et toutes les études arides qui préparent l'esprit aux controverses juridiques. Il vagabonde, repris par la fièvre de Paris. Du quartier prodigieusement bruyant et coloré où les circonstances l'obligent à demeurer il n'emporta jadis que l'image exécrée de mercantilisme. A cette heure, sa trivialité le choque davantage encore. Rien, en effet, ne l'a prédisposé à en discerner la beauté voilée sous une rude enveloppe.

Pourtant la rue Saint-Denis est, par excellence, la rue vivante de Paris à cette époque, l'artère où circule le sang robuste de la cité close en ses remparts. Les rois l'éluèrent entre toutes pour s'y joindre au peuple et y entendre s'exprimer son amour. Elle s'ouvre, vers le lointain faubourg, par un arc de triomphe où les cortèges équestres des sacres, des mariages et des victoires trouvent déjà comme une figure d'apothéose. Puis elle s'élançait, large et droite, vers le cœur même de la capitale. Innombrables, crevant de marchandises, les boutiques y forment, au bas des maisons chargées de tourelles et d'encorbellements, surmontées de pignons où grincent les girouettes, une double haie

aux violentes polychromies. Car le riche négoce s'y étale à l'aise : les draperies sombres où s'habillent les gentilshommes de province et les artisans ; les soieries multicolores où se vêtent les courtisans ; les merceries où papillotent, en girandolles, les galands orfevres ; les épiceries où s'alignent boîtes, sacs et tonneaux ; les bijouteries où étincellent les bijoux parfumés ; les lingeries où s'éploient les batistes ajourées de points de Raguse et d'Angleterre voisinent avec les quincailleries brillantes d'aciers et de cuivre, les boucheries où pendent les quartiers sanguinolents de bétail, les grands hangars des marchands de bois et de fer.

Et comme le spectacle de cette rue lasserait le regard par le déroulement continu de boutiques éclatantes, il semble que les habitants en aient voulu adoucir les bariolures en la jalonnant de monuments où la religion et l'art mélangent leur double mystère. L'Hôpital de la Trinité et Saint-Jacques de l'Hôpital d'où partent, avec leurs chants douloureux, leurs bannières et leurs châsses, les confréries procesionnaires ; le couvent des Filles-Repenties et celui des Filles Dieu qui abrite, sur ses derrières, la Cour des Miracles et le Pape des Fous ; Saint-Leu, Saint-Gilles, Notre-Dame de la Cariole, la chapelle de la Tour où Louis IX en route pour l'abbaye Saint-Denis faisait jadis une halte pieuse ; la fontaine du Ponceau où revivent en bas-reliefs, les images de saint Georges

et de sainte Anne et celle des Innocents où Pierre Lescot et Jean Goujon paraphrasèrent l'Écriture, tantôt effilant vers le ciel leurs clochetons gracieux, tantôt étendant en façades leurs fresques et leurs sculptures, assurent la magnificence de cette voie triomphale.

Passant frivole que le risque des bousculades et le péril des véhicules crottés indisposent, Voiture ne daigne pas accorder son attention à ce décor admirable. Sans doute rue aux Ours où s'érigent tavernes et tripots, rue Mauconseil où Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin préludent à la farce sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne, il fait des incursions nombreuses. Mais il ne s'aventure jamais vers les Halles et Saint-Jacques de la Boucherie, terribles géhennes aux ruelles sordides où, parmi l'ordure, grouille, ahane et tonne la multitude des métiers (1).

Invinciblement il se laisse attirer par les quartiers opulents. Aiguillonné par son père, il fait, de-ci de-là quelques visites intimidées (2). Ignorant

(1) Sur tout ce qui se rapporte à Paris, V. les historiens de cette ville : Sauval, Piganiol de la Force, Saint-Brice, Le Rouge, Saint-Foix, Dulaure, etc... V. aussi, les *Plans de Paris* de Mérian (1615), Gomboust (1650), etc...

(2) Selon Martin de Pinchesne : *Au Lecteur*, dans *Œuvres de M. de Voiture*, 1650, il aurait, à ce moment, fait un voyage en Espagne. Nous n'avons trouvé aucun renseignement relatif à ce voyage, si ce n'est une allusion dans une lettre de notre héros au marquis de Rambouillet. V. *Œuvres*, 1650, p. 10.

encore si le destin ne le forcera pas à s'acoquiner à la canaille du Palais, il cherche à s'y ménager quelques appuis. Un homme bizarre, le premier président Nicolas de Verdun, dirige, à ce moment, les destinées du Parlement de Paris. Bien qu'il haïsse ses manières brusques, son goût des quolibets, son physique même, cette « gueule de côté, qui émerge de la robe incarnate aux parements d'hermine, Voiture tente d'entrer en sa clientèle. Il lui adresse, avec humilité, une lettre et des vers latins (1). Puis, dans son antichambre, gonflée de fâcheux, il se livre à des attentes interminables. Mais si les audiences qui s'ensuivent procurent des douceurs à son amour-propre, elles ne lui ménagent nullement l'espoir d'une pension ou d'un office.

Du moins, cet essai infructueux de poésie latine, en le détournant d'égaliser sur le terrain de la pédan-

(1) *Hymnus Virginis seu Astrææ, Ad illustrissimum Virum Dominum De Verdun, æquissimum Parisiensis Senatus Principem*, Paris, Julliot, 1612. Nous n'avons pas retrouvé cet opuscule rarissime. Il a été réimprimé, non comme le dit Ubicini : *Œuvres de Voiture*, 1855, I, IV, *ad notam*, dans l'édition des *Œuvres de Voiture* de 1734, mais dans celle de 1729, II, 460. Il plane sur cette période de la vie de notre héros une obscurité profonde. La date de cette poésie, que nous donnons d'après les dires de l'éditeur du XVIII^e siècle, nous paraît prématurée. Sur le président de Verdun, V. *Journal de Lestoile, passim*; B. N. N. acq. ms. n^o 4529, f^o 3; *La Vie et la mort de messire Nicolas de Verdun, premier président au Parlement de Paris*, 1627; *Recueil des plus beaux vers de MM. de Malherbe, Racan...*, 1627, p. 110 (par Malherbe); Tallemant : II, 13; III, 492; VII, 275; Colletet : *Les Divertissements*, 1631, p. 269; *Poésies diverses*, 1656, p. 439, etc.

terie les moines et les jésuites faiseurs d'in-quarto où sommeillent leurs indigestes *carmina*, l'invite à la douce occupation d'aligner des rimes françaises.

Les poètes assurément ne vivent point dans l'opulence. Ce sont tristes hères assujettis à maintes plâtitudes et qui tendent désolément la main aux pistoles des grands. N'importe ! A quiconque n'est pas réduit à solliciter la charité insolente, la poésie ouvre, mieux que les recommandations, les hôtels sévères. Elle franchit allègrement les portes closes à la flatterie verbale. Elle va caresser le seigneur plein de morgue. Elle lui promet l'immortalité en échange de quoi il protège et pensionne.

Voiture n'a pas vainement appris la psychologie au collège de Boncourt. Il connaît cet état d'esprit dont les marchands d'immortalité ses confrères, profitèrent largement. S'il doit, à cette heure critique de son existence, suivre leur exemple, du moins choisira-t-il pour lui dédier ses premières stances, le prince qui, dans le royaume, marche immédiatement après le roi. Gaston d'Orléans enfant qui, sous le gouvernement du sieur de Brèves, s'initie à l'art des fortifications et aux mystères de la géographie, ne paraît guère apte à comprendre quel effort vient d'accomplir, en son honneur, la muse naissante du poète. Il démêle malaisément un sens en les quatrains abstrus qu'un courtisan lui offre,

un matin, à son lever (1). Mais, autour de lui, les gens qui le dirigent jugent ces stances dignes d'une récompense. Et comme Voiture n'est en somme qu'un adolescent, c'est sa parenté qui recueille le fruit de son labeur (2).

Avec un sentiment même exquis des solidarités familiales, ce résultat ne devait point encourager Voiture à poursuivre sa carrière de quémandeur. Il abandonne donc momentanément toute idée de grossir les cortèges de thuriféraires qu'abritent les palais princiers. Modestement, il se contente d'explorer les parterres de la société bourgeoise. Des dames, et parmi elles, M^{lle} du Plessis-Guénégaud, goûtent déjà ce jeune homme aux lèvres parfumées

(1) Voiture : *Mars, A Monseigneur, Frère unique du Roy*, Paris 1614, opuscule perdu, réimprimé pour la première fois dans *Œuvres, de M. de Voiture*, 1729, II, 465.

(2) *Mémoires de feu M. le Duc d'Orléans*, 1685, p. 8, mentionnent la nomination, à la date de 1615 du sieur Voiture, comme contrôleur général de la maison de Monsieur, « moyennant vingt mille écus de récompense au commandeur de Sillery à qui la charge avoit esté donnée ». Nous avons cru, un moment, que ce sieur de Voiture était le père de notre poète. Mais nous avons retrouvé dans B. N. ms. n° 20614, f° 95, *l'Etat des officiers de la maison de Mgr frère unique du Roy*, 1615, lequel état (f° 97) porte comme contrôleur général le sieur « Noël Voiture » aux gages de 800 livres. Il s'agit là d'un parent de notre héros, du moins nous le supposons. Son grand-père portait le prénom de Noël, mais il ne peut être mis en cause, car il mourut vers 1571. V. aussi, A. G. vol. 13, f° 31, *Estat des livrées en argent accordées par le Roy à Mgr frère unique du Roy. Du 25 août 1615*. Ubcini : I, IV, attribue tranquillement l'office susdit à Voiture alors âgé de 18 ans.

de galanterie (1). Mais, s'il en est qui abdiquent pour lui plaire toute rigueur, il en est d'autres qui s'estiment assez pour imaginer qu'on doit mériter, par des actes notoires, leur abandon. Or, en fait d'actes, Voiture ne découvre pas d'autre lice où les accomplir que la lice poétique. Un amour infortuné dont la source ne nous est pas connue l'engage à extérioriser en alexandrins la tristesse que lui cause l'incompréhension féminine. Longtemps il s'acharne sur cette tâche qu'il voudrait mener à sa perfection. Et le sonnet qui naît sous sa plume, alliant la tendresse à la grâce, l'ardeur à la mélancolie, brave encore la flétrissure du temps. C'est le fameux sonnet d'Uranie :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie.
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guérir
Et je ne vois plus rien qui me pust secourir
Ny qui sçust rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie,
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours :
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

(1) B. A. *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 715; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 101; U. I, 114. « J'estois un sot garçon, écrit-il, en ce temps où M^{lle} du Plessis dit que j'estois si joli. »

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens (1).

A la satisfaction intime qu'il éprouve à relire ces vers, Voiture juge qu'ils approchent de la perfection rêvée. Il voudrait en avoir l'assurance. Avant de les envoyer à la belle qui les inspira, il imagine de les soumettre à l'un de ces censeurs qui perdent leurs journées à discuter âprement sur le talent de leurs contemporains. Il se souvient d'avoir précisément rencontré, quelques jours plus tôt, un homme, Jean-Louis Guez, sieur de Balzac, qui passe

(1) B. N. mss n° 12680, f° 99; 20605, f° 315; *Bibl. de Chantilly*, ms, n° 539; *Bibl. de Besançon*, ms. n° 559, f° 50; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 22. Ce sonnet a été maintes fois reproduit. Nous n'indiquons que les sources originales. Pour ne plus y revenir, disons qu'il date — cela est prouvé par un passage de Balzac plus loin cité — de la jeunesse de Voiture. On sait que, plus tard, mis en parallèle avec un sonnet de Benserade (paru dans les *Paraphrases sur les IX leçons de Job*, Paris, 1638, in-12), il provoqua une bataille de plumes connue sous la dénomination de *Querelle de Job et d'Uranie*. Il faut dater cette *Querelle* de la fin de 1648, immédiatement après la mort de Voiture. Les documents abondent sur cette matière. Le *Recueil Sercy*, 1653, 1^{re} édit., 1^{re} part., pp. 374 et s., contient les premiers révélés. D'après ce recueil, outre plusieurs anonymes, nous rencontrons, parmi les combattants de la *Querelle* : Benserade, Corneille, Madeleine et Georges de Scudéry, M^{me} de Brégy, Chevreau, Prince de Conti, Laeger, La Mesnardière, Vignier, Chapelain, M^{me} de la Suze, Bertaut, Sarasin, marquis de Montausier, La Folaine, Desmarais de Saint-Sorlin, l'abbé Testu, Girard (ou Le Bret). L'histoire de cette querelle a été cent fois écrite et toujours d'une manière incomplète. On considère, comme la plus nourrie de faits, l'étude de Beaurepaire : *Congrès scientifique de*

pour savant et dont les lettres circulent, emportant l'admiration unanime. Ils devisèrent agréablement ensemble et se promirent de se visiter. A la vérité, si la conversation de cet épistolier le captiva, son visage « couvert de nuages », ses manières tranchantes lui déplurent singulièrement. Du moins trouvera-t-il en lui un juge dénué de complaisance. Il décide donc de l'aller voir.

Or Balzac, dans le logement momentanément qu'il occupe, le reçoit les yeux riants et la mine avenante. Voiture ne s'explique pas quelle transformation s'est produite dans son attitude. Mais il comprend

France, 1849, II, 255 et s., publiée ensuite à part : Rouen, Piron, 1852, in-8°, et c'est un piètre commentaire des pièces insérées au *Recueil Sercy*. Pour trouver un travail vraiment remarquable sur cette question, il faut recourir à l'érudition allemande. M. Albert Mennung, dans *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, 1902, pp. 275 et s. (*Der Sonnettenstreit und seine Quellen. Ein literarische Episode aus den Tagen des Präziosentums*) ajoute seul des éléments nouveaux à ceux que conserve le *Recueil Sercy*. Cependant, quelque bien informé qu'il soit, M. Mennung ne réunit pas la totalité des documents. Nous en ajouterons de trois sortes à notre tour : 1° DOCUMENTS GÉNÉRAUX : *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 123 et s.; Irailh : *Quezelles littéraires*, 1761, I, 197 et s. 2° DOCUMENTS PARTICULIERS : *Nouveau recueil des plus belles poésies*, 1654, p. 83 (*Quatrain*, signé D. P. Du Pelletier); *Poésies de Chevreau*, 1656, p. 175; *Lettres de M. Costar*, t. I, 1658, pp. 578, 663, 826; *Les Divertissements de M. de Brieux*, 1673, p. 89; F. Lachèvre : *Disciples et successeurs de Théophile de Viau*, 1911, p. 285 (par Saint-Pavin). 3° DOCUMENTS INÉDITS : B. N. ms., n° 12680, f° 90, *Poésie de Lalane*; f° 102, *Poésie de Boisrobert* (publiée dans notre ouvrage : *Le plaisant abbé de Boisrobert*, 1909, p. 395); B. A., ms., n° 5131, p. 711, *Madrigal anonyme*; *Bibliothèque de Besançon*, ms. n° 559, f° 54, V°, *Sonnet* (anonyme) à M^{me} de Longueville.

bientôt quelle influence s'exerce, à cette heure, sur son esprit. C'est que l'Angoumois possède, en sa chambre, le jovial Boisrobert et que nul ne saurait, en compagnie de Boisrobert, pactiser avec la tristesse.

Voiture s'attendait à subir une séance de rude contestation. Le voici transporté au pays de l'anecdote et du conte à rire. Il ne déteste pas, non plus que Balzac, le sarcasme et la médisance. Il le séduit d'entendre le subtil normand dépouiller de leur masque d'hypocrisie les êtres qu'il coudoie à la Cour et ceux même qu'il encense. La politique et l'amour fournissent matières à leur causerie étincelante de bons mots. Et lorsque enfin, comme il devait naturellement advenir, ils entament le chapitre de la poésie, Voiture sort de sa poche le papier où frémissent ses vers incandescents. On les lit. Et c'est, tout aussitôt, un concert d'éloges. Boisrobert dont les rimes aisées et plaisantes animent les Recueils, embrasse, transporté, le poète qui débute par un chef-d'œuvre. Il offre de l'introduire à la Cour où, tout au moins, d'y multiplier les copies de ce sonnet précieux comme un joyau.

Mais Balzac, plus modéré dans son enthousiasme, refuse les suffrages de la Cour incapable, à son avis, d'encourager le génie et que l'on voit, tous les jours, prodiguer ses bienfaits aux bateleurs et aux histrions. Ce qu'il offre, à son tour, c'est d'in-

téresser à l'œuvre de son ami le maître entre tous respecté, l'illustre et le divin Malherbe. Il la lui soumettra la première fois qu'il lui sera permis de le voir en la chambre de Racan, chez M. de Bellegarde. Boisrobert n'ose pas insister et Voiture se retire l'âme pleine d'émotion et d'espoir.

Obtenir l'approbation de Malherbe, cela équivaut alors à une consécration. Le bonhomme n'est point tendre, en effet, pour les poètes et même pour la poésie. Cette dernière, selon son opinion, constitue une occupation dérisoire et les gens qui s'y livrent, à commencer par lui, se montrent utiles à l'Etat à l'exemple des joueurs de quilles. Il professe à l'égard des hommes en général et de ses confrères en particulier le plus grand mépris. Il écrase sous ses persiflages féroces les porte-lyres qui lui paraissent travailler selon des méthodes défectueuses. Il supprime Ronsard de la littérature. Et Régnier, Desportes, Bertaut sont, à l'entendre, autant de farceurs dignes de débiter leurs fadaïses sur le Pont-Neuf. Il a cependant des disciples, Racan, Colomby, Touvant, Maynard, Yvrande qui, assouplis à sa rude autorité, bâtissent des œuvres riches et fortes.

C'est pourquoi connaissant ces choses, Voiture attend avec impatience la décision du Maître. Or les paroles que Balzac lui rapporte, près de repartir pour sa province, lui procurent une allégresse sans

mélange. Malherbe parcourut son sonnet avec une surprise ravie. « Il s'estonna qu'un aventurier qui n'avoit point esté nourri sous sa discipline, qui n'avoit point pris attache ny ordre de luy, eust fait un si grand progrès dans un païs dont il disoit qu'il avoit la clef (1). »

Désormais Voiture peut tout entreprendre en poésie. L'appréciation de Malherbe, colportée par Balzac et par ceux qui l'entendirent, parcourt les ruelles et la Cour. C'est pourquoi le jeune homme ne s'étonne nullement, un soir, en rentrant au domicile paternel, de trouver une lettre de son ancien condisciple au collège de Boncourt, Claude de Mesmes, Comte d'Avaux (2). Cet homme qui incline vers la diplomatie à laquelle le prédisposent, sinon beaucoup de cervelle, du moins une grande politesse, une douce sociabilité, quelque érudition, une connaissance parfaite de la politique, l'élégance d'un muguet, cet homme n'affiche, pour le moment, qu'un goût violent pour les femmes. Sa lettre con-

(1) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 582, *Remarques sur les deux sonnets d'Uranie et de Job*. V. aussi, Tallemant : I, 295 qui, sur ce point, se borne à copier textuellement Balzac. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 139, parle de Malherbe.

(2) Tallemant : III, 44, dit que Voiture et d'Avaux se connurent au collège de Boncourt. Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 649; U. II, 7, écrit à d'Avaux, à la date de 1644 : « Après une amitié de vingt-cinq ans », ce qui ramènerait les débuts de cette amitié à 1619, après le retour de Voiture de l'Université d'Orléans.

tient, avec mille protestations d'amitié, force latin et une longue narration galante.

Vagabondant un jour parmi les bâtis de la foire Saint-Germain, écrit-il, il rencontra, en un tripot où, les cartes à la main, elle perdait toutes les pistoles de sa bourse, une femme qu'il devina charmante sous le masque. Il l'aborda et leur double penchant à la raillerie les unit. Elle est, depuis peu, l'épouse du sieur de Saintot, trésorier de France à Tours.

Elle a trois frères épars dans les cabarets dont l'un, Vion Dalibray, se glorifie d'être un compagnon de Saint-Amant en poésie et en débauche. Elle craint fort l'humeur jalouse de son mari. Néanmoins elle ne ferme point sa porte à l'amour lorsqu'il se présente avec esprit. Elle affectionne quelques dames agréables parmi lesquelles Voiture trouverait sans doute un divertissement. Qu'il se hâte donc de se rendre à l'invitation de son ami.

Cette épître allèche singulièrement Voiture. Il a déjà oublié la cruelle pour laquelle le *Sonnet d'Uranie* jaillit de son cœur à sa plume. Lorsqu'il se présente au rendez-vous fixé par d'Avaux, on ne sait lequel des deux embaume davantage que l'autre la civette. Ils s'étreignent et ils causent dans le carrosse qui les emporte. Voiture éprouve une joie vraie à revoir le mince visage de son camarade et admire en lui ce raffinement de manières qui, plus tard, au

cours de ses ambassades, impressionnera les princesses allemandes.

Cependant les choses ne vont point au gré des deux compères. M^{me} de Saintot, appréhendant le scandale, refuse de recevoir Voiture. Le jeune homme devra demeurer dans la rue et y attendre des circonstances favorables. Il se résigne, une première fois, avec dépit à accepter cette décision funeste. Il lui déplairait d'ailleurs d'apparaître à la fine trésorière sous la figure d'un fâcheux. Néanmoins, comme d'Avaux l'invite à espérer un sort meilleur, il consent à l'accompagner plusieurs fois encore. Croquant le marmot, lançant par la rue où il va et vient rageusement, des jurons sonores, il avise, certain jour, une fille qui, de sa fenêtre, considère son manège. Il surprend sur son visage, en même temps que de l'ironie, on ne sait quel air engageant. Elle ne se signale pas assurément, par cette beauté fameuse dont les romanciers espagnols parent leurs héroïnes. Elle est pourtant attirante. Elle lui fournirait une diversion aimable à l'ennui de l'attente.

Incontinent il lui adresse des signes. Elle sourit, puis, modestement, ferme sa fenêtre. Voiture envisage comme une promesse ce sourire. Le lendemain il obtient que la fenêtre demeure ouverte. Jour par jour il gagne du terrain. A sa mimique répond une mimique semblable. Puis la parole s'ajoute aux gestes. L'heure sonne bientôt où les réserves et les

pudeurs s'évanouissent. Le jeune homme se moque de M^{me} de Saintot. Il a, pour patienter, une occupation délicieuse.

Mais le maladroit gâte aussitôt cette liesse imprévue. A peine entré dans la vie, il s'accable stupidement d'une paternité clandestine. Il paie amèrement sa joie fugitive (1). Néanmoins il ne se considère pas comme engagé par cet acte grave. Les gens de peu, à cette époque, servent sans se plaindre, aux plaisirs de la bourgeoisie et de la noblesse. Ils n'ont guère de recours contre elles. Les promesses de mariage écrites offrent seules quelques chances d'être sanctionnées par les juges. Encore s'en délivre-t-on en payant de fortes amendes.

Voiture ne trouve point heureusement, en sa maîtresse, une adversaire désireuse d'esclandre. Il répare le dommage et promet d'assurer l'existence de l'enfant inopinément survenu (2). On ne lui

(1) Tallemant : III, 44 et 66; Pellission : *op. cit.*, p. 301. L'enfant de Voiture, une fille, s'appelait La Touche, sans doute comme sa mère. Elle portait le prénom de Madeleine. Le poète dut la reconnaître. Elle entra, en effet, successivement chez M^{mes} de Sablé et de Saint-Loup. Elle devint ensuite religieuse. Elle conservait, dans sa cellule, le portrait de son père travesti en saint Louis, et c'est à elle, dit Tallemant, que Martin de Pinchesne l'emprunta pour le placer en tête des *Œuvres*. Mais ceci nous semble contrové. Le portrait placé en tête des *Œuvres* a été gravé par Nanteuil, d'après Philippe de Champagne, en 1649, avant que la jeune fille fût entrée au couvent. A la date du 29 décembre 1649, l'acte de partage de la succession de Voiture nous la montre « preste d'entrer en religion. »

(2) Dans les *Comptes de Barbe Voiture*, communiqués par

demande pas davantage. Il ne consentirait d'ailleurs jamais à aliéner sa liberté au moment même où M^{me} de Saintot se résoud à le recevoir. Car, sur la prière de d'Avaux qui, peut-être, sent la lassitude venir, la jeune femme entrebâille son logis au poète.

L'impression première de celui-ci, en face de cette trésorière galante, se présente un peu confuse. Il en goûte évidemment l'apparence physique, le charme un peu nuageux de pastel. Elle ressemble à quelque Clouet suranné qu'eût, de son crayon robuste, retouché Du Monstier. Sur le front spacieux les cheveux blonds se penchent et paraissent, réfléchis par les yeux, y noyer leur or tendre. Le teint blanc, nuancé de rose léger, détourne l'attention du nez défectueux. L'éclat nacré des dents atténue la bouderie de la bouche. Le col prolonge, sous le mouchoir soyeux, où l'on devine les formes rondes et fermes de la gorge, les délicates tonalités de la carnation. Et tout le corps flexible accuse, voilé d'étoffes claires, l'agréable pureté de ses lignes.

Mais Voiture voudrait que cette femme lui apparût toujours muette ainsi qu'une statue. Sa voix, à

M. Charles Samaran, la fille de Voiture est portée, sous le nom de M^{lle} de La Touche, pour une somme de 1.000 livres. Elle est, en outre, sous le nom de Madeleine Voiture, par convention du 5 juin 1648, admise et reçue par les héritiers pour partager la succession de son père. Elle en touchera, au même titre que les autres héritiers, le sixième.

la vérité, ne le choque point, mais son langage. Car elle parle un étrange galimatias, usant avec la plus étonnante impropriété des termes ordinaires de la conversation. Par là, d'ailleurs, elle se décèle merveilleusement femme, parce que toute proche de l'enfance. Il lui faut tout expliquer. Elle ne cache pas son inexpérience et son goût de devenir savante (1).

Évidemment d'Avaux se refuse à lui prêter sa science. Le rôle d'éducateur ne convient guère à un coquet de son espèce. Ayant savouré, de M^{me} de Saintot, toutes les délices qu'il en attendait, il songe déjà à se ménager une retraite. Lorsque Voiture intervient dans sa liaison, il se garde de la jalousie. Il favorise leurs conversations et même parfois s'esquive, en apparence appelé par des affaires, en réalité leur facilitant les heures d'intimité qui assureront sa délivrance. Et Voiture, s'il saisit nettement l'intention de son ami, feint cependant de ne la point comprendre.

(1) *Recueil des portraits et éloges en vers et en prose...*, 1659, 2^e part. p. 714, reproduit dans les éditions suivantes, 1659, II, 169; *La Galerie des peintures*, 1663, II, 356, etc.. *Portrait de M^{me} de Saintot fait par elle-mesme*. V. aussi, B. N. ms. n^o 12616, f^o 109; B. A. ms. *Conrart*, XIV in-4, p. 470; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 248; U. II, 243 et 248. En ces deux lettres dont la première paraît adressée à M^{me} de Saintot, Voiture nous apprend quelles erreurs de langage commettait la jeune femme. Elle prenait le mot « sophiste » pour une injure et le mot « triste » pour une grossièreté.

Car, cela est évident, la jeune femme lui plaît de jour en jour davantage. Bien qu'elle confonde le pathos avec le beau langage, cela ne l'empêche nullement d'avoir l'esprit allègre, d'aimer la lecture, de jouir de la poésie. Sous couleur de la cultiver, il en entreprend le siège. Et il semble que les événements se rendent complices de d'Avaux. M. de Saintot, en effet, dont la présence gênait parfois la liberté des amants, disparaît de ce monde (1). Ce n'était pas un homme encombrant non plus qu'un imbécile. Il se défiait, avec juste raison des freluquets qui garnissaient sa maison. Quoique adonné aux finances, il tournait agréablement l'épigramme. Il méritait, tout au moins, le bonheur conjugal. Il laisse à sa veuve trois enfants dont elle négligera terriblement l'éducation.

M^{me} de Saintot se préoccupe modérément, en effet, des deux filles et du garçon qui demeurent pour juger sa frivolité. Le chagrin qui flétrit la jeunesse disparaît bientôt de son âme légère. Et Voiture trouve sans tarder l'occasion de célébrer sa

(1) Nous ne connaissons pas la date de la mort de Pierre de Saintot. De son mariage avec Marguerite Vion, il eut : Nicolas de Saintot, plus tard maître des cérémonies de la Cour dont il est souvent question dans les mémoires du temps; Anne, plus tard M^{me} de Sivry; Catherine, plus tard M^{me} de Mesnillé. On a de lui un rondeau publié dans *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, et reproduit dans *Le Tableau du gouvernement de MM. les cardinaux Richelieu...*, 1693. V. aussi, Tallemant : *passim*; *Mezziana*, 1715, II, 286, etc...

beauté. L'ayant aperçue en un ballet où elle figurait sous la tunique de Minerve, il lui écrit incontinent :

Les Grâces qui suivent tousjours
 La douce mère des Amours
 Vont à vous comme à la plus belle ;
 Mesme ce Dieu qui sçait voler,
 S'il vous voyoit mise auprès d'elle,
 Ne sçauroit à laquelle aller (1).

L'hommage la flatte. Mais Voiture lui en réserve un plus éclatant encore. Il veut vaincre sa résistance qu'il considère déjà comme anormale. Il s'est borné jusqu'alors à lancer de maigres rimes dont les ruelles se sont à peine émues. Il faut, pour qu'il obtienne à la fois satisfaction de la dame et applaudissement public, qu'il se livre à quelque galanterie supérieure. Il achète, un matin, en la boutique d'un libraire, la traduction du *Roland furieux* que publia récemment François de Rosset (2). Il n'a, l'achetant, d'autre intention que se replonger dans le romanesque et le merveilleux. Mais voici que brusquement les pages ardentes du poète italien l'inspirent. Les phrases se forment d'elles-mêmes sous sa plume. Né d'un hasard, l'épistolier se révèle qui va

(1) *Bibl. de Chantilly, ms. n° 539; Voiture, Œuvres, 1650, Poésies, p. 51; U. II, 296 et note de Tallemant.*

(2) *Le divin Arioste ou Roland le Furieux, avec la suite, Paris, Sommaville, 1623, in-4°.*

bientôt concentrer l'admiration des beaux esprits.

Or, cette lettre, M^{me} de Saintot, comparée à l'Angélique de l'Arioste, pourrait l'avoir par la voie ordinaire de la poste. Sans doute la goûterait-elle. Sans doute la répandrait-elle, orgueilleuse de se voir mise en parallèle avec les héroïnes de l'épopée. Mais Voiture souhaite qu'elle lui parvienne par la voie extraordinaire que Roland lui-même eût imaginée. Imprimée en quelques heures, substituée à la dédicace que François de Rosset plaça en tête de sa traduction, elle apporte à M^{me} de Saintot la double idolâtrie du paladin de l'épée et du paladin de la plume :

« Madame, voicy sans doute la plus belle aventure que Roland ait jamais eue, et lorsqu'il défendoit seul la couronne de Charlemagne, et qu'il arrachoit les sceptres des mains des rois, il ne faisait rien de si glorieux pour luy qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vostres... »

Cette gentillesse, immédiatement commentée, devait avoir sur le sort de Voiture des conséquences heureuses. En même temps qu'il lui cède définitivement la place, d'Avaux introduit le jeune homme à la Cour. Là, celui-ci constate qu'une simple lettre galante, même vantée par les ruelles, ne procure pas à son auteur d'avantages appréciables. Perdu dans la foule des courtisans, il subit la bousculade

impertinente des huissiers et jamais n'arrive à susciter l'attention du monarque (1).

Néanmoins un hasard le met en présence d'un personnage avec lequel il va se lier d'une amitié vive, Claude d'Urre du Puy Saint-Martin, seigneur de Chaudebonne occupe, en la maison de Gaston d'Orléans, la charge de premier maréchal des logis aux suisses de la garde (2). Lorsque son service ne le retient pas auprès de Monsieur, il cherche aventure à la Cour et dans les maisons où l'on mène joyeuse vie. Les femmes apprécient sa conversation brillante, sa propreté, son luxe. Les hommes le savent

(1) B. A. ms., *Conrart*, t. X, in-4°, p. 690; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 30; U. I, 17. Sur les faits que nous venons de raconter, V. Tallemand : III, 44; Sarasin : *La Pompe funèbre*, précitée p. 10. A ce moment, Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 120, se plaint amèrement que Voiture le sacrifie à une « belle rivale », plainte qui fournit à notre héros le motif d'une lettre de louange. V. B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 625; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 3; U. I, 20.

(2) B. N. ms. n° 20614, f° 105 et s., *Estat du payement des gaiges des officiers domestiques de la maison de Mgr frère unique du Roy pour une année commençant le premier jour de janvier 1625*. Voiture ne figure pas encore parmi les officiers de Monsieur. Les épistoliers ont encensé Chaudebonne. V. Arnauld d'Andilly : *Lettres*, 1676, p. 200; Godeau : *Lettres*, 1713, p. 167. Les poètes ont également vanté ses mérites. V. *Poésies et rencontres du sieur de Neufgermain*, 1630, 1^{re} part., pp. 33, 44; *La lyre du sieur Tristan*, 1641, p. 67. Les vaudevillistes l'ont raillé. V. B. N. ms. n° 42491, *Les roquentins de la Cour en 1634, Vers satyriques*, 1635. V. également les memorialistes. Chaudebonne a écrit quelques vers. On les trouvera dans Frédéric Lachèvre : *Bibliographie des recueils collectifs de poésies*, 1901-1905, IV, 88. Les Archives du ministère des Affaires étrangères possèdent des lettres de sa main.

honnête, scrupuleux, serviable et brave. On l'accueille partout avec un sourire et les vaudevillistes lui prêtent des bonnes fortunes nombreuses.

Il est évidemment l'être qui doit le mieux du monde séduire Voiture et le comprendre. Il connaît, quand il le rencontre, la lettre adressée à M^{me} de Saintot. Il compte parmi ceux qui aiment la grâce de cette déclaration amoureuse. Si le destin lui eût donné la faculté d'écrire, il eût agi de manière analogue. Il se déclare donc heureux de féliciter l'auteur de cette mignardise. Leur conversation prend, dès le premier moment, le ton de l'intimité. Les confidences réciproques montent à leurs lèvres sans qu'ils puissent les retenir. Ils quittent ensemble le Louvre où les plus altiers seigneurs se disputent un regard du roi.

Ils vont, discourant, devant eux, parmi les allées aux arbustes taillés du jardin des Tuileries. Voiture, nerveusement, exprime ses désillusions et ses rêves. Il a vingt-huit ans, peu de bien et une origine qui ne lui permet pas grande ambition. Depuis de nombreuses années déjà, il cherche, sans la trouver, sa voie. Le génie, sous aucune forme, ne le tourmente. Il méprise la parasitisme de ses confrères en poésie. Dans ce vaste Paris où la fortune et la gloire appartiennent aux intriguants, il erre comme une âme en peine.

Chaudobonne écoute sa plainte. Et lorsqu'elle

s'est tout entière formulée, il parle à son tour :

— Évidemment, monsieur, dit-il de sa voix rauque, vous êtes trop galant pour demeurer dans la société bourgeoise. Il faut que je vous en tire (1).

Il lui apprend alors que, non loin du Louvre, rue Saint-Thomas, s'élève un hôtel où se réunissent quelques gens d'esprit. Il en est le familier (2). On en aperçoit d'ailleurs, de l'endroit où ils se promènent, les bâtiments aux toits aigus. C'est l'Hôtel de Rambouillet. Il lui en facilitera l'accès. Mais auparavant que de l'y présenter, il devra s'assurer du consentement de la marquise, consentement quasi-certain, l'exquise femme n'étant qu'indulgence et bonté (3). Désormais, reçu en cette maison, il sera

(1) Tallemant : III, 44.

(2) Tallemant : III, 207, dit : « C'estoit le meilleur des amis de M^{me} de Rambouillet. » *Les roquentins de la cour en 1634* précisent que M^{me} de Rambouillet, connaissant la pauvreté de l'officier, lui prêta de l'argent, à fonds perdu probablement.

(3) Née à Rome, vers 1588, Catherine de Vivonne-Savella, marquise de Rambouillet, était fille de Jean de Vivonne, marquis de Pisany et de Julia Savella, princesse romaine. Elle fut naturalisée française, par lettres royales, en avril 1594. Elle épousa, en 1600, (Contrat du 27 janvier), Charles d'Angennes, alors vidame du Mans, fils de Nicolas d'Angennes et de Julienne d'Arquenay. Sur son ascendance paternelle et maternelle, V. Gui de Brémont d'Ars : *Jean de Vivonne, sa vie et ses ambassades près de Philippe II et à la cour de Rome*, 1884. Pour les actes notariés de la concernant et concernant cette ascendance, V. *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet à Paris en 1652, 1666 et 1671...*, publiés par Ch. Sauzé, 1894. V. aussi, A. N. P., 2315, f^o 237; B. N. ms. n^o 3561, f^o 34; 3570, f^o 41; 6144, f^o 21; B. N. N. acq. ms. n^o 2744, *passim*; 2745, *passim*; Tallemant : I, 43 et s.; II, 476 et s.; 485 et s.

comme revêtu d'une noblesse. Il pourra aspirer aux hautes charges de l'État et nulle porte ne se fermera devant lui.

Lancé dans son panégyrique, Chaudelbonne n'entend pas les protestations reconnaissantes de Voiture. Lorsqu'ils se quittent, charmés l'un de l'autre, le jeune homme comprend qu'en effet il est, pour lui, d'un intérêt immédiat de pénétrer en cette maison.

Il y règne, et d'aucuns le lui confirment, une atmosphère de sérénité ineffable. Cette sérénité émane d'abord du logis même que la marquise dessina et fit construire conformément à ses goûts d'harmonie, de commodité et de faste (1). Elle émane aussi, et surtout, de la beauté des âmes. Les belles âmes réfléchissent leur quiétude sur les êtres et les choses qui les environnent. Or, tout le monde admire la magnifique entente, à travers leur vie limpide, du marquis et de la marquise. Leur amour est sans nuages à l'exemple d'une claire journée

(1) Sauval : *Recherches et antiquités de la ville de Paris*, 1724, II, 200. Tallemant (II, 486), en une anecdote fort connue, raconte comment M^{me} de Rambouillet, mécontente des plans que lui présentaient les architectes, médita longtemps sur la forme qu'elle donnerait à son hôtel, puis, ayant trouvé cette forme, dessina les bâtiments, révolutionnant l'architecture de son temps. Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 16; U. I, 35, vante les merveilleux dessins qu'elle trace lorsque la fantaisie lui en prend : « Il est arrivé beaucoup de fois, dit-il, qu'en vous jouant, vous avez fait des dessins que Michel Ange ne désavouerait pas. »

d'été. Il fut, un moment, troublé par la crainte de demeurer stérile (1). Bienheureusement, à cette heure, cinq filles et deux garçons assurent la continuité du nom.

Il eût été dommage, poursuivent les gens qui renseignent Voiture, que la race des d'Angennes, unie à celle des Vivonne, se fût éteinte (2). Ni l'une ni l'autre, à la vérité, ne prodiguèrent à la France les soldats avides de prouesses. Elles se tournèrent vers la diplomatie. En Pologne, en Italie, en Espagne, elles dictèrent les volontés de nos rois. M. de Rambouillet lui-même fut chargé par la reine-régente d'accommoder les différends de l'Espagne avec la maison de Savoie (3). Sa liaison avec le

(1) *Bibliothèque de la Rochelle, ms. n° 662, f° 37, Donation entre espoux de Charles d'Angennes et de Catherine de Vivonne de Savella, sa femme. Du 30 avril 1607. V. cet acte à l'Appendice. Ce manuscrit est entièrement composé d'actes concernant la famille de Rambouillet.*

(2) Ce qui contribue à rendre curieux les termes de l'acte qui précède, c'est que M^{me} de Rambouillet était alors enceinte de Julie d'Angennes, laquelle naquit deux mois plus tard, comme l'atteste son extrait baptistaire du 25 juin 1607 publié par Jal : *Dict. crit. art. Angennes*. Successivement vinrent au monde ensuite : Claire-Diane, Léon-Pompée, Louise-Isabelle, Charlotte-Catherine, Angélique-Clarisse et le vidame du Mans. V. B. N. *ms. n° 20224; Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet, 1870-1872, I, 33 et s.; 1879-1880, V, 85; Moreri : Le grand Dict. hist., 1759, art. Angennes; Tallemant : II, 494.*

(3) En 1614. Sur son ambassade, V. B. N. *ms. n° 4112, f° 119 : Cinq cents Colbert, n° 12, f° 323; B. N. N. acq. ms. n° 2744, p. ^{msim} 2746, f° 22 et s. V. également, Mémoires du cardinal de Richelieu,*

maréchal d'Ancre lui valut évidemment cette mission, mais il la dut surtout à son habileté en matière de négociations (1).

Les Rambouillet, spécifique à Voiture un autre renseigneur, malgré les emplois considérables qu'ils occupèrent ne possèdent qu'une maigre fortune (2). Le marquis est maintenant conseiller d'Etat (3). Mais ses gages ne suffiraient pas à ses dépenses. Il a toujours aimé le luxe. Sous Henri IV, et malgré la défense formelle de ce roi, il fut, se cachant pour

édit. Horric de Beaucaire, 1910, I, 313, 387 et s.; II, 126; *Lettres du cardinal de Richelieu*, édit. Avenel, II, 502; IV, 947; VII, 947-952; *Mémoires du Maréchal d'Estrées*, édit. Paul Bonnefon, 1910, pp. 109, 113; Malherbe : *Œuvres*, édit. Ludovic Lalanne, 1862, III, 502. Tallemant : II, 187, assure qu'il entendait très bien l'espagnol et qu'il était adroit diplomate. Les mémoires ci-dessus ne confirment pas cette opinion.

(1) Tallemant : I, 198, 200, rapporte des faits caractéristiques sur l'amitié des Rambouillet avec Concini et sa femme. Les *Mémoires du cardinal de Richelieu* précités, I, 167, laissent cependant entendre que cette amitié s'attiédir singulièrement dans la suite.

(2) Les Rambouillet, toujours gênés, empruntent sans cesse. V. Charles Sauzé : *Inventaire précité, passim*. V. aussi, *Bibliothèque de la Rochelle, ms. n° 662, passim*, et particulièrement f° 24. En ce dernier acte du 25 août 1600, le marquis reconnaît devoir 1.465 écus au sieur Guarini, gentilhomme florentin. Est-ce le poète auteur du *Pastor Fido*? Plus tard les Rambouillet vendront des rentes à Conrart (même *ms.* f° 53, acte du 10 septembre 1653) et emprunteront à Chapelain (V. Jal : art. *Chapelain*; Tallemant : III, 274). V. également, A. N. T. 906, Actes de 1615 et 1617.

(3) Il fut nommé conseiller d'Etat par brevet du 3 janvier 1607, et plus tard, par lettres patentes du 21 novembre 1629, maître de la garde-robe du roi. Sur ses gages de conseiller d'Etat, V. A. E. France, 806, f° 190.

s'en servir, un des rares seigneurs à jouir d'un carrosse (1). Il vivrait avec une certaine opulence, ayant des biens disséminés par tout le royaume et de grands intérêts en Italie, s'il n'était l'homme le plus désordonné et le plus processif du monde. Il entretient toujours, devant le Parlement, quelque affaire pendante (2). Il mène, en outre, une existence très active de courtisan, mêlé à toutes les intrigues et parfois englobé dans les haines qu'elles suscitent (3).

Il se console auprès de la marquise des désagréments que lui cause sa participation aux cabales. « Je ne demande qu'amour et simplesse », tel est son proverbe de cour (4). Et il semble bien que M^{me} de Rambouillet ait compris ce caractère d'homme faible et bon, trop généreux parfois et enclin à la dissipation. Elle le reconforte. Elle

(1) Tallemant : I, 112, *ad notam*.

(2) Les parentés de sa femme en Italie le forcèrent à y soutenir des procès en matières successorales pour le triomphe desquels Louis XIII, Richelieu et les ambassadeurs de France intervinrent. V. A. E. *France*, 810, f^o 28; B. N. *Cinq cents Colbert*, n^o 356, f^o 24; ms. n^o 25040, f^o 236. Voiture : *Œuvres*, édit Ubicini, I, 314, sollicita lui-même, au cours d'un voyage à Rome, un procès que soutenait Julie d'Angennes.

(3) Sur ces procès, V. B. N. Fm 27128, 27129, 35508; *Recueil Thoisy*, 414, f^o 527. V. aussi, Tallemant : II, 480-481.

(4) B. A. ms. *Conrart*, t. IX, in-f^o, p. 1239. Il goûtait la poésie. Néanmoins, son nom se trouve rarement dans les ouvrages de l'époque. Citons cependant : *Les braveries du capitaine Spavente*, trad. par J. de Fonteny, 1608.

l'amène, sans reproches inutiles, au repentir de sa faute principale qui consiste à dilapider l'argent de son patrimoine. Elle sait qu'il retombera dans son péché favori. Elle s'y résigne. Elle est toute résignation, sans piété ostentatrice, par simple tendresse conjugale et bénévolence humaine.

Elle paraissait devoir jouer à la Cour, de par son intelligence et la situation de son père, un rôle éminent. Elle la fréquenta durant toute son adolescence et M. le Prince, alors héritier du royaume, connut l'humiliation du fouet pour l'avoir baisée au visage. Plus tard, mariée, elle dansa en ce ballet fameux où Henri IV s'éprit de Charlotte-Marguerite de Montmorency, depuis M^{me} la Princesse (1). On a dit que le spectacle de cette passion sénile et tant d'autres spectacles de stupres et d'orgies révoltèrent sa pudeur et l'inclinèrent à désertier le Louvre. La vérité est que sept maternités successives épuisèrent ses forces et la mirent dans un état de santé précaire. Sans avoir, en aucune façon, rompu avec la Cour, elle ne peut plus en supporter les obligations multiples et fatigantes (2).

(1) Tallemant : I. 49, 171.

(2) Tallemant parle maintes fois de cet état précaire de santé. V. II. 501 et s. ; III, 136. V. aussi, B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 699 ; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 81 ; U. I, 76, *A M^{lle} Paulet*. V. surtout Chapelain : *Lettres*, édit. T. de Larroque, 1880, I, 233 *ad notam*, 240, 242, 302, 308, 415, 468, 502, 689, etc... Chapelain écrit : « M^{me} de Rambouillet n'a santé que de l'esprit, vivant au reste une

Loin donc de s'être, jeune encore, retirée du monde, elle s'est, au contraire, efforcée d'amener en sa maison la multitude des courtisans et des dames que son cœur et son esprit avaient élus. Ainsi servit-elle les intérêts de son mari tout en se ménageant le plaisir de la conversation. D'avoir toujours vécu parmi les diplomates, cela lui a communiqué l'habileté, le tact, la mesure. La diplomatie prépare à cette science que M. de Balzac nomme l'urbanité.

L'existence de M^{me} de Rambouillet est un long chemin fleuri de générosité et de vertu. Vivace est, en elle, le sentiment de la dignité. Elle sacrifie au culte du foyer. Elle n'a pas hérité l'ardeur de ses ancêtres maternels. Du moins cette ardeur s'est refroidie en elle. Elle est paisible et chaste sans ombre de pruderie. Elle apprivoise et domestique les amants que son charme réel lui suscite (1). Le bonhomme Malherbe, que l'on appelle le père Luxure, vainement tenta d'ajouter cette conquête à tant d'autres dont il se vante. Il fut, entre ses

vie fort languissante... Les galanteries de l'Hostel de Rambouillet ne se font tousjours que pour divertir Artenice qui en a tousjours grand besoin. » V. également, Madeleine de Scudéry: *Artamène ou le grand Cyrus*, 1649-1653, t. VII, p. 489, sous le nom de Cléomire.

(1) B. A. ms. Conrart, t. X, in-4°, p. 755; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 188; U. I, 171, *A M^{lle} Paulet* : « Il n'y a jamais eu une dame qui ait si bien entendu la galanterie ni si mal entendu les galants. »

mains, comme un petit garçon dont les jeux l'amusaient. « J'ai beau me plaindre, gémit-il,

Et vous conter mes peines
Avec prière d'y compâtrer,
J'ai beau m'épuiser les veines
Et tout mon sang en larmes convertir,
Un mal au deçà du trépas
Tant soit-il extrême ne vous émeut pas.

Je sais que c'est : vous êtes offensée
Comme d'un crime hors de raison
Que mon ardeur insensée
En trop haut lieu borne sa guérisor
Et voudriez bien, pour la finir,
M'ôter l'espérance de rien obtenir.

Vous vous trompez, c'est aux faibles courages
Qui toujours portent la peur au sein
De succomber aux orages
Et se lasser d'un pénible dessein ;
De moi, plus je suis combattu
Plus ma résistance montre ma vertu (1).

Étant le plus grand « balbutieur » de la terre, il n'osa point les déclarations verbales. Mais il mul-

(1) « Je voudrais, dit-il mélancoliquement à la marquise, un jour qu'en visite à l'Hôtel une balle venue de la rue frôla ses vêtements, je voudrais avoir été tué de ce coup. Je suis vieux, j'ay assez vécu ; et puis on m'eust peut-être fait l'honneur de croire que M. de Rambouillet l'avoit fait faire. » Sur ses relations avec l'Hôtel V. Talle-
mant : I, 270 et s. ; 301 et s. ; Segrain : *Œuvres*, 1755, II, 20 ; Mal-
herbe : *Œuvres*, 4^e édit. Lalanne, 1862, I, II, III, *passim*. P. L. Rœ-
derer : *Œuvres*, 1853, II, 393 et s., *Mémoires pour servir à l'histoire*

tiplia les déclarations écrites, peina sur des proses tendres, ajouta les chansons aux stances et, à la fin, renvoyé à la vicomtesse d'Auchy, sa maîtresse, qui employait ses loisirs à le tromper avec d'autres auteurs, calma sa nervosité en la massacrant de soufflets. Revenu à l'Hôtel de Rambouillet, il entoura la marquise d'une tendresse où l'admiration surmonta le désir. Il fut un ami désolé peut-être, mais un ami désormais assagi, plein de prévenances et de respect. M^{me} de Rambouillet lui doit son nom d'héroïne, cette appellation d'Arthénice par quoi les poètes la désignent (1).

Ainsi cette merveilleuse personne transforme-t-elle en dévouements les galanteries trop vives. Elle

de la société polie en France, fixe avant 1610 l'entrée de Malherbe à l'Hôtel de Rambouillet et s'est efforcé de dater l'entrée de la plupart de ses visiteurs. On doit se méfier des allégations de cet auteur. Son ouvrage, malheureusement utilisé encore, contribua puissamment, avec les ouvrages d'ailleurs plus clairvoyants de Cousin, à propager, sur la société de ce temps, les erreurs de toutes sortes. Livet *Précieux et précieuses*, 1836, qui s'est occupé avec davantage de savoir, mais non moins de partialité, de l'Hôtel de Rambouillet, se montre trop indulgent pour le travail lamentable de Roederer. On proscrirait avec justice des bibliothèques universitaires la fade dissertation de ce dernier, perpétuellement basée sur des hypothèses.

(1) C'est au cours d'une conversation avec Racan que Malherbe, retournant le prénom de M^{me} de Rambouillet (Catherine) lui attribua ce pseudonyme. Racan s'en étant emparé en faveur de sa propre maîtresse, Catherine Chabot, marquise de Termes, Malherbe y renonça et chanta M^{me} de Rambouillet sous le nom de Rodante. Toutes les fois donc qu'il est question d'Arthénice dans les œuvres de Racan et de Malherbe, c'est de M^{me} de Termes qu'il s'agit.

se méfierait d'ailleurs des vanteries d'un amant. Elle a une crainte horrible du scandale. Elle apprécie, comme son mari, la discrétion, vertu principale des diplomates. Si elle eût dû, dit-elle, s'abandonner aux amours clandestines, elle eût choisi, pour être le maître de son alcôve, quelque cardinal onctueux et secret. Ses charités même — et donner est, à son avis, un plaisir divin — se font dans le mystère et l'anonymat. Tant de pureté de fonds et de forme ne l'empêche pas cependant d'être chansonnée (1). Mais les brocards passent inentendus dans le concert unanime des louanges.

Voiture écoute avec ravissement le dithyrambe qui se poursuit d'un interlocuteur à l'autre. Il attend impatiemment, quelques jours durant, l'avis que Chaudebonne lui doit envoyer. Mais celui-ci ne lui adresse point la lettre d'invitation souhaitée. Un soir, plus parfumé que de coutume, en justaucorps de brocart, brillant de galands, de dentelles et de pierreries, il vient lui-même quérir le jeune

Tallemant : I, 301 et s. ; Racan : *Œuvres*, édit. A. de Latour, 1857, I, 285-286 racontent ces faits de la façon la plus nette. Cotin également a chanté une Arthénice. Celle-ci n'est point M^{me} de Rambouillet, mais Catherine de Champagne.

(1) Tallemant : II, 485 et s. On a dit à tort, et principalement Cousin, que M^{me} de Rambouillet avait trouvé grâce devant les vaudevillistes. Nous avons cependant rencontré deux couplets la concernant. V. B. N. ms. n° 12491, *Les roquentins de la Cour en 1634; Vers satyriques*, 1635.

homme. Et comme Voiture s'étonne de le voir, en vêtements de parade, le visage éclairé d'un contentement inaccoutumé :

— Hâtez-vous, lui dit-il, il y a grande fête à l'Hôtel de Rambouillet où je vous amène. Le marquis et la marquise reçoivent le duc de Buckingham qui a manifesté le désir d'entendre la voix admirable de M^{lle} Paulet (1).

C'est, en effet, l'époque où le fol conseiller de Charles I^{er} émotionne Paris de son faste. Il y est venu en ambassade extraordinaire pour quérir la princesse Henriette-Marie de France que le duc de Chevreuse épousa, quelques jours auparavant, par procuration du souverain d'Angleterre. Voiture, simple curieux, vit passer son carrosse alors qu'il se rendait, en compagnie des comtes de Holland et de Carlisle, à la collation offerte par le cardinal de Richelieu. Gêné par la foule qui lançait des acclamations et brandissait des chapeaux, il distingua mal la silhouette du fantasque muguet. Il se félicite que les circonstances lui permettent de l'approcher.

Cependant Chaudebonne lui trace un rapide portrait de cette demoiselle Paulet dont il entendit souventes fois vanter le talent. Toute jeune, dit-elle s'efforça d'atténuer l'exécration attachée, par

(1) Tallemant : I, 157. Cette réception eut lieu en 1625.

la faute de son père, au nom de Paulet (1). Le destin la dota d'une grande ardeur amoureuse. Elle ne souffrit pas un instant de la défiance dont les filles rousses, réputées pour sentir du gousset, gémissent d'ordinaire. Irréellement belle, elle pratiqua la facilité par quoi les servantes antiques de Vénus Astarté méritèrent la gratitude publique. M. de Guise, surpris dans sa chambre, au milieu de ses ébats, s'enfuit par une fenêtre. Mais son nom fut révélé par le chiffre d'une galoche oubliée. M. de Chevreuse lui paya quelques heures de quiétude d'une cassette de pierreries qu'il lui fit ensuite dérober. Un autre lorrain, le chevalier de Guise, fixa momentanément auprès d'elle son désir éphémère. Elle accepta des élus simultanés. Les galants illustrés par des conquêtes héroïques, Bellegarde, Montmorency, Termes, ne dédaignèrent point de cueillir, au cours de leurs maraudes, ce fruit où le soleil laissa de sa pourpre. Des savants, un chronologiste entre autres, le sieur Le Febvre-Chantereau, tentèrent même de partager des agapes auxquelles la terre entière semblait conviée.

Au ballet de la reine où le Vert-Galant distingua Charlotte-Marguerite de Montmorency, Angélique Paulet eut aussi belle part des œillades royales. A

(1) A cause de l'Édit de la Paulette qui frappait d'un droit considérable la survivance aux charges.

de mi nue sous un déguisement mythologique, et chevauchant un dauphin, elle chantait, de sa voix impressionnante, les vers de M. de Lingendes. Messire Henry trouva de l'agrément à la faire « chanter sous l'homme ». Cela lui permit d'oublier son chagrin d'être frustré de l'autre péronnelle. Il conduisait chez M^{lle} Paulet, au Marais où elle habite, et pour le sauver du « ragoust d'Italie », M. de Vendôme, lorsque le poignard de Ravailac assouvit la vengeance de mille cocus ameutés.

Depuis lors, Angélique Paulet, ayant perdu l'espoir du mariage pour la raison que ses amants rossaient ses fiancés, s'est transformée en dévote. La pruderie gâte sa beauté persistante. Elle met une gêne dans son maintien et une grimace dans son sourire. M^{me} de Rambouillet la connut et l'aima au temps même où l'habillement mythologique l'appariait aux douces nymphes de l'Héllade. Mais elle refusa de l'introduire chez elle tandis que l'habitait le démon de la concupiscence. La demoiselle, pour obtenir cette faveur, dut pâtir dans la retraite, juguler ses sens et faire un stage chez son amie la vertueuse marquise de Clermont d'Entragues. Elle reçut ainsi comme un second baptême. L'austérité et la charité l'ont purifiée et maintenant elle compte parmi les affections d'Arthénice (1).

(1) Tallemant : *passim* et III, 11 et s. V. aussi *Journal de Les-*

Chaudebonne achève son portrait lorsque le carrosse où il entretient son ami s'arrête, rue Saint-Thomas du Louvre. Voiture, avant d'y pénétrer examine curieusement l'Hôtel de Rambouillet. Il cherche à se rendre compte en quoi son architecture dont on lui a loué les merveilles diffère de celle de l'Hôtel de Chevreuse attendant et bâti selon l'ancienne mode. Tous deux, dans la nuit, étincellent d'innombrables chandelles et torchères allumées. Très vite, il distingue entre eux la divergence. L'Hôtel de Chevreuse construit en pierre de taille, couvert de tuiles moussues, prend un air sévère et décrépît de vieillard. L'Hôtel de Rambouillet, au contraire, encapuchonné d'ardoises, mariant la brique à la pierre, embellit de sa joie cette rue solitaire, au delà de laquelle, dominant des terrains vagues, se profile la silhouette massive du Louvre.

Prompt à la raillerie, le jeune homme constate

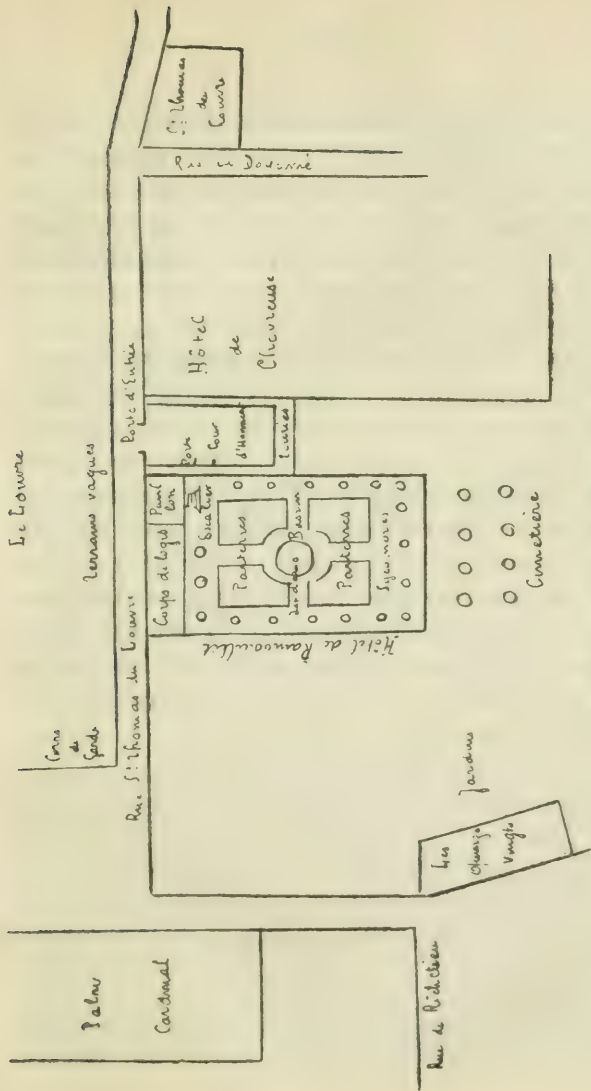
toile, 31 janvier 1609. Somaize : *Dictionnaire des Précieuses*, 1661, art. Parthénie et Fulcinian nous révèle sa liaison avec le sieur Le Febvre. V. aussi, Madeleine de Scudéry : *Artamène ou le Grand Cyrus*, 1649-1653, t. VII, p. 216 et s. (sous le nom d'Élise), et Godeau : *Poésies chrestiennes*, 1663, III, 75, qui confirment Tallemant. Selon une pièce satirique du temps (B. N. ms. n° 12491), M^{me} de Clermont aurait exercé sur M^{lle} Paulet une influence différente de celle que lui prête Tallemant :

Clairemont la contrefaite
En l'art d'amour fort experte
Instruit tousjours la Paule
A bien exercer son rollet.

que l'on exagéra singulièrement les innovations de la marquise. En réalité si la façade qu'il contemple ne s'égayait d'accidents multiples, corniches, frises, architraves, pilastres de pierre délicatement sculptés, elle offrirait peu de mérites d'imagination (1).

Sans confier sa déception à Chaudebonne, il pénètre dans la grande cour de l'Hôtel. Au passage, il aperçoit, au fond et à gauche, parmi les écuries et les communs, un grand hangar où sont rangés les carrosses de la maison, carrosse de deuil enseveli sous sa housse, carrosse d'apparat capitonné de velours cramoisi où brillent des clous d'or et le double écu des armoiries.

(1) En réalité, M^{me} de Rambouillet n'innova que dans la disposition intérieure de l'Hôtel. La construction brique et pierre dont on lui attribue l'inauguration à Paris avait été précédemment utilisée places Royale et Dauphine. La place Royale était bâtie bien avant l'Hôtel de Rambouillet. Tallemant nous révèle (I, 208) que la marquise y habita avant de prendre possession de son propre logis. Sur les origines de celui-ci, on a beaucoup écrit et écrit beaucoup d'erreurs. Cousin et les commentateurs de Tallemant se sont trompés dans leurs hypothèses. Les *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet* précités, pp. 104-105, nous apportent heureusement des lumières. L'ancien hôtel qui occupait, avant le nouveau, l'emplacement de la rue Saint-Thomas du Louvre, s'appelait l'Hôtel du Halde. Il fut mis en vente le 7 mai 1599 et acheté au nom de Catherine de Vivonne mineure. Il ne lui appartint définitivement qu'à la date de 1604, après divers incidents de procédure que termina un arrêt du Parlement du 10 mai. Il fut immédiatement démoli et reconstruit sous sa nouvelle forme. D'après un acte du 30 avril 1607 (*Bibl. de la Rochelle*, ms. n° 662, f° 37) cité plus haut, nous voyons qu'à cette date M. et M^{me} de Rambouillet y étaient déjà installés. Le plan de Paris par Gomboust indique nettement sa situation et la distribution de ses bâtiments.



PLAN DE L'HOTEL DE RAMBOUILLET
d'après GOMBOUST.

La basse-cour spacieuse les conduit dans les jardins où s'alignent, en théorie, de robustes sycomores. Au rez-de-chaussée du principal corps de logis circulent, affairés, des cuisines à la sommellerie, et de la sommellerie à la salle du commun, des domestiques nombreux portant flacons, gobelets, assiettes, marmites, poêles à confiture.

Mais Châudebonne, toujours dirigeant Voiture, s'inquiète peu de cette région servile. Il s'engage sur un large perron en arc de cercle qui monte au pavillon de dextre. Et tous deux débouchent en la grande salle d'où l'on découvre l'enfilade des appartements (1). Le jeune homme, dès maintenant, admire sans ironie. Car cette grande salle tendue de cuir doré sur fond rouge et vert ne ressemble à aucune autre de celles qu'il traversa en sa vie. Des sièges nombreux y sont disposés, attendant les invités qui s'y assiéront tout à l'heure. Une chapelle ornée

(1) D'après l'*Inventaire*, malheureusement tronqué, publié par Sauzé, on peut se rendre compte que l'Hôtel de Rambouillet était une maison à deux étages avec, au-dessus, des chambres mansardées où couchaient les domestiques. L'innovation de la marquise consista à placer le perron d'entrée sur un côté du bâtiment alors que les architectes le plaçaient d'ordinaire au milieu. Elle put, de cette manière, distribuer les pièces en enfilade et organiser, les portes ouvertes, de belles perspectives. Mais, à notre avis, cette distribution en galerie dut nuire à la commodité. Ni Tallemant : II, 486 ; ni Sauval : II, 199 et s. ; ni Segrain : II, 20, ne signalent la présence d'un couloir quelconque. Dès lors les salles et chambres dépendaient les unes des autres et l'on devait les traverser pour aller d'un bout à l'autre de l'appartement. L'utile était sacrifié à l'agréable.

de dentelles d'or, de chandeliers et de bibelots d'argent occupe, vis-à-vis d'une cheminée monumentale, un pan de muraille. Disséminés, entre les fenêtres immenses, ouvertes du plafond au parquet sur les jardins, des tableaux pieux, la Naissance de Jésus-Christ, Notre-Dame de Liesse, voisinent avec les portraits en pied de Charles IX, Henri III, Henri IV et Marie de Médicis. Tout est disposé avec un sentiment parfait des concordances de couleurs.

Voiture voudrait s'attarder davantage à son examen étonné, mais, se détachant d'un groupe de seigneurs au milieu duquel il causait avec animation, un homme maigre et grand s'avance, trébuchant entre les chaises, vers Chaudebonne. S'il n'était vêtu de tabis bleu et chamarré de galands, si la croix de chevalier des ordres ne brillait sur sa poitrine, Voiture le prendrait pour l'intendant de l'Hôtel. Il a, en effet, avec l'allure hésitante, la mine vulgaire, front bombé, sourcils épais sur des yeux éteints, nez busqué, lèvres épaisses, menton pointu, on ne sait quoi d'antipathique. Mais dès qu'il a parlé, le jeune homme reconnaît en lui M. de Rambouillet à sa voix « concertée et discrète (1) ». Le marquis, en effet, usant de son amabilité de

(1) Nous avons retrouvé l'image aquarellée du marquis dans B. N. *Collection Clairambault*, n° 1133, t. XXIII, f° 33. Selon un contem-

diplomate, l'enveloppe de compliments aisés, de mots assemblés avec grâce et qui forment comme une caresse verbale. Puis il l'amène, toujours trébuchant, vers le groupe des seigneurs qu'il abandonna pour le recevoir. Nullement intimidé, Voiture trouve une gentillesse à dire au maréchal de Bassompierre (1) et une goguenardise à lancer au sieur d'Aumont. Le duc de Bellegarde, vieillard blanchi sous le harnais de la galanterie, pour répondre à son salut, interrompt l'entretien auquel le contraignaient le baron de Villeneuve et le poète Racan, personnage dont l'habit de taffetas-céladon accentue la mine de fermier.

Ainsi Voiture, présenté par M. de Rambouillet, entend les plus illustres noms de France retentir à son oreille. Successivement il s'incline devant le duc de la Tremouille, les maréchaux de Saint-Luc, de Schomberg, de Saint-Geran. Le marquis de Liancourt qui partagea le libertinage et la débauche de Théophile, les comtes de Maure et d'Etlan, tous deux adonnés aux couplets satiriques, le sieur de Vaugelas, long et triste fantôme que le culte de la

porain, le comte d'Etlan, le marquis de Rambouillet avait l'haleine fétide. V. B. N. ms. n° 12617, f° 337. Sur la discrétion et la grâce de sa parole, V. Tallemant : II, 479; M^{lle} Petit : *L'Amour eschapé...* 1669, III, 22, sous le nom de Rutilan.

(1) Bassompierre : *Mémoires* édit. Chantérac, 1875, III, 343, 354, 360, indique lui-même ses relations avec l'Hôtel.

grammaire rend à demi fol, le gagnent par la courtoisie de leur accueil.

Cependant M. de Rambouillet charge Chaudebonne, accaparé par le marquis de Clermont et le duc de Villars, de conduire Voiture aux dames. Il se plaint de marcher difficilement, souffrant d'une « fluxion » au genou. Or, tandis que les deux compères traversent diverses pièces admirablement décorées et meublées, à Voiture qui l'interroge sur la maladie du marquis, Chaudebonne explique :

— Ce n'est point maladie. M. de Rambouillet est quasi aveugle à la suite d'une blessure reçue en sa jeunesse. Mais il n'en veut pas convenir bien qu'il lui faille partout un écuyer pour le mener. C'est chez lui coquetterie. Il craindrait, avouant son incommodité, qu'on ne le jugeât méprisable et ridicule (1).

Comme les deux amis atteignent l'antichambre qui précède la chambre bleue où M^{me} de Rambouillet reçoit les dames (2), ils se heurtent à trois personnages qui chuchotent dans l'ombre. L'un tout

(1) Tallemant : II, 477, 479, 481; Loret : *Muzé historique du 3 mars 1652* confirme Tallemant.

(2) La chambre bleue n'était pas, comme on l'a cru, la propre chambre de la marquise, mais un salon de réception. Sa propre chambre donnait, de même que le dit salon, sur l'antichambre que nous allons décrire. Elle était à alcôve, comme le dit Tallemant et comme le spécifie l'*Inventaire* précité (p. 39). Un lit à hauts piliers en bois de noyer, deux tables dont l'une en bois de la Chine et l'au-

aussitôt se fond en excuses. C'est un grand homme précocement ridé qu'auréolent des mèches de cheveux blancs et « un filet » de barbe grise. Dès qu'on lui a nommé M. de Gombauld, Voiture salue avec déférence le poète dont, s'il eût été plus déterminé, la reine mère Marie de Médicis eût fait ses délices au déduit. Mais ce maniaque de dignité laisse passer toutes occasions de saisir la fortune. Il se croit perpétuellement persécuté. On le supposerait agitant, dans la pénombre propice, des affaires d'importance. Point. Il conte à ses deux compagnons comment lui advint l'adversité horrible de recevoir quelques gouttes de pluie sur ses bas en soie vert de mer. Les autres le plaignent en souriant. Ils ont mesuré, depuis des années qu'ils l'entendent geindre, la gravité de ses disgrâces. Néanmoins le premier, Henry Arnauld, abbé de Saint-Nicolas d'Angers, dont les yeux immenses éclaircissent l'air renfrogné, comme le second, Robert Arnauld d'Andilly, figure ironique aux paupières cillantes, inventent encore des phrases pour le reconforter(1).

tre en bois de hêtre, trois guéridons de bois noirci, différents sièges en formaient le mobilier. Les tapisseries, rideaux, tentures, tapis de table étaient de « serge drapée ». De-ci, de-là, sur les tables, divers objets dont un écrioire de bois noirci et une boîte de la Chine.

(1) Tallemant : III, 237 et s. donne le portrait de Gombauld. Pour Henry Arnauld, V. son portrait gravé par Poilly. Pour Arnauld d'Andilly, V. son portrait gravé par Morin d'après Philippe de Champaigne.

Cependant qu'ils lui prodiguent les consolations dérisoires, Voiture se contemple en un petit miroir au cadre d'ébène et se livre à des évocations. Il songe que le visage aigu, la belle barbe, les yeux langoureux la fraise en dentelles du cavalier Marin se refléchirent en cette glace impassible et qu'en cette antichambre la suffisance impertinente du napolitain affronta la rudesse incisive de Malherbe. Le corps et les membres boudinés par des superpositions grotesques de chemises et de bas, le frileux normand crachottait sur les chenets de cuivre de cette cheminée tandis que l'autre, promenant sa morgue entre les cabinets de la Chine, les guéridons chargés de bibelots rares, les coffres couverts de cuir, les chaises tapissées de point de Hongrie, récitait, en gesticulant, les vers alambiqués de l'*Adone* (1).

M. de Malherbe ! Ah ! combien Voiture regrette

(1) Le cavalier Marin vint à Paris en 1615 et y demeura jusqu'en 1622 pensionné par Marie de Médicis. Comme la plupart des Italiens illustres, il fut admis à l'Hôtel de Rambouillet. C'est là évidemment qu'il rencontra Malherbe dont il railla, au dire de Tallemant (I, 288), la sécheresse de poète et la crachotterie continuelle. Il dédia l'*Adone* (1623) à Louis XIII. On trouve également, dans *La Lira* (1629), des dédicaces à Henri IV, Marie de Médicis, Mazarin. Les *Epithalami* (1616) sont dédiés au maréchal d'Ancre. Son portrait est placé en tête de *Strage de gli Innocenti del Cavalier Marino*, 1633. Voiture le connut-il? Balzac (*Œuvres*, 1665, I, 315) dit qu'il écrivit un sonnet italien « que Marino croyait avoir leu dans les rimes de Pétrarque ».

que M. de Malherbe soit occupé en Provence à venger l'assassinat de son fils. Quel honneur c'eût été pour lui de l'entendre vitupérer, au coin de cette cheminée, les poètes à la douzaine. Mais Chaudebonne ne le laisse pas prolonger ce regret inutile. Le moment est venu pour lui d'envisager la marquise.

Violemment ému, mais ferme en apparence, il entre dans la chambre bleue. Posé en une encoignure, sur une table d'ébène ciselée d'argent, un immense chandelier à quinze branches en illumine l'ensemble harmonieux et charmant. Des femmes jeunes et âgées, toutes élégantes et parées, sont assises sur des chaises « à vertugadin » autour du lit de repos surmonté d'un pavillon de gaze (1). Quelques adolescents les dominant, juchés sur de hauts escabeaux aux housses de velours cramoisi frangé d'or. Debout, revêtu d'une soutane écarlate, un homme entretient, un peu à l'écart de la compagnie, une dame majestueuse et belle dont l'apprêtador de pierreries éclaire la chevelure blonde.

Voiture n'a pas le temps d'en voir davantage. Poussé par Chaudebonne, il avance vers le lit de repos où M^{me} de Rambouillet, mi-étendue, expose

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 843; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 287; U. I. 40, *A M^{lle} de Bourbon*, signale le détail du pavillon de gaze. V. aussi, Boisrobert : *Les Epistres*, 1647, pp. 27 et s. qui parle d'un dais.

son immarcescible et souriante sérénité (1). Tout aussitôt elle parle. Sa voix se fait musicale pour formuler la bienvenue. Voiture n'est pas un inconnu pour elle. Elle a lu la galanterie à M^{me} de Saintot. Elle ne saurait exprimer combien cette galanterie l'a touchée. Elle en complimente le jeune homme en phrases étourdissantes (2). Il la remercie de tout son cœur dont le trouble monte à ses lèvres balbutiantes.

Prenant place à son tour, sur un escabeau, il ne peut détacher ses yeux du lit où, parmi les satins de Bruges, brochés d'or et passementés d'argent, aux nuances verdâtres, repose le corps aux lignes pures de la marquise. Mais le visage surtout le séduit. La quarantaine proche n'en a point déformé le galbe et flétri le léger incarnat. La sévérité s'y mélange à la douceur et à la grâce. Pénétré d'une vénération subite, Voiture admire la juvénilité du front spacieux, l'éclat des prunelles, l'exquis modelé de la bouche. Cette femme lui apparaît comme une déesse intangible et lointaine, comme une figure miracu-

(1) Pour la position des dames sur leurs lits de repos ou divans, V. B. N. *Département des Estampes*, Oo 50, *Costumes du siècle de Louis XIV*. On trouvera aussi une image assez exacte du « rond » au frontispice de l'ouvrage de Vaumorière : *L'art de plaire dans la Conversation*, 1698.]

(2) « Elle est un peu trop complimenteuse », dit Tallemant : II, 504. Segrais : *Œuvres*, 1755, II, 20, ajoute : « Elle est bonne, douce, bienveillante et accueillante. »

leuse de rêve. Dès maintenant il se range parmi les fidèles qui lui rendent un culte (1).

Il s'émerveille de l'aisance avec laquelle elle conduit la conversation, soucieuse de tous et de toutes, facilitant aux plus obscurs le moyen d'y participer.

(1) Nous n'avons pas retrouvé le portrait physique de la marquise. Il fut cependant peint par Van Mol et par du Cayer et probablement gravé, car G. de Scudéry ne devait pas posséder, en son cabinet, les originaux de ces artistes. V. *Le Cabinet de M. de Scudéry*, 1646, pp. 95, 119. Le premier de ces portraits, exécuté en 1645, représente M^{me} de Rambouillet « regardant M. de Pisany mort ». Madeleine de Scudéry : *op. cit.*, t. VII, p. 489 et s., nous a laissé un portrait écrit de la dite dame, sous le nom de Cléomire. Malheureusement cette pécore, préoccupée de bien louer son modèle, omet tous les détails physiques qui nous intéressent. Il est impossible de rien démêler à son griffonnage, sinon que M^{me} de Rambouillet était belle. Ceci, tous les contemporains le confirment, par exemple, Desmarets, dans les *Visoinaires*, 1637, où la marquise figure (au dire de Segrais : II, 134) sous les traits de la *vertueuse*. V. aussi, La Mesnardière : *Poésies*, 1656, p. 89, qui lui accorde « un esprit excellent, logé dans un beau corps »; Jean de la Forge : *Le cercle des femmes savantes*, 1663 (sous le nom d'Arthénice); Somaize : *Dictionnaire des P. étieuses*, 1661; B. A. ms Conrart, t. V, in-f°, pp. 147 et s. *Gazette de Tendre*; *Ægidii Menagii poemata*, 1668, p. 266; Chapelain : *op. cit.*, I, 580-581, qui, en mars 1640, écrit à Montausier : « M^{me} de Rambouillet a eu quelque honte que vous fissiez fort sur sa beauté, laquelle elle a dit estre ensevelie il y a longtemps si elle en a eu quelquefois aucune partie ». Le même Chapelain, en ses *Poésies inédites* (B. N. N. acq. ms. 2° 1890, f° 205) écrit à nouveau, en 1666 :

*Cet air, cette douceur, cette grâce, ce port,
Ce chef-d'œuvre admiré du Midi jusqu'au Nort.*

Enfin Tallemant : II, 505, dit : « Elle a le teint beau. » Elle parait avoir conservé l'agrément extérieur jusqu'à l'extrême vieillesse. A 70 ans, sauf qu'elle branlait un peu de la tête et qu'elle se carminait les lèvres, devenues laides à la suite d'une maladie, nous confie le chroniqueur, « elle n'avoit rien de dégoustant ».

Secouru par elle, il surmonte son trouble et, par de fines réparties, sollicite l'attention vers sa modeste personnalité. Peu à peu, il se sent devenir moins étranger à ce milieu. Son esprit y fait oublier sa roture.

Et de lancer telles phrases gracieuses qui lui valent des murmures approbatifs, cela ne l'empêche pas de considérer les physionomies environnantes. Toutes l'intéressent à un égal degré. Il détaille la grêle silhouette de Julie d'Angennes, fille aînée de la maison, assise aux pieds de sa mère et dont l'éventail cache pudiquement au jeune comte de Guiche la vue de sa gorge découverte. Elle a dix-huit ans à peine. Une opulente chevelure brune départage son front et, voilant ses oreilles, verse une ombre légère au long du col souple et sur les épaules menues. Sous l'arc double des sourcils épais, les yeux sont des escarboucles vivantes où pétillent l'intelligence et la malice. Le nez massif et arqué, par malheur, détruit, de sa courbe disgracieuse, l'agrément de cette figure dont l'ambre et la cire semblent composer le chaud épiderme. Et la bouche aux dents translucides, malgré le menton creusé d'une fossette rieuse, achève de la déparer, la bouche où, tour à tour, rampe l'adulation, rôde le dédain, minaude la pruderie, fuse l'ironie, éclate la dureté (1).

(1) Ce portrait est tracé d'après une peinture anonyme conservée

M^{lle} de Rambouillet, constate Voiture, n'a pas hérité la sérénité de sa mère. Le masque inquiétant de cette jeune fille néanmoins le fascine. Il doit détourner d'elle son regard pour le délivrer d'une gêne bizarre. Et ce regard, posé au hasard sur la chevelure guerrière de M^{lle} Paulet, en admire les rutilances. L'altière fille n'a point emprunté aux dévotes qu'elle accompagne au confessionnal l'air sournois et le teint de cierge brûlé. Elle a la haute

au château du Tremblay. Cette peinture anonyme est-elle le portrait de Julie brossé par Stella et signalé par *Le Cabinet de M. de Scudéry*, 1646, p. 124? Nous l'ignorons. M. Lorin en a donné une reproduction dans les *Mémoires de la Société archéologique de Rambouillet*, 1905, pp. 37 et s., et M. Ad. Van Bever dans *La Guirlande de Julie*, 1907. Il existe, en outre, un portrait de Julie, peint par Baubrun, et qui, passé de la galerie de lord Spencer en celle de Paul Lacroix, se trouve actuellement au Musée de Montpellier. Ce portrait fut longtemps attribué à Mignard. Cousin qui en eut une photographie, en nia l'authenticité pour des raisons sentimentales. Il a été gravé par Lalauze et publié par M. Octave Uzanne dans *La Guirlande de Julie*, 1875. Cousin signale également un autre portrait peint de Julie dans la collection du général Despinoy. Nous ne savons ce qu'il est devenu. Pour les portraits gravés, la plupart apocryphes, V. B. N. *Département des Estampes*, N. 2; *Bibl. de Lille*, ms. n° 986, f° 747; Dussault : *Choix d'oraisons funèbres*, 1820. Les portraits écrits sont nombreux. La plupart contestent la beauté de Julie. V. Tallemant : II, 516 et s.; Madeleine de Scudéry : *op. cit.*, t. VII, *passim* (sous le nom de Philonide); Voiture : *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 82 (sous le nom de Zelide); R. P. Le Moyne : *Poésies*, 1650, p. 532; Saint-Gabriel : *Le Mérite des Dames*, 1657, p. 305; Somaize : *Dict. des Précieuses*, art. *Ménalide*; Guéret : *La Carte de la Cour*, 1663, p. 65 (sous le nom de Julie); M^{lle} Petit : *L'Amour eschappé*, 1669, I, 55 (sous le nom d'Honorie); Bussy-Rabutin : *Carte du Pays de la Braquerie*; M^{lle} de Montpensier : *Hist. de la Princesse de Paphlagonie* précitée, p. 237 (sous le nom de la Princesse Aminte); M^{mo} de Motteville : *Mémoires*, 1855, *passim*, etc...

taille, les formes robustes et belles des amazones antiques. On sent, en elle, vibrer les forces et le tumulte de ses sens disciplinés. Ses yeux vifs et francs, dans l'albâtre laiteux des chairs, expriment la gamme de ses sentiments (1).

Voiture évite de contempler longtemps, mais pour des raisons particulières, ses lèvres éclatantes où les vocables d'amour paraissent plus naturellement en leur place que les prières. Son regard, maintenant saute d'un personnage à l'autre. Il s'arrête complaisamment devant la face basanée aux lèvres lippues du cardinal de La Vallette qui contraste si étrangement avec le blanc visage de madone aux yeux bleus que M^{me} la Princesse semble offrir à sa cajolerie. Une grande glace de Venise, revêtue de soie azurée et de cordons d'or, reflète le couple qu'ils forment, lui vigoureux et énergique, elle toute délicatesse. Et dans le « rond » les contrastes se manifestent, parmi les dames, plus violents encore. La magnificence physique de la duchesse de Rohan, la splendeur de M^{me} de Combalet, la suavité de la marquise de Liancourt, le charme de M^{lle} d'Attychy, l'attrait de M^{me} du Vigean, la joliesse de

(1) Sur le portrait de M^{lle} Paulet, V. Mad. de Scudéry : *op. cit.* t. VII, p. 216 et s. (*sous le nom d'Elise*) ; Tallemant : III, 15 et s. ; So-maize : art. *Parthenie* ; Jean de la Forge : *Le Cercle des Femmes sçavantes*, 1663 ; Sarasin : *La Pompe* précitée, p. 16. V. aussi, B. A. ms. *Conrart*, t. V, in-f^o. pp. 147-158, *Gazette de Tendre* (*sous le nom d'Elise*).

M^{me} Aubry soulignent l'insignifiance de la duchesse de la Trémouille et de la marquise de Clermont, les disgrâces de la princesse de Conti et de la comtesse de Moret, la laideur de la maréchale de Saint-Luc.

Voiture ne connaît rien encore des âmes et se contente des apparences. Or les apparences lui sont d'autant plus avenantes que le cadre en atténue les difformités. Il lui semble que, par enchantement, il se trouve transporté en l'une de ces féeriques demeures que Merlin ouvrait aux bons chevaliers en récompense de leurs prouesses. Il baigne en une atmosphère irréelle. Vers ses narines frémissantes monte, mêlé aux effluves des corps féminins, l'arome des fleurs fraîches dont regorgent les hautes corbeilles de bronze et les vases de cristal. Il se demande si le merveilleux tapis de Turquie que foulent ses pieds, si les bleuâtres tapisseries flamandes où vaguent, sous des portiques et des verdures, des personnages de pastorale (1), si les por-

(1) C'est la fameuse tapisserie qui fit donner à la pièce le nom de chambre bleue. Cette tapisserie avait été offerte au marquis par Louis XIII comme en témoigne le reçu inédit suivant (*Bibl. de la Rochelle, ms. n° 662, f° 46*) : « Nous, Charles Dangennes, marquis de Rambouillet et de Pisany, vidame du Mans, baron de Hauduloir et de Tallemont, conseiller du roy en son conseil d'Etat et maistre de la Garderobbe de S. M. certifions à tous qu'il appartiendra que Jehan Gaboury, Tapissier du Roy nous a fourny et délivré la Tanteure de Tapisserie de Flandres contenant huit pièces dont le Roy nous a fait don en la présente année. Dont nous nous tenons content. Et pour tesmoignage de ce nous avons délivré le présent cer-

traits appendus aux murailles, les paysages, les tableaux mythologiques et religieux, cette Vénus aux nudités indicibles, cet Adonis rose et blanc, cette Joconde mystérieuse, cette Vierge chargée de l'enfant divin ne s'évanouiront pas tout à l'heure? Ne sont-ils point également illusoires, nés de son imagination enfiévrée, ces cabinets émaillés et marquetés où dorment des coffrets ciselés et des porcelaines transparentes de la Chine, ces guéridons ajourés, ces tables incrustées de métaux précieux soutenant de graciles figurines de bronze, ces tablettes aux colonnes torsées où, revêtus de maroquins, reposent les livres de chevet, cette horloge de cuivre doré dont le battement règle les gestes harmonieux de la maisonnée (1)?

Comme s'il comprenait l'angoisse muette de Voiture, un jeune garçon pâle et blond, fort laid, la taille déjetée, le dos chargé d'une bosse, s'approche de lui et lui adresse, d'une voix aigrette, la parole. L'intervention opportune du marquis de Pisani,

tificat de nostre main à Paris le dixiesme jour de Décembre 1617. Signé: Dangennes. • *L'Inventaire* précité, pp. 39-40, mentionne: « En la grande chambre bleue, une tanture de tapisserie de Bruxelles à petits personnages, et verdure, et portique contenant huit pièces. »

⚭ (1) *Inventaires de l'Hôtel de Rambouillet* précité, pp. 39 et s. V. aussi, Sauval : *op. cit.*, II, 199 et s.; M^{lle} de Montpensier : *Hist. de la Princesse de Paplagonie* précité où l'Hôtel est décrit succinctement sous le nom de *Temple de la Princesse d'Athènes*; Madeleine de Scudéry : *op. cit.*, t. VII, p. 489, etc. Ces ouvrages ajoutent quelques détails à la sécheresse de l'Inventaire.

bientôt suivi de son précepteur Chavaroche, ramène le jeune homme à la réalité. Il répond en souriant, pitoyable à l'infortune de ce jeune homme qu'une maladresse de nourrice empêche de continuer la lignée des *Sapins* de Rambouillet (1).

Mais à peine ont-ils échangé quelques mots de sympathie qu'une rumeur emplit l'Hôtel :

— Voici M. de Buckingham, s'écrie Pisani.

Le bruit, en effet, se rapproche. Bientôt M. de Rambouillet entre dans la pièce tenant à la main M^{me} de Chevreuse. Le duc qui est, à Paris, l'hôte de cette dernière, paraît à son tour, puis M. de Chevreuse et la suite des gentilshommes. Pour une fois la politicienne aux cheveux fauves et aux yeux d'outremer, la splendide amoureuse dont les galants se disputent le cœur frivole, n'absorbe pas l'attention. Les regards passionnés des femmes et jaloux des hommes se concentrent sur l'extravagant conseiller de Charles I^{er}. Il a la beauté blonde et efféminée de ces séraphins qui volettent aux murailles des églises. Il porte à la main un chapeau empanaché de plumes de héron qu'immobilise une enseigne de diamants. De gros bijoux

(1) On donnait ce surnom de père en fils aux aînés des Rambouillet, tous maigres et droits comme des sapins. V. Moreri : *op. cit.*, art. *Angennes*; Tallemant : II, 495 et s. Pour le portrait de Pisani, V. *Mémoires de l'Abbé Arnould*, 1726, I, 78-79; B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 719; *Voiture : Œuvres*, 1650, p. 105; U. I, 107; Chapelain : I, 689.

pendent à ses oreilles et scintillent entre les mèches de ses longs cheveux frisés. Les chaînes d'or de ses ordres s'emmêlent, sur sa poitrine, au sextuple tour de perles énormes qui embrasse son col. Pour parfaire son vêtement de satin gris de lin, les orfèvres, les lapidaires, les brodeurs unirent leur génie à la maîtrise des tailleurs. Ce ne sont, en effet, des épaules aux talons, que passementeries de perles et d'argent et perles en roses à ses souliers (1). Si bien que sa marche est un rayonnement.

Le vieux duc de Bellegarde le raille tandis qu'il salue M^{me} de Rambouillet. Voiture l'entend le comparer à une boutique de bijouterie. Mais Buckingham se moque de Bellegarde. Il vient de lui ravir l'amour de la reine Anne d'Autriche que l'autre sollicite vainement. Offrant sa main à la marquise, il l'entraîne, et toute la compagnie, vers la grande salle où violons, hautbois et flûtes murmurent d'agréables courantes.

Et Voiture, comme en songe, voit M^{lle} Paulet pincer les cordes de son luth. Il n'écoute point, modulant les airs de Boesset, la voix incomparable dont les vocalises, dit-on, firent, un jour, mourir de dépit des rossignols surpassés. Le démon du persiflage est entré en lui à l'instant où

(1) Du Bois d'Ennemets : *Mémoires*, 1668. V. aussi, son portrait que conserve le Musée de Versailles.

cette voix emportait à des hauteurs imprévues l'âme de l'auditoire. Les concevant, il ne se doute pas que la déconvenue de M. de Bellegarde survivra à jamais dans ces rimes :

L'astre de Roger
Ne luit plus au Louvre.
Chacun le découvre
Et dit qu'un berger
Arrivé de Douvre
L'a fait déloger (1).

Il termine mentalement, et sans remords, son féroce vaudeville juste à point pour goûter aux exquis confitures que des servantes italiennes dis-

(1) Tallemant : I, 63. Voiture écrivit également contre le duc de Bellegarde une chanson que nous n'avons pas retrouvée. La soirée que nous racontons eut lieu, nous l'avons dit, en 1625. Tallemant : III, 207, affirme que « ce fut Chaudebonne qui mit Voiture dans le monde ». Pellisson, *op. cit.*, p. 297, spécifie qu'il l'introduisit à l'Hôtel de Rambouillet. Costar : *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 452, écrit que ledit Chaudebonne eut une influence excellente sur l'esprit de notre héros et notamment lui apprit la générosité. Ce dernier reconnaît d'ailleurs sans ambages cette heureuse influence. V. *Œuvres*, 1650, p. 36 : « Je reconnois, monsieur, que c'est à vous que je dois le meilleur de ma vie ». V. aussi, p. 101 : « M. de Chaudebonne m'a réengendré avec M^{me} de Rambouillet ». Sur l'Hôtel de Rambouillet, les travaux qui précèdent le nôtre sont les suivants : *Le Magasin pittoresque*, 1836, p. 366; 1848, pp. 170 et s. (Notice); Emile Colombey : *Ruelles, salons et cabarets*, 1858, pp. 27 et s. (Notice); Edouard de Barthélemy : *Les amis de M^{me} de Sablé*, 1865, *Introduction*; Emile Weisser : *L'Hôtel de Rambouillet. Essai d'Histoire littéraire*, 1872 (brochure faite par un allemand sur des documents de deuxième main, mais intelligemment traitée); Guy : *Les femmes de lettres*, 1878 (Recueil de notices); Lorin : *Une soirée au château de Rambouillet*

tribuent aux invités. Pour ne le pas oublier, il le note furtivement sur ses tablettes. Tranquillisé dès lors, il peut s'abandonner au péché de gourmandise...

en 1636, 1890; Livet : *Précieux et Précieuses*, 1859; *Conférence des sociétés savantes, littéraires et artistiques de Seine-et-Oise...* 1907 (Notice par M. Albert Monnet). De ces différents travaux, seuls ceux de Livet et de M. Lorin présentent un intérêt.

CHAPITRE II

1626-1627

C'est une pénible infortune, pour les hommes du xvii^e siècle, que de naître petits. La médiocrité de la taille les gêne en maintes conjonctures importantes. Partout où ils se doivent montrer, s'ils ne s'ingénient à gagner le premier rang, ils passent inaperçus. En les antichambres du cardinal ministre ou du roi, notamment, pressés entre les hautes files des courtisans qui viennent quérir un sourire, une parole, une promesse, un emploi, ils connaissent l'amertume, tous les jours renouvelée, de l'indifférence ou du dédain.

Leur habileté consiste donc, profitant de leur petitesse, à s'insinuer entre les moindres interstices que ménagent les bousculades. Voiture adopte cette tactique dès son entrée en la vie courtoisanesque. Par malchance, en effet, le sort l'a doté d'une

complexion faible (1) et d'une singulière exiguité de taille (2). Un autre en souffrirait ; lui, nullement. De même que Cyrano fera de son nez gigantesque le siège de son esprit clairvoyant, de même il exalte l'excellence des hommes frêles à son exemple. « Comme c'est, dit-il, dans les plus petits vases que l'on enferme les essences les plus exquises, il semble que la nature se plaise à mettre dans les plus petits corps les âmes les plus précieuses (3). » C'est, à son avis, une grossière erreur, qu'estimer au poids de leur ventre le génie de ses contemporains. M. de Montbazon ne démontre-t-il pas quotidiennement qu'il est le plus grand âne de la chrétienté ?

Néanmoins Voiture, sentant son désavantage sur ce point, s'efforce d'y remédier. La « basse naissance » que lui reprochent d'absurdes personnages ne l'empêche nullement d'avoir l'allure désinvolte. Une coquetterie naturelle l'incite à l'élégance. Loin de copier les blondins asservis à la mode, il aspire à régler lui-même cette mode. Il choisit avec goût les couleurs des étoffes qui le doivent habiller et ne

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 287.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 41, 183 ; Tallemant : III, 49 ; Sarasin : *La Pompe funèbre* précitée, p. 21. Voiture, comme nous l'indiquons, a écrit deux fois et non une son portrait. Il l'a écrit, et c'est le plus fréquemment cité, en s'adressant à une *maîtresse inconnue*. Sur ce portrait, V. *La Galerie des peintures...*, 1663, *Préface*.

(3) B. A. ms. *Conrart*, t. XIV in-4, p. 681 ; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 232 ; U. I, 211-212, A. M. Godeau.

laisse point aux marchands de la rue Quincampoix le soin de lui désigner quels galands s'y harmonisent (1).

Sur sa table à toilette, pincettes à barbe et à sourcils, peignes d'écaille, boîtes à poudre, pommades, essences, huiles, savonnettes, pastilles l'aident à accentuer l'agrément de son visage et à rendre odorante son approche, embaumée son haleine (2). Un grand miroir qui la surmonte lui renvoie complaisamment son image et cette image ne lui déplaît point. Volontiers même, il la trouve belle. Il passe à la contempler des heures béates. Il n'ose en exprimer lui-même tout le bien qu'il en pense. S'il concède que ses yeux noirs montrent quelque peu d'égarement, c'est pour mieux en souligner l'éclat, en même temps que la douceur veloutée (3).

On ne peut guère se fier à sa parole. Elle s'adresse à des femmes auxquelles, en adroit galant, il doit vanter la marchandise. En réalité, Voiture possède la physionomie de son style. De noirs et longs che-

(1) Tallemant : III, 49-50.

(2) Sarasin : *op. cit.*, p. 9.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 41. Sur son portrait, V. *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652, p. 66, *Epigrammatum suscribendum imaginis Vincentis Vetturii, poetæ elegantissimi* :

*Hic est Vetturius, disertus ille
Nogarum Pater et facetiarum
Sed quæ seria quot fuere Vatum
Et curas superant laboriosas.*

veux frisés descendent aux deux côtés de son front dont la barre ininterrompue des sourcils arrête la claire vastitude. La narquoiserie des yeux, par delà le nez triste, trop grand et sans intelligence, rejoint l'ironie de la bouche aux lèvres minces, de la bouche ombrée d'une fine moustache brune. Une mouche de poils épars s'évertue à cacher le désastre du menton fuyant (1).

En cette figure efféminée, nulle pureté de lignes, et, en conséquence, nulle beauté. Pourtant elle attire et séduit. Elle est prodigieusement expressive. La vanité, la malice y règnent avec on ne sait quoi

(1) Nous nous inspirons, pour ce portrait : 1° de la peinture anonyme (par Philippe de Champaigne?) conservée au Musée de Versailles (n° 2892) et reproduite en tête de ce volume; 2° de l'estampe gravée par Nanteuil, d'après Philippe de Champaigne (B. N. *Département des Estampes*, Res. Ed. 55 g.). Il existe, en outre, de nombreux portraits plus ou moins ressemblants de notre héros. V. B. N. *Collection Hennin*, t. 39, f° 46, Portrait par Henri Causé, Anvers, 26 mai 1646; Gravure anglaise anonyme; Gravure anonyme au burin. V. aussi, Portrait gravé par Jacques Lubin, publié dans Perrault : *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*, 1696-1700, I, 73, accompagné d'une mauvaise notice. On retrouve ce portrait dans B. N. N 2; puis dans *Bibliothèque de Lille*, ms. n° 460 où il est flanqué d'une notice inédite d'Isaac Bullart, laquelle, nous ne savons pour quelle cause, n'a pas été insérée en son ouvrage : *Académie des sciences et des arts.*, 1682. V. également, même Bibliothèque, ms. n° 984, f° 567. Une mauvaise reproduction de Lubin a été donnée à Paris, chez Crépy, S. D. Desrochers, s'inspirant de Nanteuil, a lancé, à son tour, au xviii^e siècle, une affreuse image de Voiture. Citons encore une médaille (Paris, Crépy, 1718) où Voiture, un Voiture que nous n'identifions plus, est représenté couronné de lauriers, environné des trois Grâces et paré de cette devise : Je les fais à mon badinage.

de cruel, d'indolent, de frivole. Les sentiments s'y forment perpétuellement contradictoires. C'est qu'à la vérité le caractère de Voiture présente une extrême complexité. On ne saurait le définir nettement. On y pressent tout le bien et tout le mal. Un penchant démesuré à la futilité s'y allie à la plus exquise compréhension de l'amitié. La générosité de même que le désintéressement y coudoient le féroce besoin d'admiration. La sincérité y voisine avec la duplicité. Le raisonnement y triomphe de l'égoïsme.

Aucun homme ne commande mieux que Voiture à ses sentiments lorsque la nécessité l'y induit. Aucun ne les abandonne avec plus de cynisme à leur pente naturelle. Il souffre d'une nervosité aiguë, perceptible dans ses gestes et jusque sur ses traits. Il lutte contre une tristesse intérieure qui, parfois, le terrasse et le submerge. Il n'est jamais, en somme, pleinement lui-même. Il apparaît, dans la vie, constamment grimé, jouant un personnage, en attitude de comédien.

C'est là, croyons-nous, le secret de sa réussite. Si son père lui eût offert quelque commerce précieux, celui d'orfèvre par exemple où son goût des choses délicates eût pu s'exercer, peut-être fût-il demeuré un terne bourgeois uniquement soucieux de ses intérêts. L'horreur du négoce lui est surtout venue de la vulgarité de ce négoce. Lorsqu'il s'installe, loin

de la rue Saint-Denis, en un logis particulier, il ne rompt nullement avec sa famille. Il ne s'en sépare pas par basse vergogne, mais simplement pour jouir d'une indépendance totale. Il ne renie pas et ne reniera jamais son origine (1).

Mais la solitude lui pèse tellement que, dans les pièces aimablement ornées de son appartement, il hospitalise un corbeau qui l'amuse, et de grands chiens fauves qui l'aiment (2). C'est une commune destinée à ces personnages factices d'avoir toujours besoin d'un divertissement qu'ils apprécient et d'une tendresse dont ils mésusent. De quelles occupations, en effet, s'empliraient les journées de Voiture s'il ne possédait l'un et l'autre. Elles sont interminables, ces journées. Il est noctambule. Il ne se couche jamais qu'au matin. Il dort à peine. Il brûle son existence (3).

(1) Son père connaissait la plupart des personnes célèbres de l'Hôtel de Rambouillet. Il dut même être reçu en cette maison. Il fut, pendant le voyage de notre héros en Espagne, le plus souvent son intermédiaire auprès de Chaudebonne, Godeau, M^{lle} Paulet. V. U. I, 84, 122, 150; II, 226.

(2) Madeleine de Scudéry : *op. cit.*, t. VI, p. 125, etc., a écrit avec acrimonie (sous le nom de Callicrate) le portrait moral de Voiture. Par contre, Costar : *Défense des ouvrages de M. de Voiture*, 1653, pp. 81 et s., s'est efforcé de montrer les qualités de son âme. V. aussi, pour les détails, Voiture : *Œuvres*, 1650, *passim*; Tallemant : III, 50; Costar : *Les entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, *passim*; *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 125. Sur les chiens et le corbeau de Voiture, V. *Œuvres*, 1650, p. 295; U. I, 46 et note de Tallemant; Sarasin : *La Pompe funèbre précitée* p. 21.

(3) Sarasin : *La Pompe funèbre précitée*, p. 7.

De longues heures passent à réparer les fatigues de son teint, devant le miroir. Il se montre ensuite au Louvre, au Cours, au Palais. Il consacre aussi quelques heures à M^{me} de Saintot. La fine trésorière n'a point résisté à la flatterie de la lettre galante qui attira sur elle les yeux du monde. Elle est tout entière l'esclave de l'être inquiet que sa résistance avait affolé. Elle est bonne. Elle ignore l'art de feindre et toutes les manœuvres par quoi elle l'assujettirait. Elle le divinise. A son contact elle a purifié son langage. Elle écrit maintenant des lettres innombrables que les ruelles admirent. Elle porte son amour comme une auréole (1).

Or cette ostentation agace Voiture. Non point, à la vérité, qu'il goûte la discrétion en matière de tendresse. Il lui plaît au contraire, d'étaler ses bonnes fortunes. Il sait qu'elles lui en attireront de nouvelles (2). Mais la félicité bruyante de M^{me} de Saintot lui attire des aventures ridicules. Elle indispose ses frères, Vion Dalibray, Gaillonnet, Doinville, contre le héros de son alcôve. Ils sont sortis, certain jour, du cabaret où ils grenouillent

(1) Tallemant : III, 44. Une partie de sa correspondance se retrouve dans B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, pp. 701-750. M. Paul d'Estrées l'a analysée dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1894, pp. 359 et s. Sur M^{me} de Saintot à ce moment, V. *Les poésies et rencontres du sieur de Neufgermain*, 1637, 2^e part., p. 106.

(2) Tallemant : III, 44-45.

d'ordinaire avec leur acolyte Le Pailleur. Troupe violente, faces émerillonnées, l'injure prompte, ils se sont présentés à la porte de la chambre où, de ses vocables précieux et de ses gestes troublants, Voiture émouvait sa dame. Ils se vantaient de lancer par la fenêtre le larron qui dérobaît l'honneur de leur famille (1).

Le jeune homme dut se sauver comme un pleutre. Et cela n'a pas contribué à accroître son amour. S'il n'ose encore espacer ses visites, c'est par crainte des plaintes horribles qu'épandrait la délaissée. Encore cette considération l'arrêtera-t-elle à peine lorsque sa décision sera prise. Il ne sent point en lui l'humeur de constance qu'on lui réclame. Dès qu'il a goûté au fruit, la saveur lui en paraît amère et il en désire un autre. Il ne se préoccupe pas même d'évaluer entre plusieurs lequel pourrait être préférable. Il les convoite tous ensemble.

On lui reproche avec justice ce manque total d'éclectisme. Un contemporain l'accuse même d'avoir aimé, sans discernement, « depuis le sceptre jusques à la houlette, depuis la couronne jusqu'à la calle (2) ». Il était, dit un autre, si enclin à courti-

(1) *Ibid.* Sur Vion Dalibray et ses frères, V. le volume de M. Ad. van Bever : *Œuvres poétiques du sieur Dalibray*, 1906, *Notice*.

(2) Sarasin : *La Pompe funèbre* précitée, p. 10. V. aussi, Pellisson : *op. cit.*, p. 300. Nous le verrons, en effet, agenouillé devant les plus altières dames. D'autre part les amours ancillaires ne lui déplurent

ser les femmes que la vue d'une jupe, même de petite fille, amenait, sur ses lèvres, les paroles de déclaration (1). « Je suis, écrit-il, le meilleur amant du monde et pour aimer en cinq ou six lieux à la fois, il n'y a personne qui le fasse si fidèlement que moy (2). » Car, exprime-t-il, ailleurs :

... j'ay le cœur tout fait comme de cire,
Doux et traitable et, s'il faut vous le dire,
Je suis volage, inconstant et léger,
Pour vous servir (3).

Ce sont là rimes que le dépit lui inspire. Le plus souvent, il se donne pour l'un de ces fols dont l'As-trée fournit le modèle sentimental. Il réclame à ses maîtresses des bracelets de cheveux (4). Il échange avec elles des cadeaux (5). Il leur prodigue ses portraits (6). Il leur offre des collations à la campa-

nullement. V. *Note de Tallemant*, dans U. II, 433. Cependant il préférerait les femmes raffinées et même savantes aux autres. A l'une de ses maîtresses qui lui écrit sans agrément, il donne Balzac comme modèle et l'invite à prendre des leçons de style en son œuvre épistolaire. V. *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 32; U. II, 169.

(1) Tallemant : III, 51.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 41.

(3) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 12; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 12; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 70; U. II, 327.

(4) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 703; U. II, 247.

(5) U. II, 246.

(6) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 14; *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 59; U. II, 174, 178.

gne (1). A l'entendre, leur conversation lui « éclaire » l'âme en même temps qu'elle l'embrase. Il en sort « plus honnête homme (2) ». Il trace même, en un rondeau charmant que n'eût point désavoué Céladon, sa profession de foi :

En cas d'amour, il ne faut jamais estre
Foible ni lent; mais faut toujours parestre
Prompt, vigoureux, soumis entièrement,
Pleurer, gémir, servir fidèlement,
Donner beaucoup et de peu se repaistre (3)...

Une si belle doctrine facilite singulièrement les débuts de sa carrière galante. On l'écoute. C'est ce à quoi il tient particulièrement. Il montre dès lors aux modestes l'inanité de leur modestie (4). A celles qui craignent l'opinion du monde, il prouve qu'il ne convient point de s'en préoccuper; on ne peut rien contre la calomnie; au moins vaut-il mieux en avoir les bénéfices (5). Il hante même les dévotes et, luttant contre le Dieu qui les préserve, menace de signaler aux carmes déchaussés leur inhumanité (6).

Malheur aux pécores non averties qui se laissent enjoler. Car si les vers de Voiture contiennent par-

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 709; U. II, 233.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 721; U. II, 236.

(3) Voiture : *Œuvres*, 2^e édit., 1650, *Poésies*, p. 117; U. II, 323.

(4) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 711; U. II, 248.

(5) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 74; U. II, 199, 200.

(6) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 709; U. II, 233.

fois un accent de sincérité, ses lettres d'amour démontrent la sècheresse de son cœur. Elles sont écrites pour la galerie. On les copiera. On les lira aux ruelles. Le style en est fade, entortillé, glacé par le douteux imbroglio des métaphores (1). Et jamais, en aucune circonstance, Voiture n'est capable des sentiments chevaleresques dont elles font parade. Il se moque des délices morales. Il est, nous l'avons dit, un faune. Tout n'est chez lui qu'affectation, simulation. Lorsque Tallemant dit, de lui : « Bien espris, c'estoit un stupide », et affirme qu'on le reconnaissait amoureux à sa tristesse, il se trompe (2). Voiture explique lui-même qu'il y va « de son honneur » d'être triste (3). Cette mélancolie lui

(1) Voici un exemple typique de style métaphorique (U. II, 244) : Voiture est aux champs et pense à son amie. Il écrit : « Là, tandis que l'on croyoit qu'avec les autres je suivisse un lièvre, je suivois souvent un de mes pensers ; car, de quelque part que j'aïlle, j'en fais toujours lever quelqu'un et, dès l'heure même, en quelque lieu que j'en aie, je ne suis plus maître de mon esprit. Je ne puis empêcher qu'il n'aïlle après ; il n'y a point de lesse qu'il ne rompe, il m'échappe ; et ils partent l'un et l'autre d'une telle vitesse qu'en moins de rien je les perds tous deux de vue et qu'ils me laissent derrière ; et aussitôt je pars après si légèrement qu'il est impossible que rien ne me retienne. Quelque loin qu'ils me mènent je les suis à la piste et d'ordinaire je m'égare ; de sorte qu'avec eux j'ai peine à trouver le retour. C'est une merveille du chemin qu'ils font en peu de temps : les rivières ne les arrêtent pas et en un clin d'œil ils passent la campagne de Beauce ; mais enfin, après mille tours, ils viennent rendre les abois à vos pieds, et vont mourir à trente lieues de leur gîte. »

(2) Tallemant : III, 51.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 558 ; U. II, 233.

fournit un thème d'écriture. Il représente bientôt son « âme miaulante » dont le gémissement emplit les carrefours parisiens (1). « Dissipez les ténèbres qui m'environnent », clame-t-il, à ses lointaines conquêtes (2). « A moins que de ne bouger plus de votre ruelle et d'estre tousjours à deux pas de vous, je ne crois pas que je puisse vivre (3). » Il va jusqu'à se prétendre jaloux. C'est le faire « mourir en effigie » que de favoriser, devant son portrait, l'un de ses rivaux.

Dites-moi, écrit-il à une belle que deux hommes visitèrent de nuit, après que le premier s'en fut allé, demeurâtes-vous seule avec l'autre et votre femme de chambre ne monta-t-elle pas aussitôt ? (4)

Il lui déplait évidemment qu'en son absence des étrangers le supplantent. Il préfère que sa maîtresse succombe sous le chagrin. Cette certitude lui « chatouille le cœur (5) ». Il ne se croit d'ailleurs pas tenu à une attitude identique. S'il apprend que l'une de ses héroïnes quitte Paris, le voici brusquement à la

(1) U. II, 324.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 550; U. II, 220.

(3) U. II, 242.

(4) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 14; U. II, 178. A une autre, il écrit : « Hier, au sortir de chez vous, je fus attrapé par une troupe de soupçons, de craintes, d'ennuis et de jalousies et votre lettre a défait tout cela. » U. II, 238.

(5) Voiture : *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 59; U. II, 174.

dernière extrémité et se préparant à la mort. Il se « tire à quatre chevaux et se déchire en pièces ». Il verse « cent mille larmes ». Ses yeux bientôt « ne connoissent plus ni les couleurs, ni les lumières ». Est-elle partie ? Il éprouve la sensation d'être seul sur la terre. Les ténèbres le couvrent. Il ne dort ni ne mange. Il ne respire plus, subissant une oppression horrible. « Il est vrai, ajoute-t-il avec audace, que je ne suis pas assuré d'où cela me vient et que je ne sais si c'est un effet de mon rhume ou de mon amour. » Voilà de quoi réjouir l'exilée. Mais Voiture ne lui laissera aucune illusion. Évidemment « un honnête homme ne devrait pas vivre, après avoir été dix jours sans vous voir », lui écrit-il. Néanmoins « j'ay bien honte à vous le dire, ce malheureux est encore au monde ». Mais il s'achemine vers sa fin « pas à pas ». Et, dans la lettre suivante, délibérément, il annonce que, désespérant de voir la mort terminer son martyre, il s'est résolu à retourner auprès des dames (1).

« Qu'il est agréable auprès d'elles quand il veut ! » répond Mme de Saintot au traducteur Perrot d'Ablancourt étonné de ses succès (2). La pauvre trésorière l'apprendra à ses dépens. Quelle souplesse,

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 48, 51, 55, 59, 62, 65, 67, 69, 76, 333, 591 ; U. II. 184, 185, 188, 189, 192, 194, 195, 196, 201, 203, 239.

(2) Tallemant : III, 49.

quelle rouerie ! Les prémisses de l'amour prennent auprès de lui un charme d'autant plus doux qu'il manie supérieurement la louange :

Je vous avoue, écrit-il à une dame, qu'il est arrivé souvent qu'une de vos actions, un souris, un regard, une rougeur dans une favorable rencontre m'ont fait imaginer que vous ne me haïssiez pas, mais imaginer si foiblement que cela ne se peut pas appeler croyance, mais quelque chose moindre que l'opinion, un soupçon, un doute qui, nageant légèrement dessus mon esprit, y laissoit une trace de lumière et remplissoit le reste de mon âme de contentement et de joye (1).

Voilà la belle troublée et sans force contre les entreprises. Félinement le séducteur s'approche d'elle et la trouvant toute frissonnante, quasi-pâmée, la baise à la bouche. L'audace de cette caresse va peut-être la révolter. Voiture prévient cette révolte en se déclarant victime de ce baiser trop délicieux :

Car il brûle en mes os et va de veine en veine
Portant le feu vengeur qui me va consumant ;
Jamais rien ne m'a fait endurer tant de peine
Ni causé dans mon cœur tant de contentement.

Mon âme sur ma lèvre estoit lors tout entière
Pour savourer le miel qui sur la vostre estoit ;
Mais en me retirant elle resta derrière :
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrestoit.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 560 ; U. II, 224.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vostre
 Ivre de ce nectar qui charmoit ma raison :
 Et sans doute elle prit une porte pour l'autre
 Et ne se souvint plus quelle estoit sa maison.

Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle
 A quitter un séjour qu'elle trouva si doux
 Et je suis en langueur, sans repos et sans elle,
 Et sans moi-même aussi puisque je suis sans vous...

Je confesse ma faute au lieu de la défendre ;
 Et triste, et repentant d'avoir trop entrepris,
 Le baiser que je pris, je suis près de le rendre
 Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puisque ce Dieu dont l'amorce m'enflamme
 Veut bien que vous l'ayez, ne me le rendez point,
 Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme
 Et ne séparez pas ce que Nature a joint (1).

L'oreille du faune pointe à la dernière de ces stances. La politesse cache, en effet, la véritable personnalité de Voiture amoureux. Lorsque d'innombrables victoires lui auront communiqué, avec une morgue insupportable, l'assurance définitive, il dépouillera le courtisan langoureux (2). Le cynique

(1) *Bibliothèque de Chantilly, ms. n° 539; Voiture : Œuvres, 1650, p. 27; U. II, 288. V. aussi, même sujet, Bibl. de Chantilly, ms. n° 539; Voiture : Œuvres, 1650, p. 31; U. II, 290.*

(2) U. II, 323. Il écrira, à ce moment :

*J'ai quelque esprit et l'on me tient grand maistre
 En ces poulets que les amants font naistre.
 Je fais des vers assez passablement
 Et quelquefois je parle gulamment.*

qui veut avant tout se repaître de plaisirs matériels apparaîtra dévoilé. Il n'envisagera plus une femme agréable :

Sans désirer en mon courage
Ce que je n'ose demander (1).

Il exigera d'elle des rendez-vous, après dix heures du soir, dans sa chambre, certain, l'ayant ainsi compromise, d'en obtenir davantage qu'elle ne voudrait donner (2). Dédaignant l'offrande platonique de son âme, il lui dira, d'un ton badin :

Mais laissez-moy vous toucher seulement
Où vous sçavez (3).

Et l'ayant possédée, il décrira, sans scrupule, les différentes beautés, et jusqu'aux plus intimes qui le ravirent en son corps :

Parmi tout ce qui plus m'engage
Est un certain petit passage

(1) Voiture : *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 70; *Annales poétiques*, 1781, t. XIX, p. 85; U. II, 427.

(2) U. II, 214, 225, 226.

(3) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 9; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 9; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 71; U. II, 319. V. aussi, *Œuvres*, 1650, p. 333; U. II, 202 : « Puisque je trouve du goût en vos défaveurs, jugez combien vos faveurs me toucheroient; et ayez le plaisir, au moins une fois, de voir l'effet qu'elles feroient sur moy. » Il ne se montrera sensible au charme du printemps, propice à l'éclosion des sentiments tendres, que si sa maîtresse lui permet d'en respirer les premières violettes sur sa gorge anudie. V. *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 59; U. II, 174.

Qui, vermeil et délicieux...
 Mais ce secret est pour les dieux,
 Ma plume, changeons de langage,
 Tout beau !... (1)

Bienheureusement les coquettes se chargeront de châtier sa suffisance. Il pourra se croire « ensorcelé » par elles. Il souffrira de leur indifférence « en quatre jours plus qu'on ne souffre en quatre mille ans (2) ». Il cultivera, sous leur joug, l'élegie (3). Il parjurera ses serments de ne plus les voir (4). Il stigmatisera leur ignominie de préférer les écus aux compliments (5). Érigeant, à son exemple, l'inconstance en principe, elles le trahiront (6). Mais aucune ne l'entraînera au-delà du point où il aura

(1) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 16; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 16; *Œuvres*, 1650, p. 73; *Recueil Barbin*, 1692, v. 18; 1752, v. 212; *Annales poétiques*, 1781, t. XIX, p. 90; U. II, 320.

(2) U. II, 246, 250.

(3) *Bibl. de Chantilly*, ms., n^{os} 538 et 539; *Bibl. de Besançon*, ms., n^o 559, f^o 20 V^o; *Nouveau recueil des bons vers de ce temps*, 1646, p. 78; *La Muse coquette*, 1659, p. 4; *Recueil de diverses poésies choisies des sicurs La Mesnardière...* 1666, II, 46; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 3; U. II, 277, *Élegie à une coquette*. V. aussi, *Bibl. de Chantilly*, ms., n^{os} 538 et 539; *Bibl. de Besançon*, ms., n^o 559, f^o 16; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 9; U. II, 280, *Élegie*.

(4) U. II, 244.

(5) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 6; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, p. 26; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 106; *Recueil Barbin*, 1692, V. 17; 1752, V. 211; *Annales poétiques*, 1781, t. XIX, p. 94; U. II, 317.

(6) U. II, 251.

décidé d'aller. Il se refusera véhémentement à satisfaire l'une d'elles quand elle menacera de le chasser s'il ne fait « rompre bras et jambes à un homme qui l'a faschée (1) ». Et les séparations ne lui causeront pas même l'ombre d'un souci (2).

On peut se demander, le connaissant maintenant, comment un homme à ce point superficiel gagne, dès qu'il s'y présente, les sympathies de l'Hôtel de Rambouillet (3). C'est que l'Hôtel de Rambouillet, à cette époque, n'est pas, comme on le croit, un lieu de béatitude intellectuelle. On n'y consacre que des heures rapides aux choses de la littérature.

Que la marquise, en effet, ait l'esprit orné de belles connaissances, qu'elle parle l'italien et l'espagnol, qu'elle souhaite même apprendre le latin pour lire Virgile dans le texte (4), qu'elle trouve de l'agrément à parcourir les livres nouveaux et à repasser les anciens (5), cela n'implique pas qu'elle vive son

(1) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 256-257.

(2) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 11; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 11; *Voiture : Œuvres*, 1650, p. 69; U. II, 319.

(3) Tallemant : III, 41, dit : « Comme il avoit beaucoup d'esprit il fut bientost toute la joye de ces illustres personnes. »

(4) Tallemant : II, 485; Segrais : *op. cit.*, II, 20.

(5) Tallemant : II, 505 *ad notam* : *Almanach des Dames sçavantes françoises pour l'année bissextile 1728*, p. 74. V. aussi particulièrement les épitaphes de la marquise qui résument ses mérites, B. N. N. acq. ms. n° 1890, f° 205 (par Chapelain); Moisant de Brieux :

existence en une perpétuelle attitude de sévérité. Très cérémonieuse évidemment, souffrant de la vulgarité, se choquant d'entendre ou de rencontrer écrits des mots que la bienséance n'interdit nullement (1), elle exige, en outre, de ses hôtes le sacrifice de leurs libertés de langage. Mais si cet excès de délicatesse — que ses filles étendront jusqu'à la préciosité — étonnant ses contemporains, lui vaut d'extraordinaires louanges et détermine sa réputation de politesse, il ne contribuerait pas à attirer les visiteurs dans sa maison.

L'habile femme ne l'ignore point. Ce que les seigneurs, jusqu'à l'heure, vont chercher en les hôtels du Marais ou de la rue Saint-Honoré, ce sont des aventures galantes. Et quant aux autres, ils souhaitent surtout des protecteurs et des emplois. M^{me} de Rambouillet servira les seconds mais n'encouragera pas les premiers. Elle risque donc de n'avoir chez elle qu'une clientèle bourgeoise. Or son origine princière, dont elle tire vanité, l'oblige à opérer de

Recueil de pièces en prose et en vers, 1671, p. 67; Martin de Pinchesne : *Poésies héroïques*, 1670, pp. 115, 160; *Les continuateurs de Loret*, I, 564, 571 et s., 583, 593 et s. V. également, Loret : *Muze historique, passim*; Maucroix : *Œuvres diverses*, édit. Louis, Paris, 1854, p. 134.

(1) Tallemant : II, 504, écrit : « Elle est un peu trop délicate et le mot de *teigneux* dans une satire ou dans une épigramme luy donne, dit-elle, une vilaine idée. » V. aussi, Segrais : II, 20; M^{lle} de Montpensier : *Histoire de la Princesse de Paplagonie* dans Segrais : II, 238; La Mesnardière : *Poésies*, 1656; p. 89.

minutieuses sélections parmi cette dernière. Elle ne l'admettra que signalée par la noblesse de l'esprit.

C'est surtout pour solliciter la clientèle aristocratique qu'elle organise le cadre intérieur de son hôtel. La publicité de bouche assure une renommée à ce cadre. Les amis de la famille nombreux et de haute lignée servent puissamment les desseins de la jeune femme. La vanité s'en mêle. Être reçu rue Saint-Thomas-du-Louvre devient bientôt un honneur, ou, du moins, une marque de supériorité intellectuelle. Les courtisans s'y rendent d'abord pour qu'on les y rencontre. Ils n'espèrent point s'y divertir.

Or précisément sur ce point M^{me} de Rambouillet leur réserve une surprise. Car si elle connaît l'art de vivifier la conversation, elle préconise aussi la gaieté. Quelque peu encline au pessimisme (1), elle en a elle-même besoin. La gaieté franche et nette règne donc à l'Hôtel en maîtresse. De même que le cardinal de Richelieu possède ses bouffons, et Boisrobert pour les stimuler, la marquise possède les siens, et Voiture arrive à point pour en diriger les folies.

Si Voiture eût été un personnage grave, un ser-

(1) Ce pessimisme ressort de l'épithète qu'elle se fit à elle-même V. *Œuvres de Malherbe*, édit. Ménage, 1689, p. 513.

monnaie, un pédant, on l'eût sans doute admis avec bienveillance à l'Hôtel. Mais il fut resté dans l'ombre. Son humour, au contraire, lui vaut l'amitié spontanée de la compagnie. La marquise reconnaît en lui un des siens et l'adopte. Elle sait quel merveilleux parti elle va en tirer. Nous avons parlé de son indulgence. Cette indulgence consiste à ne pas demander aux hommes davantage qu'ils ne peuvent donner. Parce que celui-ci lui est particulièrement utile, elle supporte toutes les fantaisies de son humeur inégale (1). Il pourra, à son gré, parler ou se taire, rêver, quereller ses contradicteurs (2). Elle usera à son égard d'une patience sans bornes. Elle ne cherchera pas à convertir en une passion idéale son goût forcené des délices sexuelles. Elle persiflera ses amantes nombreuses et souvent peu honorables. Elle acceptera même, dans la chambre bleue, la présence de M^{me} de Saintot. En récompense de sa longanimité, ce petit être frileux et toujours enrhumé (3), nerveux et coquet comme une femme, lui vouera un sentiment dont on le croirait bien incapable, une sorte d'idolâtrie que le temps, loin d'affaiblir, accroîtra (4).

(1) Tallemant : III, 49, 50.

(2) Costar : *Les Entretiens de M. de Voiture*, précités, pp. 477-481 ; *Lettres du comte d'Avaux à Voiture*, édit. Roux, 1858, p. 9.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 90. Tallemant dit qu'il était toujours enrhumé.

(4) La vénération de Voiture pour M^{me} de Rambouillet éclate

Voiture garde, en vérité, une reconnaissance profonde à la marquise de son premier geste d'accueil. Elle l'a sorti de l'ombre. Elle lui permet d'accomplir sa tâche en ce monde qui consiste à « faire la petite souris dans les compagnies (1) ». Mais avant de considérer comme sienne la maison de la rue Saint-Thomas-du-Louvre et d'y prendre ses aises, il doit se familiariser avec elle. Son luxe, chaque fois qu'il y revient, l'intimide à nouveau. Tant de merveilles rapportées des pays fabuleux d'Orient par les flottes hollandaises, le déconcertent. Il se perd, parmi les pièces innombrables, tapissées de brocatelle ou de cuir doré qu'imagent des paysages, des scènes de chasse, des figures sorties de l'histoire sainte ou de la mythologie et, de-ci de-là, des tableaux rappelant l'origine romaine de la marquise.

tout au long de ses lettres. V. *Œuvres*, 1650, p. 90; U. I, 98 : « Pour celle-là (M^{me} de Rambouillet) je lui garderai toujours dans mon esprit et dans mon estime un rang tout particulier. Elle n'aura jamais dans mon affection de compagne ni de pareille, non plus qu'elle n'en a point dans le monde. » V. aussi, *Œuvres*, 1650, p. 105; U. I, 107 : « Il n'y a point d'oracle que je tienne plus certain que sa prévoyance et je reçois ses conseils et ses commandements comme s'ils me venaient du ciel. Quoique je ne trouve point dans mon esprit d'assez haute place pour elle, je la puis assurer que je l'y ai tenue toujours présente dans tout ce qui m'est arrivé. Elle m'a souvent consolé dans mes plus sensibles déplaisirs et la partie de mon âme où elle était a été exempte des troubles et des désordres où mes misères m'ont mis. Je la révère comme la plus noble, la plus belle et la plus parfaite chose que j'aie jamais vue... » V. également, *Œuvres*, 1650, p. 336; U. I, 286.

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 724.

Graduellement pourtant il s'accoutume à l'aspect et à la disposition de ces pièces. Et il entre plus avant dans l'intimité de ses hôtes. Le marquis lui ouvre ses appartements particuliers (1). La marquise lui fait visiter le jardin clos de murailles à l'agencement duquel elle préside avec sollicitude. Voiture comprend pourquoi elle exigea, devant ses fenêtres, la plantation d'une allée de sycomores. C'est que ces arbres voilent, de leur rideau, l'Hôpital des Quinze-Vingts et son cimetière, l'infirmité et la mort. La proximité de ce charnier attriste les derrières de l'Hôtel. Néanmoins on l'oublie vite à se promener parmi les parterres en broderies, soignés amoureusement. En ces parterres vivent coitement œillets, jasmins, tulipes, hyacinthes, myrtes et roses dont les fleurs délicates vont, tour à tour, orner les grands vases de la chambre bleue. En des caisses peintes, orangers et lauriers-roses, unissent leurs effluves odorants. Formant une corbeille embaumée, des lis noient leurs racines en le rond

(1) Nous avons plus haut indiqué la composition des appartements de la marquise. La chambre à coucher du marquis apparaît plus commode que belle. Deux hautes armoires, deux grandes peintures allégoriques représentant les Saisons et une autre évoquant le couple tragique de Théagène et Chariclée voilent à demi l'agrément des tentures flamandes. Dix chaises revêtues de point de Hongrie, de velours vert et de damas cramoisi entourent une table noire. Le lit à piliers, coiffé de son pavillon de damas émeraude, se dresse en un cabinet attenant où l'on aperçoit, sortant du cadre doré, le chaud visage d'une dame espagnole. V. *Inventaire précité*, pp. 36-37.

d'eau qui miroite au milieu du jardin, alimenté par une fine gerbe. Et plus loin, étendue comme un tapis vert sous les fenêtres mêmes de l'Hôtel, une minuscule prairie procure, chaque été, le plaisir inconnu à Paris d'assister à la fenaison (1).

Voiture adore ce coin de nature qui complète la magnificence de l'Hôtel. Il rend grâces à la marquise de le lui montrer avec tant de complaisance. Il sait qu'elle n'y conduit jamais les indifférents ou les sots. Il peut donc considérer qu'elle lui accorde une estime particulière. Et comme si elle voulait lui confirmer cette opinion, elle l'introduit en sa retraite la plus secrète, ce cabinet voisin de la chambre bleue où elle s'enferme pour lire et pour méditer. C'est quasiment un autel qu'elle s'est élevé à elle-même. Tout s'y présente fragile, resplendissant et joyeux.

(1) Tallemant : II, 499 *ad notam*. V. aussi, G. de Scudéry : *Poésies diverses*, 1649, p. 257 qui nous donne la description de ce jardin. M. de Rambouillet avait obtenu de Louis XIII, par brevet du 16 septembre 1615, le droit, pour sustenter sa gerbe, de prendre un pouce d'eau au gros tuyau passant à l'extrémité de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. V. *Inventaire*, p. 88. Sur le rond d'eau de l'Hôtel, Malherbe écrivit un quatrain fameux que l'on trouvera dans ses *Œuvres précitées*, I, 225. Plus tard, M^{me} de Rambouillet, qui comprenait quelle animation l'eau vivante ajoute à la nature muette, tenta d'obtenir une prise sur un autre tuyau circulant aussi non loin de chez elle et qui aboutissait aux jardins du cardinal de Richelieu. Elle exprima son désir en un madrigal adressé à la duchesse d'Aiguillon. Mais satisfaction ne lui fut pas donnée. V. Tallemant : II, 500-501. C'est à cette occasion que Scudéry écrivit les stances précitées.

De frais paysages, souriant aux murailles, pallient la seule note mélancolique qu'y jette une grande toile représentant le martyr de saint Étienne. Les meubles y rayonnent d'une beauté plus précieuse. On les sent créés pour poétiser le silence, non pour servir aux usages communs. Ramagées de marqueteries délicates, les tables chinoises aux pieds tors, ajourés de sculptures mauresques, les guéridons aux colonnettes polychromes semblent n'avoir été si finement décorés que pour soutenir les magots de porcelaine, les urnes de majolique, les plats de faïence colorée, les gobelets vénitiens aux tortils de verre irisé. Et le lit de repos, et les sièges nombreux, avec leurs incrustations, leurs velours somptueux, leurs franges et leurs « mollets » éclatent en symphonies d'ors (1).

C'est tantôt en ce sanctuaire et tantôt en la chambre bleue que Voiture pénètre graduellement l'âme de ses nouveaux amis. Il s'aperçoit vite qu'à ses autres enfants — tous, sauf Pisani, fort jeunes et le vidame du Mans encore en nourrice — la marquise préfère l'ainée, Julie d'Angennes (2). Julie d'Angennes tient donc entre ses mains son avenir en cette maison et il s'applique à lui plaire. Tâche

(1) *Inventaire* précité, p. 41. Il ne faut pas confondre ce cabinet avec la fameuse loge de Zirfée dont nous décrivons, en notre deuxième volume, le contenu.

(2) *Segrain* : II, 74.

malaisée, car la jeune fille décourage les imprudents que cette entreprise tente.

Spirituelle, certes, polie, aimable, terriblement complimenteuse avec les gens dont elle ambitionne le commerce (1), elle se montre en face des humbles hautaine et dure. Elle n'est pas uniformément bonne comme sa mère. Une ombre effarouche sa vertu. D'elle naîtra la race exécration des précieuses prudes (2). Le sentiment certain qu'elle éprouva pour Hector de Montausier ferma à jamais son cœur à l'amour. Ce sentiment, détourné de sa pente naturelle, se reporta sur sa famille. Elle aima avec dévouement ses frères et sœurs, avec passion sa mère. L'amitié fut, le plus souvent, chez elle, superficielle ou bien liée à des questions de plaisirs et d'intérêts.

Les louanges dont mille sycophantes, admis à l'Hôtel, l'encensèrent, la pervertirent peut-être. Car, à la lumière des documents, elle apparaît singulièrement diminuée. Frivolité, cupidité, tels sont

(1) Montpensier : *Mémoires*, édit. Chéruel, III, 380; IV, 3; Motteville : *op. cit.*, IV, 302; Somaize : art. *Rozelinde*. V. aussi, B. N. ms. n° 12639, f° 353, 379; Tallemant : II, *passim*. Plus tard ses compliments perpétuels feront oublier aux Saintongeais la brutalité de son mari Montausier.

(2) B. N. mss n° 12638, f° 285; 12723, f° 19; 12725, f° 82; *La Déroute des Précieuses*, 1659; *La Fine galanterie du temps*, 1661, p. 56; *Airs et vaudevilles de cour*, 1665, I, 90. V. aussi, Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 484; U. I, 250; Chapelain : I, 73; *La lyre du sieur Tristhan*, 1641, p. 88; La Mesnardière : *Poésies*, 1656, p. 53.

les deux pôles de son caractère. Elle prend de la vie ce qui est bon et rejette le reste, dit la Scudéry pourtant peu suspecte de la calomnier (1). Elle a « de l'âpreté pour tout ce qui s'appelle la faveur; elle est plus dévouée à l'estime publique qu'à l'amitié particulière », ajoute la bienveillante M^{me} de Motteville (2). La voici impartialement jugée. Elle hérite en outre de son père le goût procédurier (3). Plus tard, à la Cour, elle montrera jusqu'à quelles bassesses peut l'incliner son appétit de crédit et d'honneurs (4).

Elle ne renonce pas au monde, à l'exemple de M^{me} de Rambouillet. Une fureur de jouissances, au

(1) Madeleine de Scudéry : *op cit.*, t. VII, *passim*.

(2) Motteville : *op. cit.*, IV, 302 et s., 345, 359. V. aussi, Segrais : II, 74; Rapin : *Mémoires*, édit. Aubineau, 1865, III, 430.

(3) A. N. N^o 5768, *Registres du Parlement*. A la date du 16 janvier 1653, Julie d'Angennes, autorisée par son mari, déclare prendre, à titre d'héritière bénéficiaire de défunt Charles d'Angennes, son père, la suite des procès qu'il laissa pendants. La cour lui en donne acte. V. aussi, *Bibliothèque de Lyon, Fonds Morin-Pons*, Carton VII, n^o 29. La pièce la plus ancienne que nous connaissions où apparaisse le nom de Julie d'Angennes est le contrat de mariage de Guillaume Dupuy, trésorier général de l'extraordinaire des guerres en Normandie (10 septembre 1622), cité par Charavay dans : *Lettres autographes composant la collection de M. Alfred Bovet*, 1885, p. 776.

(4) V. surtout, M^{me} de Motteville, Saint-Simon et les mémorialistes de cette époque. Cousin lui-même n'a pas osé l'absoudre. V. aussi, Rapin : III, 491; Spanheim : *Relation de la Cour de France en 1690*, édit. Schefer, 1882, pp. 40 et s. Elle rend de si éclatants services à Louis XIV, sur le chapitre de l'amour, qu'il n'accepte pas

contraire, l'âme. Tout entière sa jeunesse se passe en continuelles chorégraphies (1). Elle s'amuse de tout et de tous. Il lui faut constamment des souffredouleur qu'elle puisse « harpigner », des pitres dont elle puisse tirer sa joie. Pour peu qu'on l'examine, on discerne que son esprit souffre d'une sorte de déséquilibre (2). Et la science que l'on vante en elle n'est autre chose qu'une parfaite connaissance du monde. Et la magie du style qu'on lui accorde bénévolement, elle la doit aux écrivains de l'entou-

sa démission de la charge de dame d'honneur lorsqu'elle la lui offre. V. B. M. A. 15453. *Lettres* publiées à l'Appendice de notre second volume. Les vaudevillistes écriront alors (B. N. ms. n° 12816, p. 105; *Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 673, f° 153 :

*La Montausier est, dit-on, maquerelle
De nostre Roy le grand Louis de Bourbon,
Elle voudroit luy fournir des pucelles
Mais en ce siècle où diable en trouve-t-on?*

D'autres l'accuseront d'avoir, comme son père, l'haleine fétide (B. N. ms. n° 12639, f° 119). D'autres, au contraire l'encenseront, V. B. N. ms. n° 19145, f° 130 V°; B. A. ms. n° 5132, f° 379; *Bibliothèque de Caen*, ms. n° 540, f° 81 (par Huet); R. P. Le Moyne : *Entretiens poétiques*, 1665, pp. 177-178, 186, 247, 315; Moisant de Brioux : *Méditations morales et chrestiennes*, 1667; *Les Délices de la poésie galante*, 1666, 1^{re} part., p. 228. V. également, *Bibliothèque d'Orléans*, ms. n° 630, f° 39, *Notice inédite* sur Julie d'Angennes.

(1) Tallemant : II, 516; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 10; V. II, 26; Madeleine de Scudéry : *op. cit.*, t. VII. *passim*. V. aussi, B. A. ms. n° 5131, f° 705, *Pour M^{lle} de Rambouillet représentant une amazone en un ballet*. Cette poésie inédite indique assez bien une face du caractère de la jeune fille.

(2) Montpensier : IV, 152. Dans la suite elle aura des hallucinations, verra des femmes lui apparaître et s'évanouir en fumée à son approche.

rage qui consentent à lui prêter leurs plumes (1).

Tout être en qui elle reconnaît une futilité pareille à la sienne lui devient immédiatement sympathique. Seule une question d'écus empêche son mariage avec le comte de Guiche, le plus écervelé des hommes (2). Elle admire le cardinal de La Valette, le plus fol des prélats. Des marionnettes, Godeau, Arnauld de Corbeville, et, plus tard, la bande « garçailière » de M. le Prince, voilà ses amis de prédilection. Des femmes douées de qualités semblables acquerront de même sa tendresse.

Dès lors on comprend que Voiture, s'évertuant à la gagner, y réussisse bientôt pleinement. Une camaraderie familière s'établit entre eux où le jeune homme donne plus qu'il ne reçoit. Car il ne peut se défendre de désirer celle qu'il réjouit et qui perpétuellement l'agace, et qui, parfois brutalement, lui rappelle quel honneur on lui fait en le recevant (3).

(1) Segrais : II, dit nettement que Voiture écrivait ses lettres. Arnauld, en même temps que Voiture, se chargeait d'aligner les mauvais vers qu'elle a signés. V. aussi, sur Julie savante : Tallemant : II, 518; Jean de la Forge : *Le cercle des femmes sçavantes*, 1663, p. 10; *Nouvelles observations sur la langue françoise avec les éloges des illustres sçavantes par M^{lle} Marguerite Buffet*, 1668, p. 248; *Almanach des Dames sçavantes pour l'année bissextile 1728*, p. 32.

(2) Tallemant : III, 177 *ad notam*.

(3) Tallemant : II, 517, 530; III, 59. Chavaroche, d'abord précepteur du marquis de Pisani, puis intendant de l'Hôtel était, comme Voiture, amoureux de Julie. Les deux hommes se haïssaient à cause de cette rivalité. Les vaudevillistes donnaient aussi à la

D'autres amitiés, heureusement le consolent de celle-ci qui est un éternel combat. Le marquis de Pisani, en effet, adoucit les chagrins que sa sœur suscite. Cet adolescent a depuis longtemps oublié son infirmité. Il compte bien exercer, l'âge venu, son droit d'aïnesse et illustrer sur les champs de bataille sa protubérance. Longtemps il vécut dans la crainte que M. de Rambouillet ne le destinât à l'église. Et sentant en lui trop de propensions galantes pour embrasser l'état ecclésiastique, il s'efforça de ne rien apprendre pour éviter ce destin. Il ne l'appréhende plus à cette heure. Il ne songe qu'à savourer, en sa plénitude, la joie de vivre. On pressent qu'il deviendra une recrue excellente pour la débauche. Déjà, il papillonne autour des femmes que son esprit piquant de bossu ensorcelle. Mais le jeu surtout l'attire. Il y dissipe l'argent que son père ne perd pas en procès. Il use, pour se le procu-

jeune fille, comme troisième amoureux, Chaudebonne (V. B. N. ms. n° 12491, *Vers satyriques*, 1635) :

*La Rambouillet, ce me semble,
Volta pour plusieurs ensemble
Et Chaudebonne en effet
Voudroit bien estre son fait.*

Mais ceci est probablement pure médisance. Sur l'attitude brutale de Julie à l'égard de Voiture, V. U. I, 101 et note de Tallemant. Elle lui ordonnait, en hiver, ainsi qu'à un domestique de « raccommoder » le feu. Froissé, il se refusait à le faire. V. également, *Poésies meslées du sieur de Pinchesne*, 1672, p. 273, qui explique très nettement l'attitude de Julie avec Voiture.

rer, de mensonges admirables. Revenant un jour du château de Rambouillet, il trace une peinture horrible du parc abandonné par les jardiniers. Le bois mort, assure-t-il, y efface la trace des allées. Il est urgent d'en débarrasser les jeunes végétations. M. de Rambouillet ajoute foi sans peine à cette fable. Depuis vingt-huit ans, il n'a séjourné qu'une seule fois au manoir paternel. Il donne donc volontiers mission à son fils de réparer le dommage. Et celui-ci fait, sans scrupule, couper « six cents cordes » de haute et vivante futaie dont la vente, emplissant ses poches, lui fournit pour longtemps le moyen de fréquenter les tripots (1).

Des traits de cette espèce plaisent à Voiture. Néanmoins, il se garde de paraître les approuver. Momentanément d'ailleurs il trouve Pisani trop jeune pour en faire son compagnon ordinaire. Il le réserve pour l'avenir. Il se contente d'échanger avec lui des caquetages joyeux et de narguer l'entourage. Celui-ci prête terriblement à la gouaillerie des deux censeurs. On y rencontre bien des originaux et des bizarres. Si l'on descend à l'office, on éprouve la sensation de pénétrer en un cabanon des Petites Maisons. Les domestiques italiens y baragouinent

(1) Tallemant : II, 495 et s.; *Mémoires de M. l'abbé Arnould*, 1726, I, 78-79. Sur Pisani, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 113, 144, 164, 191, 206, 214, 223, 292, 312, 339, 345, 348, 355, 365, 369, 380, 399; II, 21, 151.

un phébus incompréhensible (1). Les français, au contraire, s'y efforcent de parler le beau langage. Il y a maître Claude Girard, l'argentier, dont l'unique félicité consiste à contempler, sur la place de Grève, les gestes du bourreau rouant les criminels condamnés par la justice du roi (2). Il y a Silésie, l'écuyer chargé de conduire le marquis à ses affaires. Celui-ci manifeste de charmantes habitudes : il tue en public les puces qui l'incommodent, à l'aide d'un marteau énorme. Il fait, en outre, de l'étymologie. Le mot « fauteuil », dit-il, vient de « l'œil faut », et il explique qu'en effet toute personne assise à côté d'une autre ne pouvant plus voir au delà de cette dernière, l'œil faut (3). Il y a Dubois, ancien capucin, ex-portier de l'Hôtel de Bourgogne, qui exerce l'humble fonction de brodeur (4). Il y a Audry, le sommelier, qui, pour se conformer à la mode des loteries, ouvre la sienne et hasarde les objets concernant l'art de la sommellerie (5).

(1) Tallemant : III, 247; VI, 123 signale cette particularité. Parmi ces domestiques italiens, il y avait une certaine Foscarini qui servait de femme de chambre à M^{me} de Rambouillet.

(2) Tallemant : III, 216. Il en est question dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubcini. Il fut, dans la suite, concierge du château de Rambouillet, comme nous l'apprend, en nous donnant son nom de famille, l'*Inventaire* précité, p. 108.

(3) *Ibid.*, III, 221-222.

(4) *Ibid.*, III, 223.

(5) *Ibid.*, III, 223. Sauval : *op. cit.*, III, 80 et s., nous révèle le détail de la loterie.

Ces personnages vivent heureux avec leur folie particulière et on les goûte pour ce qu'ils en témoignent avec décence. Et si l'on monte à la chambre des secrétaires (1), on s'y heurte à un maniaque d'un modèle différent, le sieur Aldimary. Celui-ci, entre deux correspondances, écrit des vers lamentables. Il les récite volontiers, il les dédie, il les publie (2). Il a le don des métaphores burlesques. Du moins n'émet-il pas la prétention de créer un genre littéraire à l'exemple de Neufgermain. Neufgermain, c'est le « fou externe de l'Hôtel ». Voiture le connut en des circonstances pathétiques. Il dînait, un jour, à la table de M. de Rambouillet lorsqu'un domestique informa ce dernier qu'un savetier de la rue des Gravilliers demandait à l'entretenir.

— Un savetier de la rue des Gravilliers, répondit le marquis. Il faut voir ce que c'est. Faites-le monter.

Le savetier entra, portant respectueusement entre ses mains, étalée sur un papier blanc, une chose indécise et bizarre, veloutée et noirâtre. Il fit des révérences et des salamalecs infinis, puis il s'expliqua :

(1) Située au premier étage de l'Hôtel, meublée de deux tables, escabelles, chaises, lits à hauts piliers, etc. V. *Inventaire précité*, p. 35.

(2) Tallemant : III, 222. On a de lui : *Poésies de M. Aldimary, A Mgr le mareschal de Schomberg*, Paris, 1639, in-4° et 1640, in-4°. Pour ses autres œuvres, V. Frédéric Lachèvre : *op. cit.*, II, 126.

— J'apporte, dit-il, la barbe de M. de Neufgermain.

Et à ce moment, le menton dégarni, survint, fort étonné qu'elle eût fait plus grande diligence que lui, le propriétaire de la barbe. C'était un grand efflanqué, porteur d'une longue rapière et dont on n'oubliait plus l'air grotesque l'ayant une fois contemplé (1). Il raconta qu'un larron, jaloux qu'il courtisât une fille de la rue des Gravilliers, le saisit, au cours d'une batterie, par cette belle barbe, sa seule gloire en ce monde, et faillit payer de la vie la méchanceté de la lui avoir arrachée.

Nul ne songea à déplorer cette perte, et Voiture moins que les autres. Depuis, il se familiarise avec cet être fantasque qui s'intitule « poète hétéroclite de Monsieur ». Neufgermain vit quasiment dans la crapule, acoquiné à d'horribles femelles qui l'accablent d'enfants et lui font perdre en procès les pistoles qu'il gagne à mendier sans relâche (2). Il professe, pour l'escrime, une passion ardente qui n'a

(1) Son portrait par Brebiette se trouve dans ses *Poésies et rencontres*, 1630-1637, avec ce distique :

*Voicy le favory de Minerve et de Mars
Et le puissant Daimon des armes et des arts.*

(2) Il se maria on ne sait combien de fois et l'un de ses enfants, Armand, né le 29 novembre 1637, eut pour parrain le cardinal de Richelieu, pour marraine Julie d'Angennes. V. Jal : *Dict. crit.*, art. *Neufgermain*.

d'écale que son amour pour la poésie. Cette dernière lui sert à drainer les écus. Avec l'aide de M. de Rambouillet qui, pour s'en amuser, lui indiqua un moyen de se singulariser, il inventa, nous l'avons dit, un genre littéraire. Il se prévaut de l'invention. Ce genre tient du bout rimé, mais surtout du galimatias :

Entre les dieux doit tenir *ran*
 Proche Jupin, au plus haut *bou*,
 Plus belle que rose et qu'*œillet*
 La divine de *Rambouillet* (1)...

La pitié lui vaut davantage que l'admiration l'amitié de l'Hôtel dont il ne bouge. S'il y fait figure de bouffon, et peut-être avec une douloureuse conscience de son rôle, il se console de cette déchéance en constatant qu'il la partage avec d'autres.

Combien, en effet, parmi les visiteurs de la chambre bleue n'y sont tolérés que pour la saveur de leurs ridicules. Voiture, avec stupéfaction, y entrevoit de cyniques italiens aux manœuvres équivoques et aux mœurs louches comme l'abbé Rucellai, aventurier florentin qui fut, auprès de Marie de

(1) Neufgermain : *Poésies et rencontres*, 1630, 1^{re} part., p. 41, *A M^{lle} de Rambouillet*. Neufgermain dédia, en outre, plusieurs poésies : 1^o *A M^{me} de Rambouillet* (p. 31) ; 2^o *Au marquis de Rambouillet* (p. 24) ; 3^o *A Julie d'Angennes* (pp. 21, 32) ; 4^o *Au marquis de Montausier* (2^e part., 1637, pp. 90, 91, 92). Sur Neufgermain, V. Talle-
 mant : III, 211 et s. ; *Voiture* : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 407 et note

Médicis, l'adversaire le plus redouté de Richelieu (1), et comme le seigneur romain Pompéo Frangipani dont Sodome, au temps de sa gloire, eût fait l'un de ses lévites de prédilection (2). Il y entrevoit aussi le sieur des Yveteaux, petit homme sec aux yeux vrillés de porc singularisé par la fantaisie de ses costumes (3). Cet ancien précepteur de Louis XIII porte des chausses à bandes attachées avec des brides, à la façon des gardes suisses; à son pourpoint en peau de senteur sont cousues des manches en satin de la Chine et sur sa poitrine pendent les maillons énormes d'une chaîne de paille. Ainsi affublé, il débite volontiers des gaillardises ou des vers. Il habite au faubourg Saint-Germain, une maison solitaire entourée d'un vaste jardin où l'on parvient par une voie souterraine. Il y mène une existence que l'on sait influencée par les contes de la sultane Schéhérazade et par les bucoliques de

de Tallemant; Sarasin : *La Pompe funèbre* précitée, p. 21; Ch. Asselineau : *Notes d'histoire et de littérature*, 1855. V. aussi, notre volume : *Le Plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, p. 110, où nous donnons une bibliographie. M^{me} de Rambouillet fit obtenir diverses gratifications à Neufgermain et notamment une de 200 livres.

(1) Nous avons portraituré cet homme dans notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 45 et s. Tallemant : VII, 462, indique son passage à l'Hôtel de Rambouillet.

(2) Tallemant : I, 175, note sa présence à l'Hôtel.

(3) Tallemant : I, 342, signale ses relations avec la famille de Rambouillet.

Virgile. Les médisants prétendent qu'il y nourrit un cortège de femmes auxquelles il demande d'abord la satisfaction de ses appétits séniles, puis de participer à ses caprices qui consistent à reconstituer les gestes des dieux, des satyres, des bergers antiques, parmi les fleurs, sous la voûte ensoleillée des arbres.

Voiture envie le dédain de l'opinion dans lequel vit cet homme. Il voudrait apprendre de lui comment on arrive à cette plénitude d'indifférence. Mais l'autre ne cherche pas à faire des disciples. On le voit peu. Il possède le bonheur en sa maison où seules les femmes peuvent entrer, celles surtout dont il sait l'humour facile et belle la plastique.

Voiture ne fréquentera donc pas la nouvelle Arcadie du faubourg Saint-Germain. Il le regrette tout d'abord un peu. Puis il s'avoue à lui-même qu'il n'en supporterait pas la monotonie. Son sort de visiteur de la chambre bleue lui apparaît même infiniment préférable lorsque le hasard l'y met en présence du bonhomme Chevry, financier tonitruant, bravache, insupportable aux commis de la Chambre des Comptes qu'il préside et aux filles de son quartier qu'il prétend unanimement asservir à son caprice (1), ou encore de gascons tels que l'abbé de

(1) Tallemant : I, 420 et s. ; V. aussi, I, 425 sur ses relations avec Voiture et l'Hôtel.

Croisilles et que le sieur de Cerisante (1). Il savoure la vanité enragée de ce dernier, pauvre médecin sans clientèle que la nécessité force à accepter un emploi de précepteur en la maison du Vigean. Son amour des fanfaronnades, son besoin de luxe lui plaisent davantage que l'humilité triste et la dignité cérémonieuse de Vaugelas et de Gombauld.

L'un et l'autre viennent quasi tous les jours à l'Hôtel et parfois, l'ayant arraché au cabaret borgne où il loge, ils amènent avec eux Racan. Ce sont alors douces heures de délectation en la chambre bleue. Car Vaugelas, gouverneur des enfants sourds-muets du prince de Carignan, se croyant un grand nouvelliste, apporte toujours une râtelée d'anecdotes périmées et les débite d'une voix où son injuste

(1) Tallemant : III, 27 et s. indique les relations de Croisilles avec l'Hôtel. M^{me} de Rambouillet fit obtenir à Croisilles un prieuré de 5 à 600 livres de rentes. Nous retrouverons plus loin ce personnage. Pour Cerisante, V. Tallemant : V, 434 et s.; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 352. La lettre de Voiture répond avec ironie à une poésie d'un latin douteux que Cerisante lui adressa de Stockolm où il était aux gages de Christine de Suède qu'il prétendait amoureux de lui. On trouvera cette poésie dans *Ludovici Guezi Balzacii carminum*, 1650, p. 470. Sur ce personnage, V. Segrais : II, 33; Balzac : *Œuvres*, 1665, *passim*; *Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac*, édit. T. de Larroque, I, *passim*; Chapelain : I, *passim*; Baillet : *Jugement des Scavans*, 1722, V, 212; *Menagiana*, 1715, II, 295; Aubery du Maurier : *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 1680, pp. 424 et s.; E. de la Barre-Duparcq : *Cerisante ou un poète guerrier de la première moitié du xvii^e siècle*, 1874, brochure très incomplète.

misère semble se lamenter (1). Et Racan, infortuné distrait, accumule les balourdises, quand il ne bégaie pas des phrases où nul n'arrive à démêler un sens. Et Gombauld, ses innombrables révérences terminées, volontiers, pourvu qu'on l'y excite, pantalonne devant l'assemblée, montrant aux dames comment on danse avec grâce et aux hommes comment on se tient, l'épée à la main, sur le pré (2).

D'ordinaire, on cause, à l'Hôtel, après le repas de midi et celui du soir. M. de Rambouillet, amateur de contestations (3), appelle ces heures de causerie « les heures de la digestion (4) ». Il y prend activement part avec son ami, le baron de Villeneuve, à demi aveugle comme lui et comme lui plein d'esprit et de savoir (5). Tous deux agitent la politique et frondent le gouvernement du cardinal de Richelieu, même lorsque son aumônier, M. Mulo (6), mon-

(1) Tallemant : III, 226 et s.; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 119, 120, 313, 341, 429, prouvent ses relations avec l'Hôtel. M^{me} de Rambouillet déplorait la pauvreté de cet homme de valeur.

(2) Tallemant : III, 237 et s.; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, II, 122, indiquent ses relations avec l'Hôtel. Pour Racan, V. Arnould : *Honorat de Bueil, seigneur de Racan*, 1901, pp. 188 et s.

(3) Tallemant : II, 481, *ad notam*.

(4) U. I, 38 et note de Tallemant.

(5) Tallemant : III, 205; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 172, indiquent cette amitié que partageait la marquise.

(6) Tallemant : II, 45 et s. raconte que le sieur Mulo, fort intime avec les Rambouillet, venait surtout à l'Hôtel pour y débâter contre l'évêque Cospeau.

tre dans le cercle son nez que maintes libations em-pourprèrent. Ils savent qu'ils n'ont pas à redouter son espionnage et ils ne se gênent guère. Le marquis aisément se persuade que la France aurait intérêt à lui confier le poste de premier ministre (1).

On l'écoute, sans le contredire. Puis la conversation s'alimente à des sources moins arides. Chacun y participe selon ses entraînements. L'antique princesse de Conti, qui traîne derrière elle un terrible passé de débauche, ne trouve plus que des confidences à faire et n'y faillit point (2). La vieille comtesse de Moret rêve tout haut au temps heureux où le Vert-Galant l'engrossait du garçon qui, à cette heure, partage les divertissements de Monsieur (3). Godeau que M^{lle} Paulet et M^{me} de Clermont introduisirent récemment, petit et laid comme un singe, lance à tue-tête des saillies que Chandeville, poète adolescent, et Guiche, soldat en herbe, applaudissent (4). Refugié en un coin, Philippe Cos-

(1) Tallemant : II, 481.

(2) Tallemant : I, 81, dit qu'elle prenait pour confidente M^{me} de Rambouillet et raconte, tout au long sa vie qui n'est point édifiante.

(3) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 124, 417; II, 78, indique ses relations avec l'Hôtel.

(4) Tallemant : III, 16, 231 et s., sur Godeau qui n'est pas encore évêque. Chandeville avait seize ans. Il était attaché au cardinal de La Valette qui vraisemblablement l'introduisit à l'Hôtel où Tallemant : III, 57 et Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 102, signalent son passage. Pour Guiche, V. Tallemant, Voiture, Chapelain : *passim*. Nous ne donnons aucune bibliographie sur la plupart de

peau, évêque de Nantes, sourit au verbiage du sieur Bordier, financier poète qui lui conte quels incidents se produisirent au Ballet, *Le sérieux et le grotesque*, dont il composa les vers (1). M^{me} du Fargis agréable et vive, belle encore bien que tachée de petite vérole, et dont les intrigues politiques comme les amours scandaleuses déshonorent le nom d'Angennes qu'elle porte, frétille devant le cardinal de La Valette, le suppliant de fredonner l'une de ces chansons piquantes par quoi il égaie les compagnies (2).

Mais le cardinal s'y refuse, car il vient d'apercevoir le museau futé de Voiture. Lorsque Voiture, en effet, arrive dans la chambre bleue, les conversa-

ces personnages parce que cela augmenterait formidablement nos notes. Nous nous contentons de spécifier quel auteur nous affirme leur présence à l'Hôtel. Nous ne pouvons même énumérer toutes les personnes qui fréquentèrent la rue Saint-Thomas. Beaucoup, comme M^{me}s du Tremblay, d'Estrade, de Villeroy, sont insignifiantes.

(1) Tallemant : III, 171; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 178, 319; Chapelain : *passim* indiquent les relations de Cospeau avec l'Hôtel, V. aussi, René Le Mée : *Le Prélat accompli représenté en la personne d'illustrissime seigneur Philippe Cospeau, evesque et conte de Lisieux*, 1647; Livet : *Portraits du grand siècle*, 1885, pp. 369 et s. Sur la présence de Bordier, V. Tallemant : IV, 573; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 112, 155.

(2) Tallemant : II, 120 et s., indique ses relations avec l'Hôtel. Elle était dame d'atours de la reine et fut une adversaire redoutable de Richelieu. Elle avait épousé Charles d'Angennes, marquis du Fargis, et était cousine germaine par alliance des Rambouillet. Elle mit son corps au service de ses intérêts politiques. Les ouvrages du temps et les *Mémoires* de Richelieu parlent d'elle à toutes les pages.

tions particulières se taisent. Nouvelliste d'une adresse surprenante, il rapporte toujours de ses promenades des anecdotes inédites. Il est une gazette verbale et l'on s'assemble pour l'écouter (1). Dès lors, fouetté par l'attention de l'auditoire, il se révèle parleur admirable, sachant nuancer sa conversation, mêler l'enjoué au sérieux, passer avec souplesse d'un sujet à un autre, débiter la billevesée ou le conte, dissiper l'ennui sans tomber dans la gaillardise et l'ordure (2). Grand menteur, il affecte aussi, bien qu'il les ait écrits à l'avance avec une peine horrible, de composer sur-le-champ ces vaudevilles qui commentent l'actualité politique ou mondaine et dont les ruelles se montrent singulièrement friandes (3).

En même temps qu'il invente cette badinerie de termes et de manières qui l'originalise devant la postérité (4), il se dévoile railleur impitoyable,

(1) Tallemant : III, 50, *ad notam*.

(2) Vigneul-Marville : *Mélanges d'histoire et de littérature*, 1700, II, 383. Le témoignage de cet auteur est précieux. Vigneul-Marville tient, en effet, ses renseignements de la bouche même de Chavaroche, intendant de l'Hôtel.

(3) Tallemant : III, 50, 53. V. aussi, sur sa difficulté d'écrire, Goulas : *Mémoires*, édit. Constant, 1879, I, 169.

(4) Eile détermine Furetière : *Nouvelle allégorique*, 1658, p. 57, à situer son royaume en la « Région de Vers galants », et Guéret : *La Carte de la Cour*, 1663, p. 37, en la « Ville de Billets doux ». V. aussi Somaize qui parle de Valère (Voiture) avec admiration et respect, comme de l'ancêtre de la préciosité. V. également, sur sa badinerie, B. N. ms. n° 12639, f° 15.

parfois incivil. Lorsque son visage se masque de niaiserie, personne ne s'y trompe : Voiture va railler et l'on s'efforce de n'être pas sa victime. Il s'approche de celle-ci et l'entretient avec la plus grande innocence du monde. Et chacune de ses paroles souligne un ridicule que l'entourage reconnaît pour en rire impunément (1). Ainsi en use-t-il à l'égard du duc de Villars (2), de l'abbé de Croisilles (3), du président de Chevry (4), du comte de Maure (5), de l'évêque Cospeau (6), et même de la duchesse d'Aiguillon (7).

Il ne peut endurer le faux enjouement et le galimatias. Il souffre véritablement lorsqu'il entend le maréchal de Schomberg formuler, avec sa lourdeur de soldat, les idées les plus aisées à exprimer. Il lui en fait des reproches publics dont l'autre, bonnement, sourit pour ne point se fâcher (8). Avec Mios-

(1) Tallemant : III, 50, *ad notam*; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 41; Sarasin : *La Pompe funèbre précitée*, p. 19. C'est ainsi, croyons-nous, que l'on peut interpréter les dires de ces auteurs. Les faits confirmeront notre interprétation.

(2) Tallemant : I, 218; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 130, 135.

(3) Tallemant : III, 26 et s. : Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 252, 366, 367.

(4) Tallemant : I, 425.

(5) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 114.

(6) *Ibid.*, I, 178.

(7) *Ibid.*, I, 366 et note de Tallemant.

(8) Tallemant : III, 52. Schomberg était pourtant son ami

sens, plus tard maréchal d'Albret, gascon efflanqué que la duchesse de Rohan entretient pour sa vigueur au déduit, il se montre plus brutal encore. Un jour, au milieu du « rond », cet homme éprouve le besoin de se signaler par un discours. Durant un quart d'heure, il barbouille des phrases enchevêtrées et stupides. Cela met Voiture en colère :

— Je me donne au diable, monsieur, lui dit-il, si j'ai entendu un mot à tout ce que vous venez de dire. Parlez-vous toujours comme ça ?

— Eh ! monsieur Voiture, répond l'autre, interloqué, épargnez un peu vos amis.

— Ma foi, monsieur, il y a si longtemps que je vous épargne que je commence à m'en ennuyer (1).

Pour que Voiture se permette de semblables impertinences, il faut que l'Hôtel lui accorde sa complicité. Les complices, en effet, ne lui manquent point. Pisani approuve et partage sa causticité. Lorsque Chapelain, vers 1627, apparaît pour la première fois, dans la chambre bleue, les deux compères « s'esbouffent » de rire (2). Le bonhomme a voulu atténuer son air vulgaire et sa rusticité par

comme en témoignent *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Gostar*, 1654, p. 532 et Costar : *Lettres*, 1658, I, 785.

(1) Tallemant : III, 52.

(2) Chapelain était fils de Sébastien Chapelain, notaire à Paris, du 18 décembre 1586 au 3 octobre 1613, dont les Rambouillet utilisèrent les services. V. Jal : art. *Angennes et Chapelain*.

l'apparat du costume (1). Sordidement avare et peu au courant de la mode, il porte, comme au siècle précédent, « un habit de satin colombin, doublé de panne verte et passementé de petit passement colombin et vert à œil de perdrix ». Ses jambes plongent en des bottes extraordinaires et telles qu'on le croirait toujours prêt à partir pour la chasse. Ainsi vêtu, il ressemble à un opérateur, disent les uns, à un maquereau, disent les autres. Il toussotte, il crachotte et, à tout instant, tire de sa poche un mouchoir si maculé que, suppose-t-on, il n'en possède pas d'autres de rechange.

Les bottes de ce fantoche inspirent immédiatement une satire à Pisani (2). Et M^{me} de Rambouillet elle-même goûte un plaisir sans mélange à se réjouir de cet hôte saugrenu. Elle le voit, certain jour, gesticuler, selon son habitude, devant l'abbé de Croisilles. Celui-ci pâlit, recule et s'écrie :

— Mais, monsieur, que voulez-vous faire ?

Elle connaît sa folie. Il pense, on ne sait pour quelle raison, qu'il doit mourir d'une « chatouille ».

(1) V. son portrait par Nanteuil qui a bien rendu sa mine rustaude. Il fut introduit à l'Hôtel par la famille Arnould.

(2) Tallemant : III, 264 et s. Il est question de Chapelain dans Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 328, 342, 383; II, 121, 129, 148; *Poésies*, 328, 347. V. aussi, Tallemant : V. 437 qui raconte une autre anecdote où Chapelain et Cerisante sont quelque peu étrillés. Chapelain n'aimait pas Pisani. Cette haine est visible dans ses *Lettres*. Il ne paraît pas, non plus, beaucoup aimer Voiture.

Chapelain l'ignore. Elle le laisse dans son ignorance.

— Ce que je veux faire, répond-il, gesticulant de plus belle, je veux vous faire comprendre...

— Mais, monsieur, clame l'abbé, vous n'y songez pas !

— Je n'y songe pas ? J'y songe fort bien, au contraire. C'est vous qui n'y songez pas, car...

De nouveau ses bras menacent l'abbé. Alors celui-ci, éperdu :

— Monsieur, je vois votre dessein. Arrêtez-vous (1) !...

Lorsque la comédie a suffisamment duré, M^{me} de Rambouillet appelle Chapelain et lui découvre la « vision » de son interlocuteur. Car M^{me} de Rambouillet adore mystifier ses amis même les plus intimes et par là se fait, à son tour, la complice de Voiture qu'elle égale sur le terrain des quolibets (2) Rien ne l'arrête quand le besoin de rire la tourmente.

(1) Tallemant : III, 27 et s.

(2) Tallemant : I, 230, *ad notam* ; V, 397-398, nous la montre faisant des mots aux dépens de la comtesse d'Alais et de Saint-Germain-Beaupré. Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 336 ; U. I, 286 et note de Tallemant, retient avec empressement les railleries dont elle couvre les dévotes qui l'ennuient. Parfois ses amusements confinent à la puérilité. Elle rend des oracles, comme la sibylle, dit Tallemant : II, 504 que confirme Aubery du Maurier : *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, 1680, p. 435. Elle fait fermer toutes les fenêtres d'une chambre et allume l'eau de vie contenue dans un plat pour la joie de contempler les visages de la compagnie devenus « couleur de satin de la Chine ». V. U. I, 38, *ad notam*, et note de Tallemant.

Elle invite ses domestiques à bouffonner devant elle (1). Elle couvre de confusion Arnauld d'Andilly, le futur solitaire de Port-Royal, lorsqu'il imagine de lui donner, selon certains principes admirables, des leçons d'amitié (2). Elle brocarde l'obèse maréchal de Saint-Géran quand il se vante d'avoir été maigre comme un balai, ayant engouffré des tonnes de vinaigre pour obtenir les faveurs d'une femme qui lui disait : Vous êtes trop pourceau pour être aimé (3). Elle attire à l'Hôtel le sieur d'Aumont, son parent, parce qu'elle le sait sujet à de bizarres rêveries. Le moindre motif l'y engage. M^{me} de Bonneuil enceinte, entrant, un jour, en la chambre bleue, glisse, tombe et, violemment secouée, pense accoucher d'émotion. Voilà d'Aumont parti pour

(1) Tallemant : *passim*, et III, 216. Il y a, dans Tallemant (VII, 453, 458), d'amusantes histoires de domestiques. Un visiteur demande, un jour, à l'un d'eux : « Qui est avec Madame? — C'est, répond-il, un verrier. — Un verrier (vitrier)? Les verriers ne vont pas à cette heure. (Il était nuit.) — Oh! s'exclame le sot, c'est un verrier comme M. de Neufgermain. » Il voulait dire un poète. C'était Segrais. Une autre fois M^{me} de Rambouillet étant en sa maison de campagne, se plaignait à un jardinier de ce que les asperges rendent les urines fétides. L'autre prétend avoir, pour empêcher ce désagrément, un moyen infailible. « Hé, quoi? dit-elle. — C'est qu'il vous faut monter dans votre grenier et pisser par votre fenêtre. Je meurs si vous en sentez rien. »

(2) Tallemant : II, 489. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 110, mentionne aussi ses relations avec l'Hôtel. D'Andilly entretenait un commerce épistolaire avec la marquise. V. *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, pp. 290, 334.

(3) Tallemant : VI, 463.

son rêve et causant tout seul à haute voix :

— Nous sommes bien mal bâtis, dit-il; nous avons des os en tous les endroits sur lesquels nous tombons d'ordinaire. Il vaudrait bien mieux que nous eussions des ballons de chair aux genoux, aux coudes, au haut des joues et aux quatre côtés de la tête. Quel plaisir ne serait-ce point ! Un homme sauterait par une fenêtre sans se blesser; il passerait par-dessus les murs d'une ville...

Et d'Aumont, poursuivant sa rêverie, mène cet homme aux ballons de chair, de ville en ville, jusqu'à La Haye, en Hollande (1). M^{me} de Rambouillet se garde bien de l'interrompre. Elle jubile doucement.

Et Gombauld lui-même, dont elle connaît la vénération, n'est pas exempt de ses malices. Il est vrai, ce poète de valeur, qui traîne une existence infortunée, l'énerve par son excès de politesse. Il faut lui livrer bataille pour qu'il consente à franchir le premier une porte, à se placer confortablement en un carrosse, à commencer un plat à table. Il appelle ces simagrées « avoir les manières de l'an-

(1) Tallemant : I, 430 et s. Le chroniqueur rapporte d'autres de ses rêveries. Il est fait mention de cet homme dans *Voiture : Œuvres*, édit. Ubcini, I, 113. V. aussi, sur les bons tours de la marquise, UI, 71 et note de Tallemant. Elle envoie à M^{me} de Sablé qui la suppliait de lui procurer une dame de compagnie, la fille la plus exécrationnelle qu'elle puisse découvrir.

cienne cour». Néanmoins, lorsque la reine-mère, Marie de Médicis, lui fait l'honneur de l'aimer en mémoire d'un freluquet florentin qui la caressa jadis et auquel il ressemble et l'invite à lui venir lire l'*Endymion*, roman qu'il écrivit pour elle, Gombauld, fort troublé, recourt à M^{me} de Rambouillet. Il ne se sent plus, en effet, aussi sûr de lui-même sur la question d'étiquette.

— Madame, lui dit-il, prenez que vous soyez la reine et j'entrerai avec mon livre.

La marquise se prête à la farce, se mordant les lèvres, par crainte d'humilier même d'un sourire le bonhomme. Cependant celui-ci revient de l'antichambre où il était allé, se plie en révérences et se défigure en grimaces. Et, à tout instant, il demande :

— Cela sera-t-il bien ainsi?

— Oui, monsieur, fort bien !

Et la lecture commencée :

— Madame, trouvez-vous ce ton-là comme il faut? N'est-il point trop haut? Est-il assez respectueux?

La marquise n'a jamais, à son témoignage, « si bien passé son temps en sa vie (1) ». C'est pourquoi,

(1) Tallemant : III, 241 et s. M^{me} de Rambouillet, lorsque Gombauld qu'elle appelle « le beau ténébreux » dédia *Amarante* (jouée en 1625, imprimée en 1631) à la reine-mère, lui joua un autre tour à propos de cette pièce. « Elle luy manda, dit Tallemant, qu'elle l'iroit prendre pour le mener souper en ville. Elle le mena chez

ses familiers, connaissant son humeur gouailleuse, s'ingénient à lui procurer des occasions de rire. Les uns lui amènent les folles qu'ils recrutent aux carrefours de la ville (1). Les autres lui conduisent les phénomènes qu'exhibent les tréteaux de la foire (2). Voiture se présente à elle déguisé en cardinal (3) et M^{lle} Paulet en oublieuse (4). Constamment les badins de l'Hôtel complotent les uns contre les autres des facéties. Julie d'Angennes, apprenant que Voiture déteste d'être mouillé, lui verse une aiguière d'eau sur la tête (5). On clame des *miserere* aux oreilles de M^{me} du Vigean parce qu'elle est sourde et, parce qu'elle est prude, on lui enlève, en

M^{me} de Clermont et, après souper, on le conduisit dans une salle où des petits enfants jouoient l'*Amarante*. Il pensa mourir, car il n'y a point d'homme si délicat sur ces sortes de choses et il vérifia le proverbe qui dit : Il enrage comme un poète dont on récite mal les vers. »

(1) Tallemant : I, 208. Chaudebonne lui amena Lisette, qui voulait, à tout prix, se faire passer pour une bâtarde d'Henri IV.

(2) Tallemant : I 281, *ad notam*. Entre autres, un homme qui « disloquoit tout le corps aux gens et le remettoit sans leur faire de mal ». On l'éprouva, dit le chroniqueur, sur un laquais. « Malherbe qui y estoit, voyant cela, luy dit : « Demettez-moy le coude. » Il ne sentit point de mal; après il se le fit remettre aussy sans douleur. »

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 93; U. I, 44 et note de Tallemant.

(4) Tallemant : III, 16 : « Son corbillon estoit de ces corbillons de Flandres avec des rubans couleur de rose sur habit de toile tout couvert de rubans avec une cale de mesme. Elle joua des oublies et on ne la reconnut que quand elle chanta la chanson. »

(5) B. A *ms. Conrart*, t. X, in-4^o, p. 705; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 90; U. I, 98 et note de Tallemant.

public, le mouchoir qui voile sa gorge admirable (1). Par d'habiles questions on fait énumérer au comte de Guiche quels mets lui sont les plus désagréables à table. Puis, un soir, à l'heure où il prend congé de la marquise, Chaudebonne lui dit :

— Comte, ne t'en vas point, soupe céans !

— Jésus ! s'exclame M^{me} de Rambouillet, le voulez-vous faire mourir de faim ?

— Elle se moque, repart Chaudebonne, demeure, je t'en prie.

Guiche consent à rester. Mais quelle n'est pas sa déception ! La table est couverte de toutes les choses qu'il exècre, potage au lait et coq d'Inde. Il fait piteuse mine. Cependant M^{lle} Paulet, imperturbable, lui dit :

— Monsieur le comte, il n'y eut jamais si bon potage au lait. Vous en plaît-il sur votre assiette?... Mon Dieu, le bon coq d'Inde ! Il est aussi tendre qu'une gélinotte... Vous ne mangez point du blanc que je vous ai servi ? Il vous faut donner du rissoié, de ces petits endroits de dessus le dos.

Guiche remercie et laisse son assiette pleine, occupant son temps à émietter du pain. Il ne sait comment se tirer de l'aventure. Enfin M^{me} de Ram-

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, pp. 803-851 ; *Voiture*, *Œuvres*, 1650, pp. 295-340 ; U. I. 50, 58 et notes de Tallemant.

bouillet, pensant que la plaisanterie doit avoir des bornes, ordonne au maître d'hôtel :

— Apportez-nous donc quelque autre chose. M. le Comte ne trouve rien là à son goût.

Et, au milieu des rires, on sert un souper magnifique (1).

L'Hôtel de Rambouillet, il est nécessaire de le spécifier, ne possède pas encore sa totale physionomie, bien que cette physionomie ne présente jamais la gravité dont on s'est évertué à l'assombrir. A l'heure qui nous occupe, les jeunes filles qui l'embelliront de leur grâce sont encore en pleine enfance. Mais elles fréquentent déjà la maison et l'emplissent de leur beauté. Anne-Geneviève de Bourbon, Anne et Marthe du Vigean, Marie-Louise et Isabelle de Montmorency, Henriette et Anne de Coligny jouent ensemble à la poupée, et Julie d'Angennes, de beaucoup leur aînée, dirige parfois leurs divertissements (2). Le cardinal de La Valette leur offre de riches marionnettes et souvent on voit sa rouge soutane disparaître sous les lits, poursuivie par la bande des fillettes (3).

(1) Tallemant : II, 491.

(2) Nous avons représenté les jeunes filles, au milieu de leurs jeux, dans notre volume : *Madame de Châtillon*, 1910, pp. 7 et s.

(3) Tallemant : I, 175. Il fit cadeau à M^{lle} de Bourbon d'une poupée avec ses vêtements et son mobilier. Ce cadeau lui coûta 2.000 écus.

Parmi celles-ci l'Hôtel accorde sa particulière sollicitude à M^{lle} de Bourbon, fille de M^{me} la Princesse. Elle est fort éveillée, charmante déjà, avec ses clairs yeux bleus et l'auréole de ses cheveux blonds. Julie d'Angennes la cajole sentant que, dans l'avenir, l'affection de cette princesse ne lui sera pas inutile (1). Mais lorsque des circonstances imprévues l'empêchent de distraire cette enfant capricieuse, elle contraint Voiture à la suppléer dans ce rôle. Il doit ainsi, un jour, se rendre au chevet de M^{lle} de Bourbon fatiguée. Or, est-il précisément dans une fâcheuse disposition d'esprit ou bien trouve-t-il que cette besogne de bouffon ne convient pas à sa dignité? Toujours est-il que loin de provoquer le rire de la petite malade, il la rend plus maussade encore. A son retour, il confesse ingénument sa faute.

Julie d'Angennes ne se fâche point. Mais, aidée de M^{lle} Paulet, elle décide de faire passer le mauvais bouffon en jugement. Et il s'entend condamner à être berné. Des gens crédules ont imaginé que ce châtiment avait été réellement exécuté. A la vérité, ce fut berne fictive, berne, si l'on peut dire, en effigie. Mais Voiture, en une lettre célèbre, feignant

(1) Tallemant : II, 504. On les voit se divertir à deviner le nom des gens qui passent sous les fenêtres de l'Hôtel. • Compère, disent-elles à un paysan, ne vous appelez-vous pas Jean? — Oui, mademoiselle, je m'appelle Jean, à votre service! »

d'avoir subi la peine, raconta à M^{lle} de Bourbon ses impressions de patient. Elles sont extrêmement pué-riles, mais gracieuses, et la fillette leur trouva l'agrément d'un conte féerique (1).

Et il est probable que cela la mit en goût de littérature merveilleuse, car, dès lors, Julie d'Angennes dut, pour lui agréer, remplacer les courses éperdues à travers les appartements, par des relations héroïques et galantes. Or ces relations improvisées, menaçant d'avoir entre elles de singulières similitudes et de mécontenter la jeune auditrice, il lui fallut les méditer à l'avance. C'est ainsi qu'au cours d'une nuit d'insomnie, elle inventa l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*. Et l'intrigue de cette histoire lui sembla si admirable qu'elle l'estima digne d'être fixée par l'écriture. Elle tenta elle-même de la rédiger. Mais un autre talent que le sien était pour cela nécessaire. Et Voiture, confident naturel de son embarras, consentit à écrire dans l'ombre cette œuvre dont elle aurait toute la gloire. Sans doute espérait-il, de cette obscure collaboration, profit de tendresse.

Grand clerc en matière de versiculets et d'épistoles alambiquées, il n'était, par malheur, nullement de taille à se mesurer avec les d'Urfé, les Sorel et les

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 843; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 287; U. I, 40 et note de Tallemant.

Gomberville quant à la fécondité romanesque. Assidu à la tâche d'abord, elle le rebuta bientôt. Julie fut obligée de le tancer à tout instant pour qu'il pressurât son imagination. Et, à la fin, il se déterminà à donner toujours de bonnes nouvelles d'une narration délibérément abandonnée (1).

(1) Tallemant : II, 517; Pellisson : *op. cit.*, p. 303. Il est question de ce roman dans Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 105, 169, 224; *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 19; U. I, 107, 161, 198, 213. Son titre exact est le suivant : *Histoire d'Alcidalis et de Zélide à Mlle de Rambouillet*. Il parut en édition originale dans Voiture : *Nouvelles Œuvres*, 1658, pp. 72 et s. Nous avons déjà dit qu'en Zélide, Voiture portait Mlle de Rambouillet. Cela ressort de la narration elle-même, puis d'une lettre de la comtesse de Maure à Julie d'Angennes (B. A. ms. *Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 1241) à laquelle Julie d'Angennes répond dans le même sens. (V. Même ms. p. 1242). Cet ouvrage a été terminé par un sieur des Barres et sa suite publiée sous le titre : *Conclusion de l'histoire d'Alcidalis et de Zélide*, Paris, Mauger, 1677. in-12. Voiture mort, Julie d'Angennes, s'empara du ms. original d'Alcidalis et refusa de le rendre à Martin de Pinchesne qui souhaitait joindre aux Œuvres ce roman inachevé. Pinchesne adressa alors une *Requête à Mrs de l'Académie française* pour protester contre cette attitude. L'académie ne pouvant rien en sa faveur, Pinchesne menaça Julie de publier ses lettres confidentielles trouvées dans les papiers de Voiture. Il est probable que cette menace produisit son effet, car le manuscrit de Voiture lui fut remis, comme il le proposait, en échange des missives. V. *Poésies meslées du sieur de Pinchesne*, 1672, pp. 265, 273, 280, 283. Contrairement à ce que l'on a dit, le roman en question offre de l'agrément. On y retrouve toute la gentillesse de Voiture. Les épisodes en sont quelquefois un peu galants pour servir de lecture à une petite fille. Voici quel en est le sujet : Le roi d'Aragon est demeuré veuf avec un fils, Alcidalis, et la comtesse de Bracelone, Rosalve, de même avec une fille. Le roi épouse la comtesse, laquelle veut faire de sa fille la femme d'Alcidalis. Or, le prince de Tenare ayant hérité une importante succession en Aragon, s'y rend avec sa femme, la princesse Camille. Tous deux meurent laissant une fille, Zélide, que le roi et la reine

D'ailleurs l'été venu, stimulant le goût des longues promenades, détourne les jeunes gens de ces préoccupations littéraires. On décide d'aller au château de Rambouillet qui, depuis longtemps déserté, tombe peu à peu dans le délabrement.

Lorsque Voiture y arrive avec la compagnie, il s'étonne qu'on marque tant de dédain à ce fastueux bâtiment où planent d'illustres souvenirs. Plusieurs rois y séjournèrent et François I^{er} y mourut. Une longue allée de châtaigniers, circulant au milieu de parterres fleuris, conduit, enjambant les fossés d'eau vive, au pont-levis, ouvert sur la cour d'honneur. Au fond de cette cour s'élève le principal corps de logis et sur les côtés avancent les ailes flanquées

d'Aragon recueillent. Alcidalis s'amourache de Zélide. Colère de la reine d'Aragon, qui, voyant l'inanité de ses projets, se détermine à éloigner Zélide, l'embarque sur un bateau et la destine à devenir femme du prince de Tarente. En route, la jeune fille, fidèle à Alcidalis, engage le capitaine du vaisseau à lui substituer sa propre nièce, laquelle épouse, en sa place le prince de Tarente. Au retour de son voyage, elle est prise, déguisée en homme, par le chef de pirates Orcant et doit le suivre dans ses expéditions guerrières. Elle accomplit des prouesses héroïques, cependant qu'Alcidalis, apprenant son soi-disant mariage avec le prince de Tarente, s'embarque à son tour dans le dessein de la reconquérir. Arrivé en Italie, il se travestit en esclave afin de pénétrer auprès de la fausse Zélide que son mari, fort jaloux, cache aux yeux de tous. Sous ce travestissement, il accomplit de tels exploits que la princesse de Tarente le veut connaître. Elle lui donne un rendez-vous nocturne dans sa chambre. A la faveur de l'ombre, il va lui déclarer son amour, croyant parler à la véritable Zélide, lorsque le prince de Tarente se présente en fureur. Le roman s'achève sur cette scène pathétique.

de tours et de tourelles (1). Bien qu'attristé par une longue solitude, l'intérieur du château conserve encore un air de richesse heureuse. Partout les murailles sont tendues de tapisseries de haute lisse à personnages et à ramages (2). Des tableaux les illustrent d'innombrables figures saintes et profanes (3). Les chambres sont garnies de lits à piliers avec leurs pavillons de damas et leurs couvertures armoriées, de sièges reluisants d'ors et de soieries, de tables protégées par des tapis persans.

Logé dans la tour François I^{er}, maussade et

(1) V. sur l'aspect extérieur du château, l'estampe de Perelle. V. aussi, les travaux de M. Lorin dans *Mémoires et documents publiés par la Société archéologique de Rambouillet*, 1890; 1901, pp. 393 et s.; 1906, pp. 361 et s. V. aussi, du même auteur, les tirages à part édités sous les titres : *Une soirée au château de Rambouillet en 1636*, 1890; *Notice sur Rambouillet, la ville et le château*, 1903; *Rambouillet, la ville, le château et ses hôtes*, 1907. V. également, Lorin : *L'Etat civil de Rambouillet*, dans *Conférences des sociétés savantes, littéraires et artistiques de Seine-et-Oise...* 1907, pp. 131 et s.; Seguin : *Notice historique sur la ville et le domaine de Rambouillet*, 1836; Henri Longnon : *Le château de Rambouillet*, S. D., etc...

(2) Ces tapisseries étaient interchangeable à volonté. L'une représentait l'histoire de Judith, une autre, un baptême, d'autres des scènes de chasse, d'autres des paysages, avec des animaux. Il y en avait de très anciennes. Presque toutes avaient des bordures singulières, tantôt de fleurs et de fruits, tantôt de pavillons, tantôt de masques sauvages, tantôt de *facies* de satyres.

(3) Ces tableaux étaient peints sur cuivre ou sur bois. Il y avait quantité de saintes et de Vierges; des natures mortes, plats de raisins, fleurs, gibiers; des images mythologiques, Diane au bain, la barque de Caron; des scènes historiques, Cléopâtre mourante; des scènes de la vie moderne, le cabinet d'un procureur, etc...

silencieuse, Voiture se croit, à l'exemple du beau Ténébreux, claustré en l'ermitage de la Roche-Pauvre. Pourtant une tapisserie admirable orne sa chambre. Elle représente, bordée de feuillages, de fruits et d'un parterre de roses, les frais épisodes d'un baptême. Mais les draperies des fenêtres et des meubles en satin cramoisi, crépiné de soie, se sont avec le temps fanées et leurs bandes de broderies aurore les tachent désagréablement (1). Il se dégage de ces choses une mélancolie où le petit crucifix d'ébène, enrichi de reliquaires, fixé au-dessus de la cheminée, ne parvient pas à jeter une lueur d'espoir.

Voiture n'est heureusement pas destiné à vivre reclus en cette chambre. Il n'y utilisera même pas l'écrivoire que, par une attention spéciale, on a posé sur la table. Bientôt, en effet, M^{me} de Rambouillet l'envoie quérir et la compagnie visite le parc immense étendu sur les derrières du château.

Et si la marquise, de tout temps animée du besoin de bâtir, arrête, durant ce séjour, les projets de réfection qu'elle exécutera dans la suite, personne, à son exemple, ne souffre des défauts qu'elle

(1) Nous ne donnons de l'intérieur du château qu'une description succincte parce que nous n'en possédons que l'*Inventaire* daté de 1666, publié par Sauzé. A ce moment, M^{me} de Rambouillet est morte et les pièces paraissent être presque complètement démeublées au profit du « garde meuble » qui, lui, regorge de richesses.

constate (1). A vrai dire, M. de Rambouillet, M^{mes} Aubry, de Clermont et du Vigean ne s'inquiètent guère du paysage. Et Chavaroche, Guiche, Chaudebonne, Godeau, Voiture, Pisani, cheminant en groupe avec Julie d'Angennes, Renée-Julia Aubry, Anne d'Attichy, les demoiselles du Pin et de Neufvic, songent surtout à exprimer quelles tendresses bouillonnent en leurs cœurs inflammables. Si bien que les parterres, les jardins fruitiers, les prairies, le grand canal, les étangs, les bois, les allées, toutes les merveilles naturelles, closes entre les hauts murs, passent inaperçues (2). Les jeunes gens s'intéressent cependant aux Roches. Ce sont, au bord d'un étang, d'énormes blocs de granit superposés dans un équilibre instable. Ils affectent d'étranges formes. L'un, explique Julie d'Angennes, à cause de sa silhouette chevaline, s'appelle le cheval Griffon. Un autre, profondément creusé, se nomme la marmite de Rabelais. La chronique veut

(1) Tallemant : II, 490 explique quels beaux projets elle rêvait de réaliser. Elle s'occupa surtout, dans la suite, d'embellir le parc en y faisant descendre les eaux de l'étang de Montorgueil dont le niveau était plus haut que celui du château. Elle eut ainsi des cascades dont l'une sortit des branches entrelacées d'un gros chêne au grand étonnement des visiteurs.

(2) *Poésies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, III, 69, *A M^{me} de Rambouillet sur son voyage de Rambouillet*. Cette pièce contient une description du parc. V. aussi, *Elégies amoureuses de Properce traduites en vers par le président Nicole*, 1668, p. 62, *Sur le parc de Rambouillet, Caprice*.

que l'homme de Chinon soit venu, sous Jean II d'Angennes, rêver, parmi ces pierres, aux futures galimafrées de Gargantua (1).

Toujours devisant, les promeneurs atteignent l'église Saint-Lubin que les Rambouillet firent jadis construire au milieu du village. Ils y entrent. Les conversations se taisent. Sous ces voûtes reposent les ancêtres de la famille. Leurs tombeaux en constituent le principal ornement. On distingue, proche l'autel de la Vierge, en une niche cintrée, les blanches statues de Nicolas d'Angennes et de Julienne d'Arquenay, agenouillées sur un récent mausolée (2).

Lorsqu'ils sortent de la petite église, ayant fait, avec ardeur, leurs dévotions, M. et M^{me} de Rambouillet secouent péniblement les souvenirs qui les assaillent. Mais les jeunes gens retrouvent tout naturellement leur gaieté. On attend M^{lle} Paulet et l'évêque Cospeau. Ils voudraient surprendre l'une et l'autre par quelque belle galanterie. Ils font part de leur dessein à la marquise qui les approuve.

Or donc quand l'altière rousse se présente au pont-levis du château, elle aperçoit une foule de

(1) Tallemant, II, 490.

(2) Lorin : *Une soirée au château de Rambouillet en 1636* précité. M. Lorin ne paraît pas avoir connu le séjour de la famille de Rambouillet au château en 1626. Ce séjour est indiqué par une lettre de Voiture citée plus loin.

jeunes villageoises pompeusement parées et couronnées de fleurs auxquelles Julie d'Angennes et ses compagnes sont mêlées. Abasourdie, elle descend de son carrosse, et, comme elle avance, l'une des villageoises, agenouillée devant elle, lui offre, avec une déférence comique, les clefs de la demeure. Elle comprend alors quelle gracieuseté ironique on a voulu lui faire. Elle prend son air d'amazone et marche majestueusement au sein du cortège. Cependant, du haut des tours, deux minuscules canons lancent des salves; des fanfares éclatent et les maîtres du logis viennent baiser la main de la reine improvisée. Bientôt la cérémonie se termine en un éclat de rire général (1).

Mais M^{lle} Paulet, fort vindicative, n'accepte pas ces plaisanteries sans les rendre. Au soir de cette mémorable réception, elle remarque que le comte de Guiche s'empiffre des champignons savoureux que les jardiniers récoltèrent. Le repas terminé, elle communique à Chaudebonne l'idée de raillerie que cette constatation fit naître en son esprit. L'autre se charge volontiers de la réaliser. Il persuade au valet de chambre du comte de lui prêter les divers pourpoints que celui-ci apporta dans ses coffres. On rétrécit ces vêtements et on les remet en leur place.

(1) Tallemant : III, 18.

Le lendemain — c'est un dimanche — toute la maisonnée avertie se lève dès l'aube. Chaudebonne pénètre en la chambre du comte et l'éveille. Guiche, guilleret, saute du lit et enfile ses chausses. Mais vainement essaie-t-il d'endosser son pourpoint.

— Ce pourpoint-là est bien étroit, dit-il à son valet, donnez-moi celui de l'habit que je mis hier.

Nouvelle tentative vaine. Le jeune homme commence à s'émouvoir.

— Essayons-les tous, dit-il.

Patiemment, l'air soucieux, il s'évertue inutilement à y entrer.

— Qu'est ceci, murmure-t-il. Suis-je enflé? Serait ce d'avoir trop mangé de champignons?

— Cela pourrait bien être, répond Chaudebonne. Vous en mangeâtes hier au soir à crever!

L'imagination frappée, Guiche ne songe même pas à se rendre compte si la taille de ses vêtements n'a pas été modifiée. Se contemplant en un miroir, il se découvre une lividité imaginaire. Il quitte sa chambre et tout le monde lui répète que sa gloutonnerie cause cette bizarre enflure. Et voici que, sur ces entrefaites, la messe sonne. Il ne peut se dispenser d'y assister. Il s'y rend en robe de chambre.

— Ce serait pourtant une belle fin, dit-il amèrement, à la sortie, que de mourir à vingt et un ans pour avoir mangé des champignons.

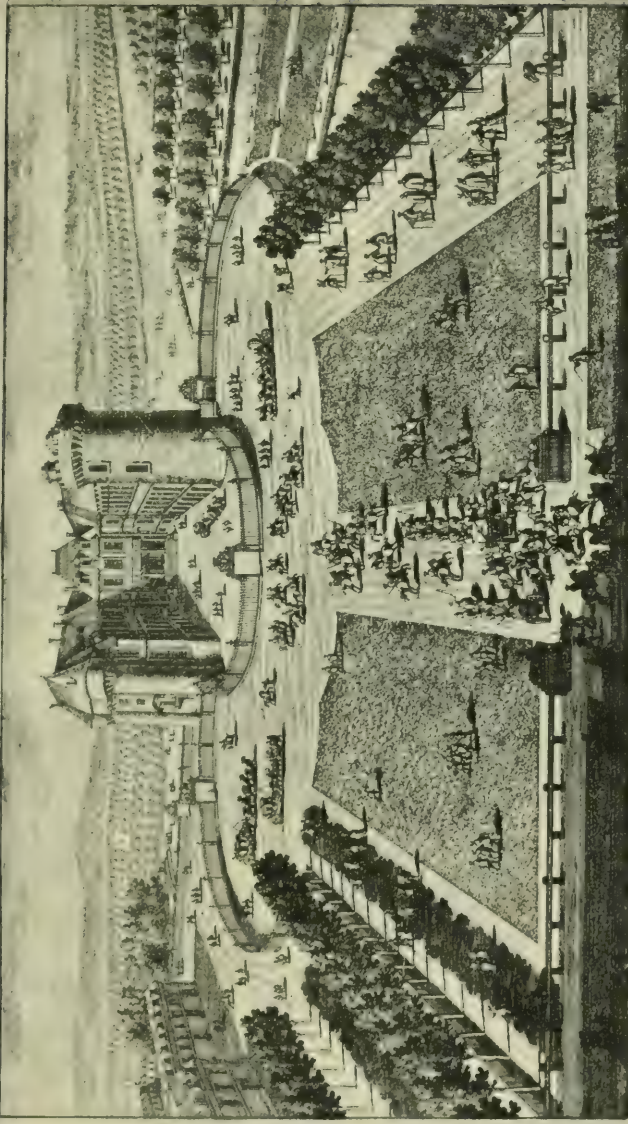
Réellement convaincu de son empoisonnement, il déraisonne, éprouve des douleurs, demande le médecin. La raillerie tourne au tragique. De telle sorte que Chaudebonne croit nécessaire d'intervenir.

— En attendant, dit-il, qu'on puisse se procurer du contre-poison, je suis d'avis qu'on prépare un remède dont j'ai la recette.

Il saisit une feuille de papier et, gravement, écrit : « Prends de bons ciseaux et découds ton pourpoint. » Puis il donne son ordonnance au comte (1). Un autre eût rougi de sa terreur et se fût enfui de cette demeure inhospitalière. Mais Guiche connaît trop l'âme de ses amis pour leur garder rancune de cette innocente facétie. Bientôt, l'ayant totalement oubliée, il grossit la troupe de ses persécuteurs et cherche avec eux un moyen honnête de mystifier, à son tour, le bon M. Cospeau.

Philippe Cospeau, actuellement évêque de Nantes, doit à la famille de Rambouillet tout le bonheur de sa vie. Il eût été, sans elle, un chimérique et pauvre abbé, toujours perdu en un songe et incapable de réunir l'argent utile à sa subsistance. On le logea, on le pensionna, on lui facilita l'accès de l'épiscopat ne lui demandant, en échange, autre chose que sa présence et quelques sermons où il

(1) Tallemant : II, 492-493.



LE CHATEAU DE RAMBOUILLET dans la Boucle à 7 lieues de Evreux, est situé au milieu de bois qui entourent le spot, agréable au vue de la Chaux, dans un pays bas, rempli de
 bois, et entouré d'eau à profils pour le bois, ainsi, le jardin, quantité de pièces d'eau et des canaux, qui ne contribuent pas peu à leur décoration, à concevoir le Comte de Toulouse le
 Roi, le Chateau appartenant, présentement, à son fils, et qui a fait faire des réparations considérables en son temps, sur tout la chambre où mourut le
 Roi François premier en 1547.

CHATEAU DE RAMBOUILLET, D'APRÈS PÉRELLE

montra la vigueur de sa piété (1). On respecte en lui le prélat, mais on se croit le droit de traiter familièrement l'homme débordant d'indulgence.

Arrivé au château, il se réconforte, il se repose, puis volontiers il accepte d'accompagner M^{me} de Rambouillet à la promenade. Tous deux causent, parcourant les allées d'ormeaux, de choses anciennes et douces. Le prélat ne s'aperçoit point que, l'entretenant, la marquise dirige ses pas vers des lieux éloignés et déserts. Pourtant la fatigue l'avertit qu'il a dépassé l'âge des longues étapes. Il va proposer à son hôtesse de s'arrêter en un rond-point planté de bancs rustiques, lorsque, levant la tête, il entrevoit, à travers les branches des arbres, des formes brillantes qui se meuvent. Cela l'intrigue. Il les désigne à la marquise qui simule l'indifférence. Ils poursuivent leur route et comme ils débouchent dans la prairie où se dresse le monticule des Roches, Cospeau s'immobilise, muet d'étonnement.

Car les blocs de granit soutiennent un admirable groupe mythologique. Voici, ses longs cheveux épars, l'arc à la main, Diane chasseresse. Et cinq nymphes, en tuniques blanches, accompagnent la

(1) V. sur ses origines, Tallemant : II, 46 et s. ; III, 170 et s., et surtout Livet : *Portraits du grand siècle*, 1885, pp. 369 et s. Voiture eut pour lui une grande vénération. V. *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 178, 319.

déesse. Elles sont graves et belles et tiennent enchaînés de grands lévriers aux yeux rouges. Sont-ce des statues? M. Cospeau, revenu de sa surprise ravie, reconnaît Julie d'Angennes et ses amies. Il ne sait comment exprimer l'émotion qu'il ressent. Il s'y mêle la joie vive d'avoir vu incarné devant ses yeux le rêve des poètes antiques (1).

Retourné au château, il ne songe pas une minute à réprimander les jeunes filles dont il contempla les formes sveltes sous les voiles légers. Sa mémoire est comme embellie par la fraîcheur de cette vision. Il doit, d'ailleurs, conserver un souvenir tout particulier de ce séjour à Rambouillet.

Car Julie d'Angennes et sa troupe considéreraient comme singulièrement morose la campagne, si elles n'y transportaient les plaisirs de la ville. La musique, le chant, la danse tour à tour les comblent de satisfaction. Et, à la fin, on imagine, ayant épuisé toute la série des divertissements, de jouer une tragédie. Fiévreusement on bâtit une scène et l'on confectionne des costumes. Comme il ne serait point convenable que les jeunes filles entendissent des discours tendres prononcés par des lèvres peut-être trop sincères, les hommes ne tiendront, en cette représentation, que des rôles insignifiants. L'un

(1) Tallemant : II, 489-490; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 28, fait allusion à cette scène.

revêtra le manteau royal, l'autre se travestira en messenger. Sous un habillement disgracieux, un troisième figurera un personnage de matrone.

Ainsi M. Cospeau est, un beau soir, invité à entendre *les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*. Il y a évidemment quelque audace en le fait de donner, devant un évêque de France, une pièce du sieur Théophile, homme exécration dont le Parlement de Paris vient de condamner le libertinage. Mais M. Cospeau vit si éloigné de la terre qu'il n'a peut-être pas connu le procès du poète. Et d'autre part l'œuvre est tellement remarquable que les Rambouillet ne la sauraient confondre avec les poésies impies qui nécessiterent la rage du R. P. Garassus (1).

Toujours est-il que M. Cospeau ne peut s'empêcher d'applaudir Julie d'Angennes, sous le vêtement masculin de Pyrame, lorsqu'elle murmure à M^{lle} d'Attichy, déguisée en Thisbé, ces déclarations ardemment amoureuses :

Mais je me sens jaloux de tout ce qui te touche,
De l'air qui si souvent entre et sort par ta bouche;
Je crois qu'à ton sujet le soleil fait le jour
Avecque des flambeaux, et d'envie, et d'amour.
Les fleurs que, sous tes pas, tous les chemins produisent
Dans l'honneur qu'elles ont de te plaire, me nuisent.

(1) Sur Théophile de Viau, V. le magnifique ouvrage de M. Frédéric Lachèvre : *Le libertinage devant le Parlement de Paris, Le Procès du poète Théophile de Viau*, 1909, 2 vol. in-8°.

Si je pouvois complaire à mon jaloux dessein,
 J'empêcherois tes yeux de regarder ton sein.
 Ton ombre suit ton corps de trop près, ce me semble,
 Car nous deux seulement devons aller ensemble,
 Bref, un si rare objet m'est si doux et si cher
 Que ta main seulement me nuit de te toucher.

Et tout l'auditoire partage l'enthousiasme de M. Cospeau (1). Peu après le prélat émerveillé regagne son évêché et les Rambouillet retournent à Paris. Des heures graves suivent ces heures frivoles. Le marquis part pour Madrid où le roi le charge de remplacer, comme ambassadeur extraordinaire, auprès de Philippe IV, le comte de la Rochepot (2). Le cardinal de Richelieu profite de cette absence pour tenter d'enrôler la marquise en la cohorte de ses policiers et espions. Depuis longtemps, il considère avec méfiance les réunions de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il suppose que l'on y raille sa politique ou bien que l'on y complotte contre la sûreté de l'État. Il voudrait que M^{me} de

(1) Cette représentation de Pyrame et Thisbé au château de Rambouillet nous est révélée par un passage de *Voiture* : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 28, complété par une note de Tallemant.

(2) Il partit vers la fin de 1626 et rentra au commencement de 1628. Sur cette ambassade, V. B. A. ms. n° 4724, f° 136 V° et s.; *Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 607, f° 89; A. E. *Espagne*, t. XIV; *Revue rétrospective*, 3^e série, t. III, 1838 et s.; Tallemant : II, 479; V. 78; Bassompierre : *Mémoires*, édit. de Chanterac, 1875. III, 343, 354, 360; Richelieu : *Mémoires précités*, *passim*; De Galardi : *L'Histoire du ministère du comte-duc avec des réflexions politiques et curieuses*, 1673, p. 132.

Rambouillet lui fit connaître les propos que l'on tient devant elle. Mais elle s'y refuse fièrement. Et cette attitude suffirait à lui aliéner la complaisance du ministre, si M^{me} de Combalet, sa nièce, n'apaisait son irritation (1).

Bien que cette dernière fréquente depuis peu l'Hôtel, elle a pu apprécier la droiture de caractère de la marquise. En répondant pour elle, elle lui rend un service éminent. Elle écarte de sa tête les persécutions dont l'Éminentissime n'hésiterait pas à la frapper.

Ces menaces interrompent un instant les jeux de M^{me} de Rambouillet et de ses familiers. Mais ils reprennent aussitôt que M^{me} de Combalet apporte des assurances de sécurité. Julie d'Angennes ne

(1) On a dit que le cardinal de Richelieu aurait été reçu à l'Hôtel et y aurait prononcé un discours sur l'Amour. Aucun document ne confirme cette anecdote. Jusqu'en 1624, il est en pleine mêlée politique. Après 1624, il est ministre. Il reçoit, il n'est pas reçu et l'on ne voit pas bien cet homme revêtu de la pourpre romaine, discourant devant des badins comme Voiture. En 1627, Rambouillet est à ses ordres. C'est lui qui l'envoie en Espagne. Il se montre, en cette circonstance, plein d'aménité car il a de multiples raisons de haïr les Rambouillet. D'abord la marquise est parente de Marie de Médicis, son ennemie. Ils cajolent, en outre, Rucellai, son ancien adversaire. Ils sont alliés aux du Fargis qu'il exécère. Enfin, ils tiennent des assemblées où sont admis des personnages plus ou moins suspects, notamment M^{me} la princesse et le cardinal de La Valette. Sur la démarche dont nous parlons ci-dessus, V. Talle-
mant : II, 487, qui la dit faite par le P. Joseph ; Segrais : II, 20, qui l'a dit faite par Boisrobert. V. aussi notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 122 et s.

résiste pas à la joie de participer au *Ballet des nymphes bocagères* que la reine conduit en la grande salle du Louvre (1).

Et tandis que le bonhomme Gombault donne au marquis exilé les nouvelles générales de la maison (2), Voiture, plus spécialement, consacre son mince génie à chanter les triomphes de la jeune fille :

Vous saurez donc, Monseigneur, que le dimanche vingt-unième du mois passé, environ sur les douze heures de la nuit, le roi et la reine, sa mère, étant assemblés avec toute la cour, on vit en l'un des bouts de la grande salle du Louvre, où rien n'avoit paru auparavant, éclater tout à coup une grande clarté, et paroistre en mesme temps entre une infinité de lumières une troupe de dames, toutes couvertes d'or et de pierrieres et qui sembloient ne faire que descendre du ciel. Mais particulièrement l'une d'elles estoit aussy aisée à remarquer entre les autres que si elle eust esté toute seule (3)...

(1) *Les nymphes bocagères de la forest sacrée. Ballet dansé par la Reyne en la sale du Louvre, 1627.* Les vers sont de Boisrobert; la musique de Boesset. V. notre volume : *Le plaisant abbé de Boisrobert*, 1909, p. 121.

(2) Gombault : *Lettres*, 1467, p. 230, *A M. le marquis de Rambouillet*.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 10; U. I, 26.

CHAPITRE III

1628-1632

Trois fous représentent, au xvii^e siècle, l'illustre famille d'Épernon. L'un, père des deux autres, gouverne la Guyenne. C'est un vieux sanglier toujours en colère et toujours prêt à donner du boutoir. Son humeur querelleuse contribua à éloigner ses fils de Bordeaux, ville où, volontiers, il prépare ses expéditions contre l'autorité royale. Candale, l'aîné, débarqua à Paris pour y contenter le désir perpétuellement en éveil de la duchesse de Rohan. Fastueux et beau il convainquit ensuite maintes femmes de son mérite. Et pour assurer par un acte admirable sa gloire en ce monde, il inventa une garniture de dentelle.

Louis de Nogaret, cardinal de La Valette, le puiné, suivit l'exemple du précédent. Destiné à l'Église, élevé à la dignité d'archevêque de la bonne ville de Toulouse, il abandonna son siège archiépiscopal, pour la douceur de batifoler parmi les dames

parisiennes. Un hasard le mit en présence de M^{me} la Princesse qui gémissait d'avoir pour époux le plus couard et le plus sordide des hommes. De par la loi que les contrastes s'attirent, il ne lui sembla pas ridicule d'accoupler sa laideur simiesque à la beauté séraphique de cette femme (1). Il se sentit spontanément capable de lui faire oublier ses chagrins domestiques. Il est vrai, leurs deux natures s'appariaient. Ils étaient également légers, futiles, superficiels.

Néanmoins, M^{me} la Princesse répugnait à laisser polluer par les lèvres lippues de ce prêtre sa chair liliale, ses yeux d'un bleu tendre, toute la grâce subtile et souple qui la faisait femme et chatte, toute la majesté qui l'apparentait aux déesses. Le cardinal l'assouplit tout d'abord en dépensant pour elle la plus grande part de son patrimoine. Ayant montré sa générosité, il crut bon de demander une récompense qu'on ne lui offrait point. Et comme on la lui refusa, il alla, de désespoir, s'enfermer avec les pestiférés de l'hôpital Saint-Louis. Il y attendit le commandement d'en sortir et quelque promesse implicite avec ce commandement.

(1) On disait de lui :

*Cardinal de La Valette
Vous avez la tête faite
Et les épaules et le cou
Comme M^{me} Pilou.*

M^{me} Pilou était aussi affreuse qu'une gargouille de cathédrale.

Ainsi l'habile homme vainquit-il la résistance de la princesse. Les vaudevillistes purent dès lors célébrer son allégresse (1). Elle se manifesta sur son visage basané et le moment vint où, pas plus que la dame, il ne songea à l'ensevelir dans le mystère. Soit à l'Hôtel de Condé, soit à l'Hôtel de Rambouillet, ils s'appelèrent réciproquement : mon époux, mon épouse. Et M. le Prince, préoccupé de redorer son blason, n'essaya point de chasser le larron introduit sur ses terres. Le pauvre homme, toujours vêtu comme un tire-laine, eût lutté vainement contre le faste de son rival. Il agit admirablement en lui laissant la place libre.

Ainsi en jugeait indulgemment l'Hôtel de Rambouillet. Ainsi en jugea, à son tour, Voiture qui ne se gênait point pour entretenir le cardinal de sa liaison (2).

Car une amitié très vive les unit dès l'origine de leurs relations. Le prélat pressent, en ce petit poète,

(1) Nous avons cité un couplet dans notre volume : *Madame de Châtillon*, 1910, p. 20. En voici un autre :

*La Combalet et la Princesse
Ne pensent point faire de mal
Et n'en iront pas à confesse
D'aimer chacune un cardinal,
Car laisser lever leur chemise
Et mettre ainsi leur corps à l'abandon
N'est que se soumettre à l'Eglise
Qui leur donnera son pardon.*

(2) U. I, 257, 310; II, 306.

une âme identique à la sienne. Il en fait immédiatement son confident et son complice. Avant de troquer pour la cuirasse de guerrier la soutane écarlate, il n'est qu'un badin supérieur qui se plaît à chiffonner des rubans, à danser des ballets et à disputer sur des riens avec importance. Il commet souventes fois des sottises, ayant par trop de penchant à la raillerie. Il aperçoit un jour, au Louvre, dans l'entourage de la reine, une dame dont l'énormité le stupéfie :

— Quel est, demande-t-il, à M^{lle} Cornelia Gro-tius, fille de l'ambassadeur de Suède, cet ours assis auprès de Sa Majesté.

— C'est ma mère, monsieur, répond l'autre avec tranquillité (1).

Il est coutumier de ces délicatesses, et Voiture les lui reproche âprement. Mais les critiques de Voiture ne lui causent point de colère. Tous deux, sans cesse, cherchent, à l'Hôtel de Rambouillet, quelle personne leur fournira une heure de gaieté. Ils se moquent de la maréchale de Saint-Luc et de la marquise du Vigean. Ils égratignent tous les personnages qui passent à leur portée. Ils sont, ensemble, séduisants et exécrables.

Lorsque le cardinal endosse une première fois l'habit de mousquetaire pour se rendre au siège de

(1) Aubery du Maurier : *Mémoires* précités, p. 406.

la Rochelle, Voiture lui tient la gazette de l'Hôtel. Il lui parle sur un ton de plaisante familiarité et l'on ne supposerait jamais que ses lettres sont adressées à un pasteur chargé de conduire un troupeau d'âmes chancelantes sur le chemin de la vertu (1). Il est vrai, les familiers de la rue Saint-Thomas, ne le traitent pas avec davantage de déférence. On l'appelle l'Africain, à cause de son teint bruni par le soleil (2).

(1) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, mentionne le cardinal de La Valette aux pages suivantes : I, 25 et s., 44 et s., 52, 53, 54, 75, 105, 112, 134, 142, 164, 179, 201, 205, 206, 217, 227, 229, 252, 254, 256, 260, 264, 287, 308, 312, 322, 326; II, 308, 365. Sur ce cardinal, V. Tallemant : *passim*. et I. 175 et s.; II, 169, *ad notam*, 487; III, 52; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 305; U. I, 252 et note de Tallemant; Gui Patin : *Lettres*, édit. Réveillé-Parise, *passim*; Chapelain : *Lettres*, *passim*; *Correspondance du cardinal de Richelieu*, *passim*; Campion : *Recueil de Lettres*, 1657, p. 12, 19, 36, 42, et s., 107, 111; *Ludovici Guezi Balzacia carminum*, 1650, p. 105; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 31 à 53, 68, 107, 159, 161, 261, 364, 405; II, 2^e part., p. 21; Maynard : *Lettres*, 1653, p. 60; Arnauld d'Andilly : *Lettres*, 1676, pp. 147, 150, 175, 179, 182, 186, 194, 210; Guéret : *Guerre des auteurs*, 1661, p. 62; Neufgermain : *Poésies et rencontres*, 1630, 1^{re} part., p. 22; 1637, 2^e part., p. 28; Maynard : *Œuvres*, 1646 pp. 19, 38; *Diverses œuvres du sieur de Perussiis*, 1649, p. 27; *Poésies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, III, 91, 103; Sarasin : *Œuvres*, 1685, I, 402. Sur le cardinal danseur de ballets, V. *Recueil des plus beaux vers de MM. Malherbe...* 1627, p. 583 (par Boisrobert); *Les poésies de M. de Gombauld*, 1646, p. 219. V. en outre, les mémoires du temps et les propres *Mémoires du cardinal de La Valette*. V. également, sur les prouesses guerrières du cardinal, Vicomte de Noailles : *Le cardinal de La Valette, lieutenant général des armées du roi*, 1906.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 308; U. I, 260 et note de Tallemant. Chapelain : I, 209, l'appelle : L'Éminence générale; et le duc d'Epéron, furieux qu'il cajole Richelieu, le désigne sous le nom de « Cardinal Valet ».

M^{lle} Paulet qu'il frôle un peu plus qu'il ne conviendrait, et M^{me} de Combalet dont il dissiperait volontiers les goûts de claustration, s'étonnent qu'une soutane couvre encore son échine maigre. Car elle gêne singulièrement ses actions.

Pourtant, sous son apparence frivole, cet homme masque maintes qualités. Il est savant (1); il est libéral; il est brave. Il est surtout fidèle en ses amitiés. Voiture ne cache pas quels importants services il lui rend en toutes occasions. Il remplit ses poches lorsque le jeu les a vidées. Il le recommande dans les maisons où il désire pénétrer. Il lui ouvre l'Hôtel de Condé (2). Et enfin, aidant Chaudebonne, dont l'affection pour notre poète s'est accrue avec le temps, il lui fait tout d'abord obtenir un brevet de conseiller du roi (3), puis la charge d'introducteur des ambassadeurs en la maison de Monsieur (4).

On comprend dès lors, qu'aux yeux de Voiture,

(1) Pinchesne : *Au Lecteur*, dans *Œuvres de Voiture*, 1650; Costar : *Les Entretiens de M. de Voiture* précités, p. 18, nous le montrent dissertant avec Voiture sur des questions de linguistique.

(2) Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 272, 344, 497; U. I, 206, 264, 287.

(3) Avant 1826 comme l'indique le *ms.* n° 4209, f° 101, V° (*Bibliothèque de l' Arsenal*). D'après l'*Inventaire après décès* de Voiture; communiqué par M. Ch. Samaran, les *Lettres de provision* de cette charge n'auraient été accordées à notre héros qu'à la date du 28 juillet 1643.

(4) Voiture obtient cette charge vers la fin de 1627 ou le commencement de 1628. Il n'est en effet pas compris dans le *Recueil des noms, surnoms, qualitez, armes et blasons de tous les seigneurs, gen-*

le cardinal de La Vallette emprunte une apparence de dieu tutélaire. Car, cette charge est celle qui peut le mieux convenir à sa paresse cynique (1). Elle lui laisse d'innombrables heures de liberté. Elle lui permet de vivre honnêtement. Elle lui ouvre un milieu où tout un aspect de son tempérament, forcément caché à l'Hôtel de Rambouillet, va se dévoiler sans entraves.

Gaston d'Orléans est encore un jeune homme de dix-neuf ans, déjà veuf de Marie de Bourbon, princesse de Montpensier, et père d'une fillette qui deviendra la grande Mademoiselle. Il ne regrette point une femme que le cardinal de Richelieu l'obligea à épouser. Son caractère d'ailleurs ne l'incline nullement à la mélancolie. Deux hommes qui furent ses gouverneurs se chargèrent de le façonner. L'un, le comte du Lude, y insinua l'athéisme

tilshommes et principaux officiers estant au service de Mgr le duc d'Orléans... par le sieur d'Hozier, 1627 (Bibl., nat., ms. n° 32520), L'introducteur des ambassadeurs est alors Louis Gedoyn, seigneur de Belan. Par contre, il est nommé dans B. A. ms., n° 4209, f° 101 V°, Trésorerie générale de la maison et finances de Mgr frère unique du Roy pour l'année mil six cens vingt huit. Il touche 2.000 livres de gages. V. aussi, ms. n° 4210, même titre, année 1629, f° 4. mêmes gages: A. E. France, 813, f° 153, Etat de la despense de la maison de M^r, 1635; A. N. KK 275. Année 1640.

(1) Tallemant : III, 207, dit que Chaudebonne surtout lui facilita l'accès de l'Hôtel d'Orléans. Mais Chaudebonne y était-il assez puissant pour cela? Il en avait été chassé par de précédentes intrigues, à l'époque où le maréchal d'Ornano fut emprisonné. Il y était rentré de nouveau, mais n'y disposait pas d'une grande autorité.

et le goût de la débauche. L'autre, le maréchal d'Ornano, y introduisit l'indiscipline, l'esprit de révolte, l'indécision, la lâcheté. Si bien qu'à cette heure Louis XIII ne possède pas, en son royaume, de sujet moins sûr que ce frère dont le loyalisme devrait lui être assuré.

Néanmoins, si Monsieur ne peut convenir aux personnes chastes et raffinées, il séduit immédiatement celles que les manières relâchées ne choquent point. Il respire la santé et la joie. De beaux cheveux noirs ombrent son visage rosé où ses grands yeux bleus ajoutent leur rire à celui de la bouche éclatante. Il peut aisément converser sur des sujets divers. Son esprit paraît plutôt prédisposé aux sciences qu'aux lettres. Il ne dédaigne cependant pas ces dernières.

Il eût été un prince parfait sans l'influence néfaste de son entourage. Il semble, en effet, qu'on se soit, à travers les années, ingénié à l'environner des plus équivoques personnages, depuis le sieur d'Elbeuf dont le mérite consista à lui ouvrir l'alcôve de la De Serre, antique « garse » heureuse de le déniaiser, jusqu'à Blot, le plus sinistre libertin de cette époque. Tous furent plus ou moins, auprès de lui, d'ignobles entremetteurs. Lorsque Louis XIII lui défendit de vagabonder, la nuit, dans les ruelles parisiennes, ils lui facilitèrent les moyens d'enfreindre cette défense. On le vit sortir sous des

déguisements, hanter lupanars et tripots, promener des filles nues, voler des manteaux sur le Pont-Neuf, mener l'existence crapuleuse de quelque galopin de cuisine (1).

Gaston qui sçavez mieux que nous
Tous les secrets de la taverne,

parent avec raison chanter les vaudevillistes. On

(1) La biographie de Gaston d'Orléans serait la chose la plus amusante que l'on puisse écrire. Nous ne pouvons en donner ici que de brèves notions. Les éléments en sont épars dans tous les ouvrages de l'époque. Sur la composition de son milieu, on trouvera des renseignements exacts dans les *ms.* cités p.156 et s. V. aussi les mémoires qui le concernent plus particulièrement : Montpensier : *op. cit.*; Goulas : *op. cit.*; Du Bois d'Esmanets : *op. cit.*; *Mémoires de feu M. le duc d'Orléans*, 1685; Scarron: *La légende de Bourbon*, 1641, etc... Les *Archives du Ministère des Affaires étrangères* conservent en grande quantité ses lettres et autres papiers. Nous n'en détachons que la lettre suivante (A. E. France, 255, f^o 20, *Gaston à Chavigny*, 28 mai 1636), qui donne une idée assez exacte du personnage : « M. de Chavigny, par la grâce de Dieu, je suis debout hier, mais je m'aide encore du baston, mais cela ne m'empeschera pas de partir d'ici lundy ou mardy au plus tard pour aller rire avec le roy de ma goute, car, par parantaise, je me doute qu'il se moquera un peu de moy selon sa charité ordinaire de ceux qui ont ce bougre de mal-là. Dès que je seray à Paris, je prétens faire faire une grande consultation pour ne retomber plus dans ce mal-là. Au reste, je me resjouis que vous soyés devenu un second Mouise, tirant de l'argent de M. de Bullion qui est plus désiré de ma Maison que l'eau des Israélites. J'ay desja conté ce miracle à Mons^r de Tours qui l'a trouvé bien grand. Au reste vous ne m'aviés pas dit que M. de Tours estoit homme de simples et qu'il avoit un jardin. Il a trouvé le mien fort beau et mesme a pris quelque leçon de moy touchant les fleurs. Mais je ne l'ay pas accoutumé aux propos de Bautru, car il fait réprimande quand on parle de foutre, mais je l'ay mené à la comédie aujourd'ny dont il faisoit difficulté. Au reste, j'ay une joye infi-

s'étonna d'entendre ce prince siffler comme un bateleur, goguenarder le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches. Puis on s'accoutuma à ces manières désinvoltes.

Voiture lui-même, quoique haïssant la vulgarité, ne stigmatise point l'attitude de l'Altesse Royale. Gaston d'Orléans, il est vrai, est l'homme du monde le plus simple, le plus accessible, le meilleur. Il autorise toutes les familiarités et même toutes les insolences, sauf celle de s'asseoir ou de se couvrir devant lui.

Il semble bien que notre poète, observant ces marques extérieures de respect, gagne rapidement son amitié (1). Il arrive trop tard pour siéger en ce « conseil de vauriennerie » que le prince fonda récemment et dont il distribua les places au comte

nie de ce que M. le cardinal [de Richelieu] me souhaite pour jouer et plus grande de ce qu'il me provoque à une action vicieuse, moy qui avois fait serment de ne jamais jouer. Je me remets à vous de luy faire des complimens de ma part et aussy de dire au roy l'impatience que j'ay destre auprès de luy. Voyla mes complimens sérieux. Pour les autres, vous dirés à mètre Guillot Résu qu'il est un double et triple viétase de n'avoir pas envoyé sçavoir de mes nouvelles... ». Il y a des lettres innombrables en ce genre. Elles sont parfois pires.

(1) Les *Œuvres de Voiture* montrent l'affection vive que le poète accorde au prince. En une lettre adressée à Chaudebonne (U. I, 152) notre héros écrit : « Je crois, Monsieur, outre l'extrême bonté que Monseigneur a pour tous ses serviteurs, que vous y trouverez encore quelque chose de particulier pour moi, et qu'encore que j'aie été éloigné depuis un an de sa personne, je n'aurai rien perdu de la bonne volonté dont il a plu de tout temps à S. A. de m'honorer. »

de Moret, à l'abbé de La Rivière, au poète Patris. Mais il se signale dans les disputes littéraires (1) et il participe aux terribles débauches qui clôturent quasi toujours les divagations sur l'art, l'histoire naturelle, la numismatique (2).

Il connaît pour les avoir rencontrés à l'Hôtel de Rambouillet, la plupart des familiers de son Altesse Royale. Il se repent d'avoir jadis méchamment chansonné le premier gentilhomme de la chambre, ce duc de Bellegarde si propre, si parfumé, si élégant que les femmes ne dédaignent pas d'en écouter la galanterie sénile. Il l'envie d'avoir partagé, avec Henri IV, la couche de Gabrielle d'Estrées et d'avoir, avec patience et douceur, assujetti les plus altières princesses à son caprice. Il en apprécie la courtoisie, la bienséance, la grâce charmante encore. Il regrette que Gaston ne saisisse pas quelle déférence il doit à cet « excellent ouvrier de dissimulation » et qu'il déconcerte sa délicatesse en l'offensant de ses ventosités matinales. Il le considère comme le type même de l'amant sentimental. Et lorsque les circonstances le forceront à s'éloigner, il

(1) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 11 et s., indiquent que le prince lui soumettait ses traductions de Virgile. V. aussi, *La fine galanterie du temps*, 1661, 2^e part., p. 7. Il y est dit qu'un prince, évidemment Gaston, aimait à badiner avec lui.

(2) En l'une d'elles, dit Tallemant : III, 62 *ad notam*, un valet ivre faillit éventrer Voiture.

ne trouvera pas d'autre livre à lui adresser, pour enchanter sa solitude, que *l'Amadis* dont il perpétue les doctrines (1).

Les autres familiers de Son Altesse Royale ne peuvent guère soutenir la comparaison avec cet homme délectable. Ils en gâchent les qualités, ils en outrent les défauts. Chez eux la galanterie se mue en paillardise, l'esprit en bouffonnerie, le goût du vin en ivrognerie, le doute religieux en athéisme. Ils sont, comme Le Coigneux, chancelier, Goulas, secrétaire des commandements, Puylaurens, premier chambellan, Du Bois d'Ennemets, premier maréchal des logis, l'abbé de La Rivière, aumônier, des brouillons et des ambitieux, ou bien, comme les comtes de Brion et de Moret, le baron des Ouches, de beaux muguets, débiteurs de fadaïses, ou bien encore, comme le comte de Maulevrier, Patris, Blot, Neufgermain, des impertinents et des pantins (2).

L'intrigue multiforme enveloppe Monsieur. Car ces personnages se jalourent et s'exècrent. Tout leur

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, f^o 639; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 21; U. I, 31. V. en outre, sur Bellegarde, U. I, 244.

(2) On trouve tous les noms de ces personnages dans les *Œuvres* de *Voiture*. Pour Puylaurens, V. U. I, 85, 93, 94, 97, 125, 152, 153, 246, 259; II. *Poésies*, 411. Pour le Coigneux, V. U. I, 70. Pour Goulas, V. U. I, 89. Pour Brion, V. U. I, 217, 227; II, 378, 412. Pour Moret, V. U. I, 124 (Talleyrand : I, 157 indique ses relations avec l'Hôtel de Rambouillet). Pour Des Ouches, V. U. I, 22, 260. Pour Patris, V. U.

est bon, et même les plus basses compromissions, pour conquérir la faveur du pitoyable prince. Ils ne rêvent point de joie plus haute que celle de se jeter mutuellement à la porte. Leurs querelles emplissent sans cesse l'Hôtel d'Orléans. Et aux tempêtes d'injures, aux orages de soufflets succèdent parfois des batailles, l'épée à la main.

Voiture, tout naturellement, endure en cette maison quelques inimitiés. Il suffit, pour qu'elles se manifestent, que Monsieur lui adresse des paroles bienveillantes. Aussitôt les couplets outrageants de circuler (1). Et l'on ne se contente pas de le traîner dans la boue. On en éclabousse, avec lui, des personnes étrangères au milieu. L'a-t-on vu, par exemple, fréquenter chez le pourvoyeur du roi, Prou, dont la fille, richement dotée, est un parti avantageux? Immédiatement on le marie avec cette jouvencelle et l'on s'écrie :

O que ce beau couple d'amans
Va gouster de contentemens;

II, 412. Nous ne nommons ici que les principaux officiers de Gaston d'Orléans, ceux qui joueront un rôle dans la suite. Costar : *Lettres*, 1658, I, 277 signale que des liens d'amitié existaient entre Voiture et l'abbé de La Rivière.

(1) Tallemant : III, 62, *ad notam*, dit qu'on lança contre lui le couplet suivant :

*Je cherchois Montrésor
J'ay trouvé Voiture,
Je cherchois de l'or
Je n'ay trouvé que de l'ordure.*

Que leurs délices seront grandes ;
 Ils seront toujours en festin,
 Car, si la Prou fournit les viandes,
 Voiture fournira le vin (1).

Néanmoins, le jeune homme supporte sans trop en souffrir ces médisances. Le poète Tristan Lhermite, gentilhomme de Monsieur, auquel il eut l'occasion de rendre quelques services (2), l'aide à les oublier. Tous deux ont des goûts communs, et s'ils assistent aux comédies, aux ballets, aux nombreux divertissements dont Monsieur emplit ses journées désœuvrées, ils préfèrent se retrouver, dans les tripots, devant les tables de jeu. Là, gémissant peut-être de n'avoir point à leur disposition l'onde dorée du Pactole, ils jouissent ensemble des mêmes joies amères. Car Voiture, comme Tristan, est un terrible joueur. Il met, à manier les cartes ou les dés, une telle ardeur qu'il doit, la partie terminée, changer, contre une autre, sa chemise mouillée de transpiration (3). Le jeu absorbe à peu près tout ce qu'il gagne et possède. Sans cette passion, sa vie coulerait souriante et belle. Il emprunte, pour la satisfaire. Il jure constamment de s'en délivrer, mais il demeure sur ce point homme de parole autant de

(1) Pellisson : *op. cit.*, p. 293. Sur Prou, V. Tallemant : II, 318.

(2) Tristan Lhermite : *Les vers héroïques*, 1648, p. 63. *A M. de Voiture, sur un office reçu.*

(3) Tallemant : III, 50, *ad notam.*

temps que ses poches vides le lui permettent. Ensuite il retombe dans son péché (1).

Du moins, s'il pactise, en cette matière, avec les suppôts de l'Hôtel d'Orléans, il se garde de leur vice majeur qui est l'ivrognerie. De sa jeunesse lui reste intacte l'aversion du vin. S'il consent parfois à en boire, il en fait, le mélangeant de sucre, une sorte d'hypocras. Bautru, bouffon sarcastique que Louis XIII protège, s'en étonne, et le maréchal de Bassompierre s'emporte de voir profaner la liqueur divine (2). Mais rien ne saurait triompher du dégoût de Voiture. Les crus les plus illustres provoquent sa grimace écœurée (3).

(1) *Les entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 242. Voiture écrit hypocritement à Costar : « J'ay trouvé, aussi bien qu'Aristote, que la béatitude n'estoit pas dans le jeu. Et, de fait, je ne joue plus, et il y a sept mois que je n'ay joué, qui estoit une nouvelle assez importante que j'avois oublié de vous dire. » Tallemant : III, 61, raconte : « A propos de jeu, une fois qu'il avoit fait vœu de ne plus jouer, il alla chez le coadjuteur [le cardinal de Retz] pour se faire dispenser de son vœu. Il y trouva Laigues qui luy dit : Mocquez-vous de cela, jouons. Effectivement, il le fit jouer et luy gagna 300 pistoles sans le laisser parler au coadjuteur. » La seule fois que Julie d'Angennes parle de Voiture, dans les lettres qui nous sont restées d'elle, elle dit au cardinal de La Valette : « Pour M. Voiture, il est enfermé avec M. Goulas qui luy gagne deux sans pistoles, de sorte que je n'ay osé le faire avertir de l'occasion que j'avois de vous escrire. » *Archives de Chantilly*, O. VII, f^o 135. V. cette lettre à l'appendice de notre second volume.

(2) *Documents inédits, Mélanges historiques, Lettres inédites de Balzac*, édit. Tamizey de Larroque, I, 696 ; Pellisson, *op. cit.*, p. 296 ; Tallemant : III, 43, *ad notam* ; *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 121. Sur les relations de Bassompierre avec Voiture, V, U. II, 329.

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 442, 749 ; U. II, 105, 202 ; *Les En-*

Dès lors, on se demande comment des liens de sympathie ont pu se nouer entre lui et Des Barreaux qui officie à la taverne (1), entre lui et Maynard dont le verre n'est jamais demeuré une minute vide (2). C'est qu'il admire l'impiété de l'un, la belle humeur de l'autre et leurs respectifs talents de poètes. C'est aussi que l'atmosphère même du cabaret lui agréé. En somme, le cabaret est-il, à cette époque, l'endroit où les porte-lyres, les romanciers, les philosophes, les auteurs dramatiques, les grands seigneurs, les comédiens se coudoient le plus volontiers. La hiérarchie sociale y disparaît. Les allures y gagnent en franchise et en netteté. La conversation s'y débarrasse des lieux communs et de tous les maniérismes. Le vin y établit une sorte de nivellement et même de solidarité. Voilà quelles raisons déterminent Voiture à le fréquenter.

Un jour, pour n'éprouver pas la tristesse de s'y

trétiens précités, pp. 204, 218, 236. Plus tard, un auteur rappellera cette bizarre contenance. V. T. de Lorme : *La muse nouvelle ou les agréables divertissements du Parnasse*, 1665, p. 243.

(1) Leurs relations sont prouvées par un sonnet de Des Barreaux qui commence par cet alexandrin :

Ce Sarasin est mort, il est mort ce Voiture.

Ce sonnet se trouve dans *Recueil de quelques pièces nouvelles e galantes...* 1667, II, 212. V. aussi, F. Lachèvre : *Le libertinage au XVII^e siècle, Disciples et successeurs de Théophile de Viau...*, 1911, p. 215.

(2) Sur les relations de Voiture avec Maynard, V. *Les lettres du président Maynard*, 1653, p. 189.

morfondre solitairement, il imagine d'y convier ses acolytes, Lhuillier, Blot et quelques autres, par une tentante invitation rimée :

Chez la Coiffier, une demi-douzaine
Des nourrissons des enfans de Silène
Se trouveront, ce soir assurément.
N'y manquez pas, diable emporte qui ment !
L'affaire est faite et la chose certaine.

Vous y verrez une table bien pleine :
Tous les poissons jusques à la baleine
Iront ce soir voguant horriblement
Chez la Coiffier.

Nous chanterons jusques à perdre haleine,
Nous y dirons mille bons mots sans peine,
Car là, Phébus est dans son élément,
Et si ces vers ne coulent doucement,
Nous en ferons d'une meilleure veine
Chez la Coiffier (1).

(1) *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 13; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 13; *Voiture : Œuvres*, 1650, 2^e édit., *Poésies*, p. 106; U. II, 317. V. aussi, B. A. ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1040; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650. Le rondeau que nous publions ci-dessous ne se trouve dans aucune édition des *Œuvres* de Voiture :

Pour nous souler, il nous faut des perdreaux,
Force pluviers et force cailleteaux,
Mais à cela je veux faire la nique
Si nous n'avons la bisque magnifique
A double front et triples chapiteaux,
Que l'entremet paroisse des plus beaux
Suivy de fruits entassez à monceaux
Car il nous faut une chère angélique
Pour nous souler.

La Coiffier traite les biberons et les goinfres en une salle obscure qui s'ouvre, rue du Pas-de-la-Mule, à l'enseigne de la Fosse aux lions. Voiture aime cette hôtellerie parce que l'on n'y rencontre pas de personnages vulgaires. La troupe gallefretière de Saint-Amant vient avec assiduité s'y abreuver. On n'y entend guère retentir que des divagations poétiques et les ventres qui s'y engraisent ne sont point ventres ridicules de bourgeois.

Le jeune homme, y pénétrant, ne pense pas que sa tempérance y va subir un terrible assaut. Il engouffre, comme ses compères, poissons, viandes, sauces épicées. Il étincelle d'esprit. Mais il ne touche pas à son verre empli de vin. Il réclame même, aux servantes étonnées, un pot d'eau que l'on est en peine de lui fournir en un lieu où ce liquide souffre de l'exécration générale. Déjà ses convives murmurent. Et lorsque avec audace, pour répondre aux toasts que ces fins de repas multiplient, il tend un gobelet où miroite l'onde maudite, le murmure se change en vociférations furieuses. Et Blot surtout, Blot dont l'imagination frénétique inspire la plume

Nous y voulons contes et mots nouveaux,
Chansons, dixains, ballades et rondeaux,
Et quant et quant excellente musique
Et puis après une garse lubrique,
Mais, que dis-je, une, il en faut des troupeaux,
Pour nous souler.

incisive, s'indigne d'une pareille injure. Il s'efforce de maîtriser sa colère. Il ne le peut. Et cette colère s'exprime brutalement en ces quatrains qu'il improvise et hurle :

Pour bien goûter tous les délices,
 Il faut Saint-Phal, Blot et Bomains,
 Passer la nuit entre deux cuisses
 Et tout le jour entre deux vins,
 Quoy, Voiture, tu dégenères !
 Sors d'icy, maugrebieu de toy !
 Tu ne vaudras jamais ton père,
 Tu ne vends du vin ny n'en boy (1) !

L'invective laisse Voiture un instant interloqué. Il faut absolument qu'il réponde avec intelligence. N'ayant point, à l'exemple de ses convives, le cerveau ennuagé, il jouit d'une clairvoyance complète. Il fait un effort effroyable d'imagination et lentement, dans le silence revenu, formule sa réplique :

Un buveur d'eau pour aux dames complaire
 Suivant l'amour dont le seul feu l'éclaire
 Se voit toujours sobre, courtois et doux
 Et ne sçauriez si tost boire dix coups
 Qu'encore plus il ne le puisse faire.

Venus, d'Amour la gracieuse mère,
 Naquit de l'eau sur les bords de Cythère
 Aussy, son fils favorise sur terre
 Un buveur d'eau.

(1) B. N. *mss.* n^{os} 12636, f^o 387; 12723, f^o 222; 12726, f^{os} 151 et 251; Pellisson : *op. cit.* p. 295; Tallemant : III, 62; *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 121.

Il entend mieux ses loix et son mystère;
 Il sçait jouir et, discret, sçait se taire,
 A le rein ferme et fermes les genoux
 Et trente-six ivrognes comme vous
 Ne valent pas, en l'amoureuse affaire,
 Un buveur d'eau (1).

Aucun des biberons qu'il interpelle de cette manière à la fois énergique et gracieuse n'ose contester son dire. Car ils se savent, en effet, sans force, au sortir du cabaret, pour entreprendre la bagatelle amoureuse. Ovide ment, disant que le vin attise la volupté. Le *Recueil de tous les plus beaux airs bachiques* contient cent fois l'aveu que tout ivrogne véritable préfère la bouteille à la femme.

C'est pourquoi, au lendemain de cette joute poétique, tandis que Blot et ses compagnons cuvent paisiblement leur vin, Monsieur étant parti pour le siège de La Rochelle, Voiture, gaillard et dispos, se présente chez une personne charmante, Marie Bruneau, dame des Loges. Il lui en conte depuis longtemps déjà. Il voudrait qu'elle remplaçât, en sa vie, M^{me} de Sainctot dont la jalouse persécution se fait chaque jour plus insupportable. Mais cette limousine, en apparence fort libre, professe, en réalité, la sévère morale huguenote. Elle auto-

(1) *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, II, 8; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 99; U. II, 316. V. aussi, même sujet, *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 7; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 98; U. II, 315.

rise la licence des propos, mais nullement celle des gestes. Il suffit, pour pénétrer en sa ruelle, d'être poète ou savant avec une nuance de badinerie. Si Malherbe n'était pas en train d'agoniser à cette heure, on l'y verrait, toujours bougonnant, persister à croire prochain son triomphe. On y voit, animés d'une créance semblable, Pierre de Boissat, Racan, Gombauld, Vaugelas, le folâtre Godeau, et aussi, lorsqu'il réside à Paris, Balzac l'épistolier (1).

Mais aujourd'hui ces fâcheux sont, par hasard, occupés à leurs affaires puérides. Voiture jouira seul de la dame. Il ne sera point obligé de lutter contre ses concurrents pour la suprématie de l'esprit. Il pourra dépouiller la personnalité du plaisantin et dévoiler celle de l'amant transi. Selon son principe, il affiche donc une tristesse horrible afin qu'on lui en demande les motifs. Et quand on les lui a, en effet, demandés, d'une voix lamentable il explique le malheur de sa vie qui consiste à idolâtrer une inhumaine. Durant une heure d'horloge, il éclate en plaintes douloureuses, promesses, serments, douceurs.

M^{me} des Loges, bercée par cette tendresse verbale à laquelle elle sait que le cœur participe à peine,

(1) Nous avons déjà parlé de M^{me} des Loges dans notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 113 et s.

sourit d'un air ironique. Elle refuse sa main aux lèvres qui s'en approchent. Elle est prémunie, par une longue expérience, contre les audaces possibles. Et même ainsi, étendue sur son lit de repos, toute rose de plaisir et si désirable, elle n'appréhende pas les violences du petit homme.

Cependant celui-ci, à bout de prières et d'argumentations, s'est tu. Visiblement il songe à passer aux actes. Le moment est venu de le désillusionner.

— Vraiment, M. de Voiture, murmure la dame, vous êtes à plaindre. Vous avez la mine d'un mourant. Vous toussiez. N'êtes-vous point incommodé? Il faut que je fasse votre portrait.

Elle dit, et se relevant, court s'asseoir devant la table proche. Elle saisit une plume sur l'écritoire. Et tandis que Voiture la contemple, la rage au cœur, elle écrit :

Portrait du pitoyable Voiture.

Je voudrais bien rimer en ture
 Pour descrire Monsieur Voiture.
 Il est d'une belle structure
 Quoy que de petite stature.
 Son corps est droit et sans voûture,
 Son poil est de bonne fourrure,
 Son ceil est de grande ouverture.
 La dent a quelque pourriture;
 Il est de bien foible nature
 Il prend fort peu de nourriture,

Le sucre et lait est sa pasture
Avec un peu de confiture,
Et les jours maigres la friture.
Il a besoin de couverture,
Aussy est-il bien en vesture
Et ses habits sont sans rupture.
Il ne porte pas de ceinture
Car lorsqu'il sent une couture
Son petit corps est en torture (1).

Cette calembredaine amuserait le jeune homme s'il était en de meilleures dispositions d'esprit. Mais, floué d'une satisfaction qu'il supposait imminente, il n'en apprécie guère la justesse ironique. Il fait cependant bonne mine et M^{me} des Loges ne discernera pas à quel point elle a blessé la vanité du petit homme. Il se retire, désireux de cacher en son logis sa fureur.

Or à peine s'y est-il réfugié que son père l'y relance, l'air soucieux. Qu'est-il advenu encore? Le négociant va-t-il lui apprendre la faillite de son commerce? Le poète s'attend aux pires événements,

(1) Un manuscrit (B. N. ms. n° 12491, f° 124) date cette pièce de 1628. On la trouve dans *Bibl. de Chantilly, mss n°s 538 et 539*; *Nouveau recueil des plus belles poésies*, 1654, p. 244. V. aussi, Tallemant : III, 48. M^{me} des Loges avait coutume de railler Voiture sur ses origines. Un jour qu'il jouait chez elle au jeu des proverbes, voulant rejeter l'un de ceux qu'il lui proposait : « Celui-là ne vaut rien, dit-elle, percez-nous-en un autre. » Elle faisait ainsi, peu charitablement, allusion au commerce de sa famille. V. Pellisson : *op. cit.*, p. 296. *Anecdotes littéraires*, 1752, I, 121. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 69, parle de M^{me} des Loges.

car de la tristesse sur le visage du vieil homme est chose extraordinaire. En d'autres temps, les faits que celui-ci lui révèle l'indigneraient violemment. Il ne trouve pas aujourd'hui la force de s'en étonner.

Eh ! quoi, tant de mélancolie parce que M^{lle} Voiture, sa sœur, suit l'exemple des duchesses et de la reine même (1) ? Elle a un amant, un médecin sans clients, une sorte de pédant qui griffonne des poésies latines, un sieur Claude Quillet ? Cela est-il vraiment si énorme et doit-on, à ce point, s'en formaliser ?

Mais, répond le père Voiture, ce libertin, ce bel esprit, ce pilier de cabaret écrit également des poésies françaises. Et pour en convaincre le jeune homme, il place la plus récente sous ses yeux. Elle dépasse évidemment les bornes permises.

Enfans de Bacchus et d'Amour,
Baisons la nuit, bevons le jour,
Reprenons des vigueurs nouvelles,
Je brûle d'un amour divin,
J'aime une fille des plus belles
Et fille d'un marchand de vin.

Son visage est remply d'appas,
Son père fournit aux repas
Les douceurs les plus naturelles.
Ha ! que mon amour est divin
J'aime une fille des plus belles
Et fille d'un marchand de vin.

(1) Nous ignorons de laquelle de ses sœurs il s'agit.

Ceux qui, pour toute volupté,
Ne recherchent que la beauté
Cessent bientôt d'estre fidelles,
Mais mon amour sera sa fin
Car ma maistresse est des plus belles
Et fille d'un marchand de vin (1).

Voiture lit ces rimes avec un sentiment mêlé d'irritation et de plaisir. Il souffre de se sentir raillé dans sa famille et, d'autre part, il pense qu'à la place de Quillet, il eût agi de façon identique. Il est partagé entre l'envie de froter les épaules de l'impertinent personnage et celle de faire le silence. Et finalement le désir de silence l'emporte. Il conseille à son père de n'ébruiter pas l'aventure. Des ennemis saisiraient cette occasion de leur nuire. Et le vieux négociant regagna sa boutique résigné à se taire.

Mais la connaissance de ce petit scandale contribue à énerver le poète. Il éprouve un besoin immense de consolation. Où donc irait-il chercher une consolation sinon à l'Hôtel de Rambouillet?

(1) B. N. mss n° 12722, f° 469; 12723, f° 294. Sur Quillet, V. F. Lachèvre : *Bibliographie des Recueils collectifs de poésies précitées*, II, 427, 683; III, 489, qui donne une bibliographie. Ajouter à cette bibliographie : Gui Patin : *op. cit.*, II, 235, 317; Loret : *Muze historique, passim*; Costar : *Lettres*, 1658, I, 859, 861, 863, 864, 866; *Relations, lettres et discours de M. de Sorbières*, 1660, p. 276; *Sorberiana*, 1691, p. 201. Quillet eut, à propos de l'affaire des Ursulines de Loudun, des démêlés avec Laubardemont et, pour éviter la vengeance de ce bandit, il dut se réfugier à Rome, auprès du maréchal d'Estrées, ambassadeur, dont il était le secrétaire. V. Gabriel Legué : *Urbain Grandier et les possédées de Loudun*, 1880, pp. 215 ets.

La marquise n'est-elle pas la plus délicate, la plus affectueuse parmi les consolatrices? Précisément M. de Rambouillet vient de rentrer de son ambassade en Espagne. C'est un devoir de l'aller visiter.

Or M. de Rambouillet, quand Voiture se présente en la chambre bleue, raconte ses démêlés avec le comte-duc d'Olivarès et comment ils se brouillèrent pour s'être refusé, au cours des conversations, les appellations honorifiques auxquelles ils prétendaient avoir réciproquement droit. Il rapporte ensuite l'histoire d'un certain René Haudessens, baron de Beaulieu, fils d'un notaire au Châtelet de Paris, dont il facilita les ingénieuses manœuvres. Bien que de fort petite maison, cet homme voulait cependant, avec ses amis, participer à toutes les réjouissances de la Cour espagnole. Il s'avisa donc de se déguiser en marquis et de faire de ses compères ses soi-disant domestiques. Ainsi espérait-il assister aux jeux de cañas et aux courses de taureaux sans bourse délier. Mais il lui fallait la complicité de l'ambassadeur français et que celui-ci accréditât son titre nouveau-né. M. de Rambouillet voulut bien se prêter à la comédie et, plus tard, Philippe IV averti, permit complaisamment au farceur de jouir de sa « grandeur imaginaire (1) ».

(1) Tallemant : II, 479; V. 78.

Ces anecdotes suffisent à dérider Voiture. Il n'ira point confier ses peines à M^{me} de Rambouillet. Il attendra d'en endurer de plus graves pour solliciter le secours de sa parole lénifiante comme un baume.

La gaieté lui revient brusquement. Elle plane en l'air de cette maison. Il l'absorbe à chaque inspiration. Elle chasse ses mauvaises pensées et ses souvenirs désagréables. Et le voici bientôt papillonnant dans les jupes de M^{lle} Paulet. Tout d'abord cette belle personne aux cheveux rutilants l'intimida. On la disait farouche, tarabustant les amants, d'une pruderie insupportable. Elle envoya aux Madelonnettes une suivante qu'un laquais engrossa par maladresse. Elle vilipendait les filles coupables de galanterie et souhaitait qu'une loi prescrivit de les marquer au visage. Elle affichait une dévotion terrible. Elle s'entourait de servantes hideuses et donnait asile à dame Anne, une parente pauvre, incorruptible comme elle (1).

Peu à peu Voiture comprit que tout cet appareil de pudeur ne tenait point devant un compliment et que la conversion pesait à la demoiselle (2). Comme auparavant, les galants l'environnaient d'un cercle de concupiscence. Ils ne pouvaient se décider à la croire pour toujours vouée à la chas-

(1) Tallemant : III, 16.

(2) U. I, 77 et note de Tallemant.

teté. Nombreux par la ville, ils la suivaient à la trace : Saint-Brisson, un gros âne dont elle exérait l'air stupide, un docteur en théologie, M. du Bois, le commandeur de Sillery, et même un marchand linge de la rue Aubry-le-Boucher, le sieur Bodeau, prêt à accomplir, pour l'amour d'elle, les pires folies (1). Mais les plus dangereux n'étaient point ces chimériques disséminés dans les rues. Il y avait ceux de l'Hôtel de Rambouillet. Pisani, nonobstant sa bosse, se plaçait avec audace dans leurs rangs. Il espérait atteindre au but délicieux en charmant la demoiselle par sa verve. Bordier, faiseur de ballets, essayait de son côté, de la violence (2). Chapelain usait de la flatterie. Cet homme malpropre et puant l'accablait de poésies. Elle lui dut même ce surnom de Lionne que sa fauve crinière, son courage, sa fierté, ses brusques et

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 105 ; U. I, 107 ; Tallemant : III, 16-V. aussi, B. N. ms. n° 12491 ; Somaize : art. *Parthénie* ; Paul de Musset : *Originiaux du XVII^e siècle*, 1880. V. aussi, dans ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 827, une curieuse relation inédite, probablement de Godeau, où il est raconté comment le prince de l'Isle surprenante, n'ayant pu se faire aimer d'Angélique (M^{lle} Paulet), la fit enlever et emprisonner par un magicien de ses amis et comment Arthénice (M^{me} de Rambouillet), abordant en cette île, rompit l'enchantement des ravisseurs et emporta sur son vaisseau la belle prisonnière.

(2) On fut obligé de le chasser de l'Hôtel pour cette raison et pour d'autres. V. Tallemant : IV, 573. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 112, 155, fait allusion aux entreprises galantes de ce personnage. Il pensa, dit Tallemant, la faire devenir folle.

rugissantes fureurs contribuèrent à lui conserver (1).

Voiture ne redoutait pas la concurrence de ces pâles rivaux. Mais il en était un dont il sentait l'influence certaine et qu'il haïssait sans rien montrer de cette haine (2). C'était Antoine Godeau. Le personnage était entré à l'Hôtel, le cœur chargé de tendresse pour M^{lle} Paulet et protégé par elle. Visiblement elle lui témoignait une prédilection. Soit à Paris, soit à Mézières, au château de la marquise de Clermont, elle préférait sa compagnie à toute autre (3).

Offrait-il donc un charme capable d'amollir le rude caractère de la demoiselle? Point. C'était un

(1) Tallemant : III, 268-269 raconte en quelles circonstances ce surnom lui fut donné. Ce fut à la suite d'une poésie intitulée : *Récit de la Lyonne au ballet des Dieux*, mystérieusement envoyée par Chapelain à la jeune fille. On trouve cette pièce dans B. N. ms. n° 20605, f° 286; N. acq., ms. n° 1890 (*Poésies inédites de Chapelain*), f° 146. Elle a été imprimée dans *Recueil Sercy*, 1662, 2^e part., p. 134. Elle est, par erreur, attribuée à Montfuron dans *Recueil Sercy*, 1666, 5^e part., p. 337. Sarasin : *Nouvelles Œuvres*, 1674, III, 207, y fait allusion dans ses *Stances à une dame à qui l'on avoit donné le nom de Lyonne*. Chapelain dédia d'autres vers à M^{lle} Paulet. V. B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 609. Ses *Lettres* contiennent d'innombrables passages relatifs à la demoiselle et beaucoup indiquent qu'elle ne lui était pas indifférente. V. notamment, I, 120, *A. M. Godeau*.

(2) Tallemant : III, 232. Nous verrons plus loin Voiture témoigner de sa jalousie.

(3) Godeau : *Poésies chrestiennes et morales*, 1663, III, 75, s'est chargé lui-même de dire quel amour lui inspira M^{lle} Paulet. Plus tard il lui fera de la morale. V. *Lettres de M. Godeau*, 1713, pp. 46, 64, 84, 176, 207, 215.

elfe, un lutin, un gnome, une sorte de nain au visage simiesque. On ne le contemplait pas sans rire. Un esprit endiablé l'animait. Il eût tiré de la joie d'une pierre (1). Sans cesse il imaginait des farces et, par tous les péchés dont on rougit au confessionnal, se préparait à la prélature. Le principal consistait en une galanterie effrénée et qui se traduisait en paroles, en gestes, en poésies.

Voiture avait vu, avec chagrin, cet homme, qui possédait même sur lui l'avantage d'être plus petit, s'insinuer dans les bonnes grâces de l'Hôtel; il y détenait, à cette heure, une place importante. Et, depuis que M^{lle} de Rambouillet avait adopté le surnom de princesse Julie dont l'avait parée Chapelain, il s'était fait, comme dans les temps anciens, son page, son bouffon, le pitre qui agitait devant elle le grelot de la folie. On l'appelait communément le nain de la princesse Julie (2).

(1) Tous les contemporains qui lui écrivent prennent spontanément le ton badin. Balzac lui-même. V. *Œuvres*, 1665, I, *passim* et p. 548 : « Vos vers, votre prose, vos inventions, vos imitations, vos luts, vos flustes et vos trompettes, lui écrit-il, plaisent absolument et sans condition à cet admirateur perpétuel [que je suis]. »

(2) Il existe sur Godeau, deux volumes : Abbé Tisserand : *Antoine Godeau*, 1870; Abbé Cognet : *Antoine Godeau*, 1900. Bien que ces deux ouvrages soient très incomplets, ils nous dispensent de fournir une bibliographie. On l'appellera plus tard dans la *Gazette de Tendre*, le Mage de Sidon. Il a adressé de nombreuses lettres de piété à M^{me} de Rambouillet et à sa fille. V. *Lettres de M. Godeau*, 1713, pp. 44, 210, 404, 410. Il a dédié diverses poésies à la marquise.

Et néanmoins Voiture, à force de souplesse, d'habileté, de complaisance arrivait à distraire de Godeau l'attention de M^{lle} Paulet. Longtemps elle lui avait reproché certaines stances écrites sur une maîtresse rencontrée en habits de garçon un soir de carnaval et dont les allusions sodomites la choquaient (1). Mais il avait fait amende honorable (2). C'est pourquoi la jeune femme consentait à le recevoir chez elle, dans sa chambre. Leur intimité défrayait les conversations. Dame Anne, la vieille parente pauvre, à qui l'on persuadait qu'un mariage prochain concluerait les assiduités du poète, invoquait ciel et terre pour empêcher une union qui la rendrait à la misère et à la solitude (3). Et

V. *Poésies chrestiennes et morales de M. Godeau*, 1663, II, 17; III, 69, et un délicieux rondeau, conservé dans les *mss Conrart*, et publié par M. Lorin : *Inventaire de l'Hôtel de Rambouillet*, édit. Sauzé, 1894, *Introduction*, p. 14. Voiture parle fréquemment de Godeau dans ses *Œuvres*. V. U. I, 102, 111, 117, 122, 136, 139, 177, 194, 198, 209, 252; II, 315, 330.

(1) *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 43; *Annales poétiques*, t. XIX, p. 83; U. II, 292. V. aussi, B. A. ms. *Conrart*, t. X., in-4°, p. 715.

(2) *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652. D'après Ménage, il lui aurait dédié, un soir qu'elle lui apparut enveloppée des rayons d'un soleil déclinant, le sonnet :

Sous un habit de fleurs, la nymphe que j'adore.

que l'on trouve dans *Bibl. de Chantilly*, ms. n° 539; B. A. ms. *Conrart*, t. XXI, in-4°, p. 390; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 21; U. II, 309.

(3) U. I, 162-163; Tallemant : III, 15.

déjà les vaudevillistes lançaient des gaillardises :

La Polette se révolte,
Elle n'est à présent dévote,
Car le tavernier Voiture
Luy fait de bonne couverture (1).

Mais les vaudevillistes mentaient. En réalité Voiture ne se repaissait que de vent. Il fallait compter avec l'humeur ombrageuse de la demoiselle. Or, peu de temps après le retour d'Espagne du marquis de Rambouillet, elle subit une crise de colère qui lui rendit odieux tous les amants. Le roi revenait triomphalement du siège de La Rochelle. Paris l'enveloppait de ses acclamations. Bodeau, le marchand lingeur de la rue Aubry-le-Boucher, capitaine de son quartier, s'avisait de faire à M^{lle} Paulet une remarquable galanterie. Le vert étant la couleur de la belle, il habilla ses soldats d'étoffes émeraudes. Puis il les conduisit devant la fenêtre où, avec M^{me} de Rambouillet et de Clermont, elle attendait le passage de Louis XIII. Là, ces hommes, brandissant leurs mousquets, firent des salves étourdissantes.

La lionne rugissait tandis que défilait ce cortège de perroquets. Mais elle n'était pas au bout de l'épreuve. Car le marchand lingeur, pour terminer

(1) B. N. ms. n° 12491, *Vers satyriques*, 1635; *Les roquentins de la Cour en 1634*.

dignement une journée si martialement commencée, l'invita — et toute sa compagnie — à une collation donnée en son jardin du faubourg Saint-Victor. M^{lle} Paulet, influencée par M^{me} de Rambouillet que l'aventure réjouissait, dut accepter cette collation (1).

Mais la fureur persista en son âme et Voiture en subit les conséquences désastreuses. Il n'eut heureusement pas le temps d'en souffrir. La politique à laquelle il s'intéressait médiocrement vint le détacher de l'amour. Gaston d'Orléans, conseillé par son chancelier Le Coigneux et par son premier chambellan Puylaurens, menaçait de quitter le royaume si l'on ne satisfaisait ses ambitions et ses caprices. Il voulait épouser la princesse Marie-Louise de Gonzague et non Marguerite de Toscane qu'on lui proposait. Il demandait une place en les conseils du roi et le gouvernement d'une province. Le roi repoussait en bloc les prétentions de son frère et l'on emprisonnait la princesse. Dès lors Gaston, aiguillonné par ses favoris qui espéraient tirer quelque avantage de sa révolte, bientôt soutenu par Marie de Médicis, sa mère, dont la haine pour le cardinal

(1) Tallemant : III, 17. Ce marchand aimait véritablement la demoiselle. Il devint veuf, par la suite, et sachant que M^{lle} Paulet ne lui ferait pas l'honneur de l'épouser, il se remaria avec une personne qui lui ressemblait. Il est question de M^{lle} Paulet, dans les *Œuvres* de Voiture, quasiment à toutes les pages.

de Richelieu commençait à poindre, abandonnait sa lieutenance générale de l'armée d'Italie, refusait de courir sus à l'ennemi et, indifférent à la situation périlleuse de la France, s'arrêtait à Montargis « pour y passer son déplaisir ».

Enrégimenté par force parmi les rebelles, Voiture décidait alors de l'aller rejoindre. La crainte de perdre une place nécessaire à sa subsistance le déterminait seule à cet acte. Mais il n'approuvait nullement l'attitude du prince. En outre, ce séjour en province lui était infiniment désagréable. Tandis que Le Coigneux et Puylaurens négociaient activement la fuite de leur maître en Lorraine, il s'arrêtait à Épernay pour y contempler, sur la prière de M^{me} de Rambouillet, le tombeau du maréchal de Strozzi, son parent. Puis, il repartait, à petites étapes, gagnait Saint-Dizier et rattrapait Gaston à Ligny. Là, il apprenait que le passage en Lorraine était formellement arrêté. Peu après, en effet, Monsieur et sa troupe insurgée, continuant leur voyage, stationnaient un instant à Bar, entraient triomphalement à Nancy.

Mais ni l'empressement des princesses et des princes lorrains, ni le tonnerre des canonnades et des mousqueteries, ni la compagnie de dames galantes, que Monsieur et ses officiers apprécient singulièrement, ne parviennent à dérider Voiture. Il est maussade. Il s'ennuie. Il se trouve aussi misérable

Je serai bien avec Monseigneur, que vous
le sachiez afin que si vous ne pouvez
rien appréhender pour vous, vous
ayez au moins à craindre pour la
considération des personnes qui vous
ayment, et que vous deveniez meilleur
messager d'une vie qui est la vie de
tant d'autres; parmi tant de vœux
qui ont été faits pour elle Je vous
suggerie très humblement de croire qu'il
ny en a point eu de plus ardens que
les miens, et que de tant d'hommes
qui reuerent votre Altesse, Il ny en
a point qui soit plus que moy



Monseigneur

Votre très humble
et très obéissant serviteur
Voiture

AUTOGRAPHE DE VOITURE.

qu'un sieur Margone, ancien financier que des malchances successives ont forcé à s'établir maître d'école à Nancy. La ville, avec ses magnifiques hôtels, ses jardins et promenades ombragés de beaux arbres, ses fontaines monumentales, son arsenal bruyant, ses églises fortifiées, lui paraît monotone et triste, sans mouvement, pareille à quelque spacieux mausolée.

Il perd l'imagination et l'usage des bons mots. Les femmes, et même cette charmante et lettrée Nicole de Lorraine, et même M^{me} Claude et la princesse de Phalzburg ne connaîtront pas le délicieux agrément de sa causerie. Vainement Chaudebonne secoue son apathie. Vainement Julie d'Angennes lui révèle les moyens divers de se désennuyer.

« Plus vos conseils me semblent raisonnables, écrit-il à cette dernière, moins je trouve de sujet de me consoler de ne plus ouïr une personne qui raisonne si parfaitement... La mélancolie que j'ai dans le cœur et dans les yeux me fait paroître tous les visages comme si je les voyais au travers de la fumée de l'eau-de-vie et je n'aperçois rien ici qui ne me semble effroyable ! »

Évidemment c'est Paris, c'est l'assemblée brillante et caustique de l'Hôtel de Rambouillet qui lui manquent. Pourtant, parmi les familiers qui entourent le duc Charles de Lorraine, il se lie avec

un personnage étrange dont on lui vante le talent. On le nomme Jacques Callot. Il exerce le métier de graveur. Il est taciturne et sombre. Dans cette Cour où le plaisir, l'amour, les tripotages politiques sont les occupations favorites, il promène un visage désapprobateur. D'un burin réaliste et violent, il a retracé, en traits admirables, les vices, les turpitudes, les misères de l'humanité, les horreurs de la guerre.

Voiture soupçonne, sans le comprendre, le génie de cet homme. Il imagine que M^{me} de Rambouillet en saisira mieux que lui la profondeur tragique. Il se procure les divers livrets qui réunissent ses estampes et les lui expédie. Ainsi démontre-t-il à la fois son souvenir vivace et l'admiration que lui inspire le goût esthétique de la marquise (1).

Bientôt, rasséréiné par les douces lettres que lui adresse la princesse Julie, il assiste aux négociations qui vont terminer son exil. Il voit tour à tour se présenter au château de Nancy le maréchal de Marillac, Bellegarde, Claude Bouthillier qui s'enferment, pour d'interminables discussions, avec Gaston, Charles de Lorraine, Le Coigneux et Puy-laurens. Un moment, il peut croire que ces nég-

(1) Il lui adresse ces livrets en signant du nom même de Callot la lettre qui les accompagne. Trois lettres de Voiture sont relatives à son séjour en Lorraine. V. *Œuvres*, 1650, pp. 16, 597 et 2^e édit., 1650 p. 19 et s.; U. I, 33, 35, 37.

ciations n'aboutiront pas. Puis tout s'aplanit. Pour prix de sa soumission, Monsieur obtient quelques cent mille écus, le gouvernement d'Amboise et d'Orléans et différents autres avantages (1). On le récompense de sa fâcheuse conduite. Néanmoins, il ne manifeste, en échange de cette bienveillance, aucun empressement et nulle déférence à Louis XIII. Il abandonne, il est vrai, la Lorraine. Mais il ne se décide pas à revenir à la Cour. Il boude.

C'est pourquoi Voiture, jugeant désormais sa présence inutile au prince, rentre immédiatement à Paris. Il veut rattraper un long arriéré de plaisirs. L'hôtel de Rambouillet fête son retour. Il ne le quitte plus. Il y passe ses journées et une partie de ses nuits. Il y prend ses repas et c'est tout juste si, comme Chavaroche, l'intendant, il n'y possède point sa chambre (2). A son tour il y reçoit de la marquise un surnom, selon l'habitude de la maison. On ne l'y appelle plus Voiture, mais à cause de sa taille de pygmée, *el Re Chiquito*, le roi très petit (3).

(1) Nous ne nous étendons pas volontairement sur ces faits étrangers à notre sujet. Les pièces originales relatives aux affaires politiques de ce temps se trouvent aux A. E. *France*, t. 788, 794, 795, 795 bis, 796, 801, 823, 1628, 1824, 1876.

(2) Tallemant : III, *passim*. V. aussi, B. A. *ms. Conrart*, t. X, in-4°, p. 749; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 169; U. I, 161. Il écrit : « Je passois ma vie entre dix ou douze personnes, en cinq ou six rues et deux ou trois maisons. »

(3) *Les Entretiens de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 49.

Il rapporte de son voyage en Lorraine un talent nouveau, celui de fabriquer, à l'aide d'une ficelle, des nœuds indénouables et de les délier avec une surprenante aisance (1). Naturellement l'Hôtel adopte cet agréable exercice. Mais bientôt il s'en lasse. Il lui faut un passe-temps plus excitant. On le cherche. C'est le comte de Belin qui le propose. Ce gaillard manceau possède, au pays des chapons, un château magnifique où il donne l'hospitalité aux poètes et aux comédiens. Dénué d'éclectisme, il protège aussi volontiers les faibles muses que les fortes. Mairet, Rotrou, Scudéry, voilà ses écrivains de prédilection. Plus tard, il applaudira aux injures dont ils couvriront Corneille. A ce moment, il se préoccupe d'assurer leur triomphe.

Il offre donc à la marquise de représenter, à l'Hôtel, la *Virginie* de Mairet. Cette tragi-comédie connut déjà le succès. L'auteur ne fut point, pour cela, appelé rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il y aura désormais son entrée. Cela réjouit le comte de Belin. Mais, en la circonstance, il travaille moins pour Mairet que pour la Lenoir, comédienne dont il hante l'alcôve. Cette comédienne appartient à une troupe ambulante, dirigée par un histrion de valeur, Guillaume des Gilberts, sieur de Mondory. Elle jouit d'une estime relative, ne s'étant encore

(1) *Ibid.*, p. 221

signalée que par une aimable facilité. L'Hôtel de Rambouillet pourrait influencer sur son avenir.

Le comte de Belin se garde d'expliquer clairement son dessein. La marquise le traverse peut-être. Elle ne laisse rien transpirer de ses certitudes à cet égard. On joue la *Virginie*. Mais ce n'est point la Lenoir qui excite l'admiration. Le prodigieux génie de Mondory, à qui Corneille déjà confie le sort de ses pièces, éclate et l'écrase. C'est une révélation. L'auditoire réuni applaudit furieusement cet homme honnête, sérieux, cultivé, ardent, que le *Cid* emportera dans sa gloire et que la *Marianne* tuera (1).

Voiture, en son œuvre, ne fait aucune allusion à cette représentation. Elle lui a permis, il est vrai, de constater que de nouveaux personnages grossissent l'assemblée de l'Hôtel. De là peut-être son silence jaloux. Parmi ces personnages, il en est, comme Jacques de Serizay, insignifiant poète attaché à la maison de la Rochefoucauld, dont il ne redoute pas l'influence (2). Il en est d'autres, au contraire, dont il devra rudement neutraliser l'as-

(1) Tallemant : VII, 172. Cette représentation dut avoir lieu vers 1630. Le cardinal de La Valette admira tellement Mondory qu'il le pensionna. • Mondory, dit Tallemant, a eu tousjours de la reconnaissance à M^{me} de Rambouillet, car ce fut de ce jour-là qu'il commença à entrer en quelque crédit. • Sur le comte de Belin, V. notre volume, *Scarron et son milieu*, 1905, *passim*.

(2) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 174, indique les relations de Jacques de Serizay avec l'Hôtel.

ependant. Ils refuseront le rôle de figurants muets. L'un, c'est Claude de Malleville, petit homme grêle et brun, spirituel, avide de gloire, excellent faiseur de versiculets que le maréchal de Bassompierre impose partout où il porte son impertinent sourire de galant adulé (1). L'autre, c'est Valentin Conrart, cousin de Godeau, bourgeois qui s'efforce, en prodiguant les largesses et en peinant sur de tristes proses, d'échapper à son milieu boutiquier. Il va, par le monde, multipliant compliments et révérences. Il ressemble à ces marchands de la rue qui circulent criant leurs marchandises. A leur exemple, il offre la sienne : A ma belle amitié ! Qui en veut ? Qui veut de ma belle amitié (2) !...

Voiture ne sera point son client et les Rambouillet le traiteront avec déférence sans l'aimer (3). Ni

(1) *Les Entretien de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, p. 19), signalent que les premières relations de Voiture avec Malleville furent plutôt cordiales. Notre héros admirait le rondeau que son confrère fit contre Boisrobert et dont nous avons parlé dans notre volume : *Le plaisant Abbé de Boisrobert*, 1909, pp. 202 et s. Plus tard, les circonstances le feront changer d'avis.

(2) Tallemant : III, 286 et s., parle de la présence de Conrart à l'Hôtel. V. aussi, les volumes de Kerviler et de Barthélemy : *Valentin Conrart*, 1881 ; Bourgoïn : *Valentin Conrart*, 1883. 2^e p. 111.

(3) Tallemant : III, 274, spécifie qu'il sera surtout un ami de Montausier. Conrart est plus particulièrement inféodé au salon de M^{lle} de Scudéry. Julie d'Angennes goûte modérément sa compagnie. Il prêtera cependant de l'argent à sa famille comme l'indique l'acte conservé dans *Bibl. de la Rochelle*, ms. n° 662, f° 53. C'est en prêtant ses écus qu'il arrive à s'introduire dans la haute société.

lui, ni Malleville ne raviront à notre héros la supériorité de l'esprit. Ils le tentent. Mais ce sont tentatives vaines. Voiture appréhende à tort leur action.

Deux hommes dont il paraît moins se méfier contrebalanceront bien davantage son empire. M^{me} Aubry, la douce et légère M^{me} Aubry qui passe, avec sa fille Renée-Julia, presque inaperçue en la chambre bleue, les amène un beau soir (1). Ils appartiennent à l'ancienne maison angoumoise de Sainte-Maure (2). Ils contrastent entre eux par une complète opposition de physique et de caractère. L'ainé, Hector, baron de Montausier (3), c'est la gaieté, l'élégance, la grâce, l'affabilité, l'optimisme. Nul n'est plus frivole, superficiel, inconstant,

(1) Tallemant : II, 519, écrit : « En arrivant à la cour, la première connoissance qu'il (Hector de Montausier) fit fut celle de cette dame. Un jour qu'elle luy parloit de M^{me} et de M^{lle} de Rambouillet : « Hé ! madame, luy dit-il, menez-my ! — Menez-m'y, répondit-elle, allez Xaintongeois, apprenez à parler et puis je vous y meneray ».

(2) Sur la généalogie des Sainte-Maure, V. A. N. M. 475, dossier X; M. 534, dossier IX; B. M. ms. n° 3170; *Bibl. de la Rochelle*, ms. n° 662, f° 2. Nous ne connaissons pas la date de naissance d'Hector de Montausier. Charles est né au château de Montausier, diocèse de Saintes en Angoumois, le 6 octobre 1610. V. J. Pellisson : *Du lieu de naissance de Charles de Sainte-Maure*, in *Bulletin de la Société des archives historiques de la Saintonge*, 1876-1879, p. 401.

(3) Le titre de marquis ne fut accordé que plus tard à Charles de Sainte-Maure, après la mort de son frère. Dans la suite, en 1664, le marquisat de Montausier fut érigé en duché-pairie par Louis XIV. V. *Bibl. de la Chambre des députés*, ms. n° 344, f° 315.

paresseux et brave. Nul n'aime davantage les beaux vêtements, les claires étoffes qui rajeunissent et embellissent le visage. Il lance l'usage de la perruque et porte solennellement la première (1).

Le cadet, Charles, marquis de Salles, c'est au contraire la maussaderie, la rudesse, la lourdeur, la brutalité, le pessimisme. On sent ce jeune homme de vingt ans, au visage sévère, impénétrable aux sentiments qu'éprouvent d'ordinaire les adolescents. On aime ou on déteste, au premier abord, son commerce (2). On revient malaisément sur l'impression première qu'il produit (3). Son éducation fut une longue lutte. Sa mère dut, pour l'obliger à s'ins-

(1) Tallemant : II, 519. Sur sa paresse et son élégance, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 221; Tallemant : II, 481. Sur son inconstance, V. Chapelain : I, 71, *ad notam*. Sur sa bravoure, V. Chapelain : I, 48, V. encore, U. I, 188, 199, 203, 224, 225, 244. Pour la pension qu'il touchait sur les caisses royales, V. A. E. France, 806, f° 190

(2) Montpensier : *op. cit.*, IV, 154.

(3) Sur son portrait physique, V. *Musée de Versailles*, n° 3551, Peinture par Champmartin; B. N. *Départements des Manuscrits, Collection Clérembault*, n° 1151, t. 41, p. 150, Portrait gravé par J. Grignon d'après Lefèvre; *Département des Estampes, Collection Hennin*, t. 66, f° 13, Portrait gravé par Tardieu d'après Ferdinand; *Collection alphabétique*, N. 2, Portraits gravés par Montcornet, Van Meulen, Fresne, Larmessin, etc... Le *Musée d'Angoulême* conserve également une peinture le représentant. Pour les portraits écrits, V. *Bibl. de Reims*, ms. n° 1143, f° 267, V°; *Recueil de vers choisis*, 1693, p. 259 (par M^{lle} de Scudéry). Montansier est portraituré sous le nom de Mégabate dans le *Grand Cyrus* et dans la *Gazette de Tendre* (B. A. ms. *Conrart*, t. V, in-f°, p. 147 et s., et sous le nom de Mécène dans M^{lle} Petit: *L'Amour eschapé*, I, 49.

truire, le courber sous une discipline de fer. Il sort à peine, frénétiquement huguenot, de l'école de Sedan où le pasteur du Moulin usa de rigueurs terribles pour vaincre son intraitabilité (1). A la longue il s'est accoutumé à l'étude. On le dit savant. Il a failli endosser la casaque de ministre. Il eût fait un singulier conducteur de troupeau. On lui eut vu plus souvent le bâton à la main que la parole consolatrice aux lèvres. Il est, en effet, en toutes circonstances, un combatif, un impulsif, un violent. Il n'admet point les transactions pacifiques. Il manque

(1) A. Roux : *Un misanthrope à la cour de Louis XIV, Montausier, sa vie et son temps*, 1860. Ce mauvais volume se borne à résumer les ouvrages antérieurs sur Montausier : les *Éloges* de Garat, Lacretelle aîné, Percheron, 1781 ; les *Oraisons funèbres* de Fléchier, Anselme, Couraud, Du Jarry, 1690 ; la *Vie de M. le duc de Montausier...*, 1729, du P. N. Le Petit et quelques mémoires. Or, pour écrire l'histoire de Montausier, il aurait fallu utiliser quasi tous les écrits du temps, les mémoires depuis Bassompierre jusqu'à Saint-Simon ; les pièces concernant la Fronde, Loret et ses continuateurs, les épistoliers, Gui Patin, Bussy-Rabutin, M^{me} de Sévigné, Perreney, Arnauld d'Andilly, Boursault, Pellisson, etc... Nous ne citerons que quelques documents particulièrement rares ou inédits : A. N. O¹, 10, f^o 346 V^o ; O¹ 23, f^o 29 ; O¹, 30, f^o 139 V^o ; A. G. *passim* ; *Archives de l'assistance publique*, n^o 3455 (*Catal. Brièle*), Affaires militaires ; *Legs Antoine de Bort*, documents utilisés par M. M. Fosseyeux, (*Mercure de France* du 16 juin 1910) ; B. N. N. *acq. ms.* n^o 4529, *passim* ; B. A. *ms.* n^o 5132, f^o 181 ; 5165, f^o 420 ; 5420, f^o 420, 1041 ; 5422, f^o 451 ets. ; *Bibl. d'Orléans*, *ms.* n^o 630, Notice inédite ; Puget de Saint-Pierre : *Hist. de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier...* 1784 ; *Eternæ memoriæ viri Car. Sancta-Maurii ducis Montausierii, tumulus, ponebat P. Danetius, abbas et pastor S. Crucis*, 1690, etc... V. aussi à l'Appendice de notre second volume, sa correspondance inédite.

de souplesse et d'indulgence. Il goûte la controverse. C'est, dit un contemporain, un « fagot d'orties (1) ». Il semble que la colère soit son état normal. Partout et toujours il bougonne et même, parfois, s'oublie jusqu'à jurer (2).

La société de cette époque n'envisagea jamais si parfait misanthrope (3). Il possède cependant des qualités appréciables : la sincérité, la droiture. Rien au monde ne saurait l'écarter de ses devoirs, si pénibles soient-ils à remplir. Le sentiment de l'honneur est chez lui irréductible. Il lui sacrifiera ses amitiés les plus tendres. Son intellect est un curieux composé de lectures doctes et romanesques. L'*Ama-*

(1) Segrais : II, 157 ; « Résolu comme Barthole » tel est son proverbe de cour (V. B. A. *ms. Conrart*, t. IX, in-f^o, p. 1239). V. aussi, B. N. *ms.* n^o 12618, f^o 381. Il est processif. V. Tallemant : *passim*. V. aussi, A. N. E. 1771, f^o 175 ; *Bibl. de la Rochelle*, *ms.* n^o 670. V. surtout, A. C. P. CIV, f^o 114. Ces documents nous le montrent en perpétuelles querelles et même avec sa famille. Plus tard, le dauphin, sous son gouvernement, souffrira la mâle mort. V. Spanheim : *Relation* précitée, pp. 40-42 ; Rapin : *op. cit.*, III, 408 ; *Valesiana*, 1694, p. 129 ; *Huetiana*, 1722, pp. 91 et s. ; Sanlecque : *Poésies*, 1726, p. 44 ; *Souvenirs de M^{me} de Caylus*, édit. de Lescure, 1873, p. 104 ; Primi Visconti : *Mémoires*, édit. Lemoine, pp. 263-264. Sainte-Beuve : *Nouveaux Lundis*, 1866, II, 115, dit qu'il avait « un arrière-fond de pédant et une dureté de cuisinier ».

(2) Vigneul-Marville : *op. cit.*, I, 135 et s. ; Choisy : *Mémoires*, 1747, p. 35 ; Tallemant : II, 528 et s. ; *Menagiana*, 1715, II, 8, racontent, à cet égard, des anecdotes amusantes.

(3) On ne peut pas douter que Molière ne l'ait choisi pour type. V. B. N. *N. acq. ms.* n^o 4529, f^o 62 ; Segrais : II, 48-49 ; Abbé d'Olivet : *Histoire de l'Académie française*, 1730, p. 124. Chapelain : *passim* ; Balzac : *passim*, l'appellent le « marquis de Lacédémone ».

dis et l'*Astrée* s'y mélangent aux littératures anciennes et aux dissertations calamiteuses de la théologie protestante. Cette culture bizarre lui permettra, plus tard, de devenir facilement le plus ridicule parmi les pousseurs de beaux sentiments et le plus fastidieux parmi les pédants.

A cette heure, la pédanterie seule émerge de sa personnalité. Il se complait aux conversations austères. Il pourchasse les livres rares. Il compose patiemment sa bibliothèque. Il écrit même en cachette des traductions et quelques poésies aux lourds hémistiches (1). Il se fatigue, il se tue sur ses besoins littéraires. Il arrive toujours à des résultats déplorables. Le talent lui manque et aussi le goût. Il ne discerne pas la vraie, la bonne, la lumineuse littérature de la fausse et de l'artificielle. Ses sympathies intellectuelles vont, dès son entrée à l'Hôtel de Rambouillet, s'orienter vers ce que l'on appelle à cette époque, avec une nuance de dédain, les « savantasses ». Il admirera les Chapelain, les Con-

(1) On a de lui une traduction de Perse en vers français et différentes autres œuvres énumérées à l'Appendice du présent ouvrage (t. II). Sur Montausier savant, V. Tallemant : II, 529; Segrais : II, 138; Abbé Arnauld : *op. cit.*, III, 159; Chapelain : *passim* et I, 204, 439-440; Rapin : *op. cit.*, III, 478; Michel de Marolles : *Mémoires*, 1755, III, 321; Somaize : art. *Ménalide*; De Callières : *Des mots à la mode*, 1693, pp. 229, 267; Vigneul-Marville : *op. cit.*, I, 138; Ch. Sauzé : *La Bibliothèque de Charles de Sainte-Maure au château d'Angoulême.*, 1893; Brièle : *Collection de documents pour servir à l'hist. des Hôpitaux de Paris*, 1887, IV, 121.

rant, les Balzac, les Ménage. Il se gorgera de latin. Il s'enivrera de pitoyables poèmes. On lui en dédiera (1). Et ses haines envelopperont tous les gens de lettres qui montreront quelque indépendance ou quelque originalité (2).

Cet amateur de «sçavants bigarrés» ne fait que de rares apparitions à l'Hôtel de Rambouillet,

(1) Voici quelques-unes des dédicaces de volumes : Nicolas Heinsius : *Liber elegiarum*, 1646; Ménage : *Ægidii Menagii miscellanea*, 1652; Montgaudier : *Nathalie ou la générosité chrestienne tragédie*, 1654; Balzac : *Les Entretiens.*, 1657; Moisant de Brioux : *Poemata latina*, 1658; *Poemata*, 1663; *Les origines de quelques coutumes anciennes*, 1672; Abbé Esprit : *Maximes politiques mises en vers*, 1669; Antoine Halley : *βασιλικον Δωρον vel Francos reges carmine heroico descriptos... Carolo de Sainte-Maure, marchioni Montausiero (Bibl. de Caen, ms. n° 535); Antonii Hallæi... opuscula miscellanea*, 1675; Martin de Pinchesne : *Poésies meslées*, 1672; *Amours et Poésies chrestiennes*, 1674; Robinet : *Les portraits de Mgr le Dauphin*, 1679; M^{lle} Le Fèvre : *Les poésies d'Anacréon et de Sapho*, 1681; Petit : *Discours satiriques et moraux*, 1686; A. L. Allemand : *Nouvelles observations sur la langue française*, 1691, etc. Deux recueils collectifs lui sont également dédiés : *Recueil des plus beaux vers qui ont été mis en chant*, 1668 et 1680; *Recueil contenant un dialogue du mérite et de la Fortune...*, 1667. V. aussi, B. N. ms, 12639, f° 40 (par un Anonyme); 19144 (par le P. Commire); 19145, f° 130 V° (par un Anonyme); 20862, f° 114 (par un Anonyme); *Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 673, f° 117 (par Pellisson). On relève en outre, des dédicaces de poésies en différents recueils collectifs et dans les Œuvres de Boyer, Valdauid, Pierre Le Moyne, Ménage, M^{me} de Villedieu, Pinchesne, Moisant de Brioux, Sarasin, R. P. Maudit, M^{me} Deshoulières, Abbé de Montigny, Pellisson, Segrais, etc...

(2) Il exécrera Boileau et La Mesnardière, coupables d'avoir médisé de Chapelain. V. B. N. ms. n° 12619, f° 460; Tallemant : III, 277; Huet : *Mémoires*, 1853, trad. Nisard, *passim*; *Bolæana*, 1742, p. 16; *Les Satires de Boileau commentées par lui-même*, édit. F. La-

durant cette période. Généralement on y apprécie sa propreté morale et physique (1). Seul le marquis trouve quelque agrément à son caractère. Il peut, avec lui, disputer à perdre haleine. Son amour de la discussion se satisfait pleinement (2).

Mais M^{me} de Rambouillet et la plupart des familiers préfèrent à cet être ratiocineur son frère qui est délicat, souriant, cajoleur et tendre. Julie d'Angennes ne cache pas à quel point cet adolescent la séduit. Elle sait que M^{me} Aubry le conduisit à l'Hôtel dans le dessein de le marier avec elle. Visiblement elle acquiesce à ce projet. Voiture, dans l'ombre, souffre de se voir si aisément supplanter par le nouveau venu. Il n'espère pas évidemment que la jeune fille puisse lui accorder jamais autre chose qu'une affection malicieuse. Mais il voudrait que cette affection eût une durée moins éphémère.

chèvre, 1906, p. 97-98; *L'abbé Lenet à M. le Prince*, dans d'Aumale : *Histoire des Princes de Condé*, VII, 189, *ad notam*. V. aussi, Perrin : *La Bastonnade, virelai*, in B. A. ms. *Conrart*, t. XI, in-f^o, p. 899. Il détestera de même Voiture, comme on peut s'en convaincre par les dires de Tallemant et de Chapelain et par les *Œuvres* de notre héros, édit. Ubicini, I, 340, 365, 369, 405, 415; II, 31, 324, 367, 399, 402. V. aussi, B. N. ms. 12690, f^o 109, *Épitaphe de Ch. de Sainte-Maure, duc de Montausier*.

(1) Sur la question de propreté il était insupportable. Lorsqu'il se réconcilia avec Boileau, il l'invita à dîner et passa le temps de ce dîner à lui apprendre à se tenir à table. V. aussi, Saint-Ussans : *Billets en vers*, 1688, p. 73.

(2) Tallemant : II, 481.

Le mariage de Julie, en outre, interromprait les réceptions de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. Il départagerait forcément en deux groupes la petite société formée par la marquise. Dès lors, lui, Voiture, perdrait ce qui constitue le meilleur de sa vie, la royauté de l'esprit que, volontiers, lui confère cette société.

Il ne cherche pourtant pas à entraver, par des intrigues, l'action d'Hector de Montausier. Le jeune homme le captive par son aménité et son enthousiasme. Il suscite, sur son passage, l'émoi féminin. M^{lle} de Bourbon, à l'Hôtel de Condé, où l'introduit le cardinal de La Valette, s'enflamme à l'exemple de Julie (1). Elle reconnaît, en ce héros que son cœur divinise, le descendant de ces paladins que les romans chevaleresques popularisèrent. De fait, semblablement à ces derniers, il ne rêve que gloire, prouesses, batailles, triomphes. Un violent désir l'anime de conquérir un empire. Il manifeste publiquement son ambition. Si bien qu'on le désigne, aux deux hôtels, sous le nom d'Hector I^{er}, roi de Georgie (2).

Mais pour s'appareiller aux paladins du moyen âge, il lui manque une qualité éminente : la fidélité.

(1) Tallemant : II, 521 *ad notam*.

(2) Tallemant : II, 521; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 212, 224; U. I, 188, 198, et note de Tallemant.

Non plus que les mines doucereuses de Julie d'Angennes, l'affectueuse autorité d'Anne de Bourbon ne parvient à retenir son âme volage. L'une et l'autre lui offrent de beaux espoirs d'intimité conjugale. Aucune ne lui peut donner de satisfaction matérielle immédiate. Present-il déjà que son existence sera courte et qu'il convient de la sursaturer d'allégresse pour n'en regretter point la brièveté? Nul ne le saurait dire. Mais Julie d'Angennes et Anne de Bourbon unissent bientôt leur respective douleur d'être abandonnées. Car, à force de prôner l'excellence de leur futur époux, M^{me} Aubry a fini par comprendre qu'elle s'accommoderait fort elle-même de ce galant chaleureux. Elle est encore agréable, sinon belle; l'esprit pétille dans ses yeux et sur ses lèvres; elle chante avec autant de charme que M^{lle} Hilaire, et presque autant d'ampleur que M^{lle} Paulet. Elle peut, sans crainte, prétendre que ce monarque d'un royaume imaginaire oubliera dans ses bras de vagues promesses matrimoniales.

Elle les lui ouvre. Et désormais c'en est fini pour Julie et pour Anne de poursuivre leur chimère. L'une, désespérée de cette trahison, proscrit à jamais l'amour de son cœur. L'autre, moins exclusive, en déduit qu'il faut, pour jouir pleinement de l'amour, posséder plusieurs galants simultanés. Cependant M^{me} Aubry n'avoue point sa défaillance. Elle laisse entendre que si Hector de Montausier fréquente

davantage sa maison que l'Hôtel de Rambouillet, c'est qu'il ambitionne d'épouser sa fille Renée-Julia. Mais personne n'ajoute foi à son affirmation. Ce doute vexe la bonne dame. Elle apprend, en outre, qu'on la raille. Des lettres lui sont communiquées où l'on compare à l'enfer d'Anastarax le tourment de son mari, le conseiller Aubry, obligé de gagner par trois mois de prières une nuit où se satisfasse son appétit conjugal. Des vers aussi lui parviennent, dus à la collaboration de M^{me} de Rambouillet avec les badins de son entourage, où sont signalées, en style bouffon, les défauts de son physique. Si bien que, furieuse, elle défend « sous peine de la vie » au bel Hector de se montrer rue Saint-Thomas-du-Louvre.

En fait, il n'y vient plus que subrepticement. Et c'est pour y succomber sous les brocards. Un soir même Godeau, lui enlevant son épée, lui dit :

— Soyez le champion de M^{me} Aubry et moi qui suis le nain de la princesse Julie, je me battraï contre vous (1) !

Mais Montausier se contente de sourire et refuse

(1) Tallemant : II, 519 et s. ; Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 198 et note de Tallemant. Voiture : *op. cit.*, I, 45, 52, 104, 199, 230 ; II, 365, parle de M^{me} Aubry. Une sœur d'Hector et de Charles de Sainte-Maure, Catherine de Sainte-Maure, plus tard dame de Lenoncourt, puis marquise de Laurière, fréquentait l'Hôtel de Rambouillet. Chapelain : I, 551 et Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 98, 106, nous l'apprennent.

de combattre cet adversaire ridicule. Bientôt d'ailleurs les colères s'apaisent. Le jeune homme part pour l'Italie où, sous le maréchal de Toiras, devant Casal, il révèle, de même que son frère, le marquis de Salles, un héroïsme que l'on n'eût point attendu de lui (1).

Son départ laisse Julie d'Angennes quelque peu mélancolique. Elle voudrait secouer la torpeur qui l'envahit et, pour ce faire, aiguillonner Voiture, redevenu son souffre-douleur. Or, pour une fois, Voiture ne se prête point au jeu. Délaisseé durant de longs mois par la jeune fille, il s'est efforcé de trouver ailleurs une occupation galante. M^{me} de Saintot, trop connue maintenant, ne saurait la lui fournir. M^{lle} Paulet le rebute par l'inégalité de son humeur. Il s'est adressé à la marquise de Sablé.

Depuis longtemps cette grande et belle personne tente son désir vagabond. Il en aime l'esprit malicieux, les yeux profonds, les lourds cheveux d'or, la bouche adorablement dessinée dans la carnation vive, la gorge restée ferme malgré quatre maternités, les lignes souples, eurythmiques et épanouies. Il la sait malheureuse en ménage, épouse involontaire d'un personnage bizarre qui la méprise après l'avoir violemment aimée. Il la sait consolée du

(1) Il y fut blessé, et Salles y attrapa la petite vérole. A la suite de cette affaire Hector de Montausier eut un brevet de colonel.

dédain conjugal par la tendresse versatile du duc de Montmorency.

De même que M^{me} la Princesse, elle fait de l'Hôtel de Rambouillet le théâtre de ses divertissements et de ses amours. La marquise ne lui reproche point d'abandonner ses enfants au profit d'un homme si apprécié par les femmes qu'il en vient de provinces lointaines uniquement pour tâcher d'en être cajolées. Mais ce rival gêne singulièrement Voiture. Après avoir de tout son cœur souhaité qu'un événement imprévu l'en débarrasse, il s'efforce d'en détourner la dame en le couvrant de ridicule. Car M. de Montmorency, soldat plein de bravoure, amant magnifique au déduit, manifeste, dans les salons, une béate sottise. Il supplée à sa difficulté d'élocution par une mimique ridicule dont le poète, avec M^{me} de Rambouillet, se gausse impitoyablement.

Mais le persiflage de Voiture n'arriverait pas à détacher M^{me} de Sablé de Montmorency si celui-ci ne s'avisait un jour de tenter la conquête de la reine. Mue par l'orgueil autant que par la jalousie, M^{me} de Sablé rompt brusquement une liaison où elle cherchait surtout la satisfaction de maintenir à ses pieds un être unanimement désiré. Notre poète peut dès lors croire que les difficultés lui seront aplanies. La dame le tient, en effet, en grande estime. Elle souffre qu'il la harcèle de sa présence,

de ses compliments, de ses confidences à voix basse. Lorsque les circonstances l'obligent à séjourner en son château de Sablé, il l'y va relancer et, au départ, feint de s'évanouir, accablé par l'angoisse de la séparation.

En réalité, sa gentille comédie n'émeut nullement la marquise. Elle ne retirerait aucun bénéfice de vanité à combler le petit homme. Elle jouit simplement de son verbiage, des douceurs dont il l'enveloppe, de la quasi-divinité qu'il lui attribue. Revenue à l'Hôtel de Rambouillet elle se lie d'une amitié assez ardente avec Julie d'Angennes pour susciter l'irritation de M^{lle} d'Attichy, jusqu'alors sa seule compagne, et pour avertir Voiture qu'il devra modérer les effusions de son désir.

Celui-ci comprend alors que tout se terminera en paroles. Il regrette modérément sa défaite. Il a pu, au cours de ses assiduités, apprécier quelle maîtresse insupportable le sort lui eût donné en le favorisant. Car M^{me} de Sablé, troublée par la crainte de la maladie et de la mort, commence cette existence tatillonne et calfeutrée qui lui vaudra les quolibets de tous les gens sains d'esprit. Elle s'est attachée le médecin La Mesnardière qui profite de l'occasion pour s'insinuer dans le monde en louant Julie d'Angennes et sa mère (1). Aux heures où elle n'in-

(1) La Mesnardière : *Poésies*, 1656, p. 53, parle de Julie d'Angen-

vente pas, avec sa suivante M^{lle} de Chalais, des mets nouveaux capables de contenter sa gourmandise, elle confectionne des pommades, des baumes, des poudres, des panacées susceptibles de délivrer du mal le genre humain. Voiture lui doit la guérison d'une violente douleur au bras par l'apposition d'un « sachet carminatif (1) ». Il absorbe, sur son conseil, pour se préserver des épidémies, des grains d'antimoine et des yeux d'écrevisses. Mais à aucun moment, nous l'avons dit, il ne recevra d'elle l'espoir qu'elle adoucira, par un traitement tendre, sa douleur morale. Du moins, ayant publiquement étalé son amour, il ne veut pas qu'on le puisse croire méprisé. C'est pourquoi, il se livre à de perfides manœuvres tendant à établir que la marquise ne lui est point inhumaine. En sa présence, il affiche une pitoyable mélancolie, il la contemple d'un œil langoureux, il lui fait des signes d'intelligence. A la ville et à la Cour, il s'entretient constamment d'elle. S'il parle d'une tierce personne, il feint de se

nes. V. aussi, p. 89. Il dédie un poème philosophique d'une éfrayante longueur et d'un vide lamentable : *Hymne des belles connoissances*, à M^{me} de Rambouillet. Il est question de La Mesnardière dans Voiture, *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 307, 329.

(1) Ce fait nous est révélé par un *Mémoire de M^{me} de Sablé sur la médecine et les médecins* conservé au t. XIII des *Portefeuilles de Valant* (B. N.) et publié par M.-J.-G. A. Crussaire, dans son intéressante thèse : *Un médecin du XVII^e siècle : Le Docteur Valant. Une malade imaginaire : Madame de Sablé*, Paris, Vigot, 1910, in-8°, p. 70.

tromper de nom pour placer le sien qui paraît obséder son esprit. En son absence, il simule davantage encore de tristesse. Il affecte de partir pour de mystérieux voyages, fait ses adieux à toutes ses connaissances, se met en route de nuit, prend ostensiblement le chemin de Sablé, s'arrête quinze jours durant aux alentours de Paris et revient le visage heureux. Il lui écrit en termes affectueux sur lesquels les médisants peuvent équivoquer, allant jusqu'à se plaindre de la présence, auprès d'elle, du marquis de Sablé. S'il reçoit d'elle quelque lettre, il se dit possesseur d'un admirable « poulet » qu'il refuse âprement de communiquer aux ruelles (1).

Ainsi peu à peu change-t-il en certitudes les doutes de la société. On le croit désormais le successeur de Montmorency. Cela lui suffit. L'honneur du galant est sauf. Mais M^{me} de Rambouillet et surtout Julie d'Angennes ajoutent-elles foi aux apparences? Cela est peu probable. Julie d'Angennes voit, en effet, le poète revenir joyeusement vers elle et cela n'est pas le signe de sa félicité. Néanmoins, comme elle a besoin d'oublier son chagrin, elle accueille sans rancune le transfuge. Il sent,

(1) Sur M^{me} de Sablé, V. le volume très incomplet de Cousin : *M^{me} de Sablé*, 1864; E. de Barthélemy : *Les Amis de la marquise de Sablé*, 1865; A. Ledru : *Une page de l'histoire de Sablé*, etc... Voiture parle de cette personne aux pages suivantes de ses *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 60, 64, 68, 71, 72, 223, 303, 312, 329, 331, 345, 376; II, 13, 32, 45, 52, 55, 70, 105.

comme elle, la nécessité de distractions. Tous deux rassemblent de nouveau la troupe de jeunes femmes et de jeunes hommes qui contribuent à faire de l'Hôtel de Rambouillet la maison la plus gaie de France. Ils organisent des promenades et des farces (1). Ils partent un jour en carrosse pour Pomponne, château voisin de Paris où villégiaturent l'abbé Arnauld et M. d'Andilly. Ils forment le projet de mystifier ce dernier. Arrivés à proximité de ce château, ils s'arrêtent en une auberge. Là, deux ou trois badins se déguisent en maréchaux des logis d'un régiment de cavalerie, Godeau endosse une armure de chevalier, puis, montés sur des coursiers d'emprunt, ils se remettent en route suivis des carrosses. Les maréchaux des logis se présentent, munis d'un billet de

(1) En l'une de ces promenades, à Bagnolet, Voiture, blessé involontairement par deux des jeunes femmes, écrivit son épitaphe que l'on trouve dans B. N. ms. n° 20862, f° 81; *Bibl. de Chantilly, ms. n° 538, f° 38* et, avec des variantes, dans l'exemplaire des *Œuvres de Voiture* annoté par Huet (B. N. Res. 1125) :

*Cy gist un petit garsonnet
 Qui mourut par les mains cruelles
 De deux meschantes demoiselles
 Sur le chemin de Bagnolet;
 Mais son trespas fut glorieux
 Autant que sa mort fut cruelle,
 Puisqu'il mourut devant les yeux
 De la princesse la plus belle
 Qui fust jamais dessous les cieux.*

Il fait lui-même allusion à cette épitaphe dans une lettre. V. B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4°, p. 803; *Voiture : Œuvres*, 1650, p.295; U, I, 44.

logement, à la porte de Pomponne. On prévient M. d'Andilly de leur présence. Voilà le bonhomme fort ennuyé. Rien au monde ne saurait lui être plus désagréable. Il n'ignore point que les gens de guerre mettent au pillage toutes les demeures où l'hospitalité leur est donnée. Venu à la porte du château, il parlemente avec les maréchaux des logis, s'étonne qu'on ait voulu lui causer un tel déplaisir, demande à voir leur officiers.

Mais brusquement, tandis qu'il discute et s'échauffe, une sonnerie de trompette éclate. A toutes brides, le chevalier Godeau se précipite sur M. d'Andilly et lui rompant au milieu de l'estomac une immense lance de paille, lui jette au visage un cartel de défi. Étourdi, le bonhomme n'a pas le temps de demander quel fou le vient ainsi pourfendre chez lui. Les carrosses surgissent à leur tour où se montrent toutes les têtes rieuses de l'Hôtel et M^{me} de Rambouillet parmi elles. M. d'Andilly fait alors contre fortune bon cœur et la mystification se termine devant une table chargée de confitures et de pâtisseries (1).

Et un autre jour, M^{me} du Vigean désirant offrir une collation, en son domaine de la Barre, à M^{me} la Princesse et à sa fille Anne de Bourbon, Julie d'Angennes, M^{lle} Paulet, Chaudebonne, Voiture, et

(1) *Mémoires de M. l'abbé Arnauld*, 1756, I, 13 et s.

aussi M^{me} Aubry et sa fille, réconciliées momentanément avec l'Hôtel de Rambouillet, s'invitent à cette promenade intime. Les carrosses déposent bientôt à la Barre la troupe enivrée de soleil et de chansons que des salles jonchées de roses et de fleurs d'orange accueillent. En attendant l'heure de la collation, on parcourt les prairies, les parterres, les orangeries embaumées, les bois ombreux. Et voici qu'advenu au bout d'une interminable allée d'ormes, on aperçoit, rangés autour d'une merveilleuse cascade, vingt-quatre luths et violons qui exécutent des courantes. On s'avance avec étonnement. Et apparaissent, encadrées en une niche peinte et dorée, une blonde et juvénile Diane portant l'arc et les flèches, et suivie d'une nymphe charmante comme elle. Les rires fusent, car l'on reconnaît M^{lle} de Bourbon et la pucelle Aubry qui se tuent à garder leur sérieux. Bientôt les deux déesses-enfants descendent de leur piédestal. Et l'on enveloppe d'une farandole effrénée la cascade murmurante.

Cependant Voiture s'est emparé d'un luth et chante.

Pues quiso mi suerte dura
Que fallando mi señor
Tambien faltasse mi dama...

Mais on interrompt sa chanson qui est triste et trop tendre. Les violons à nouveau font entendre

une sarabande. Ce sont alors, à travers les prairies, pirouettes, cabrioles, voltiges, culbutes. On s'époumonne à rire et M^{me} la Princesse n'est pas la moins folle des dames. La collation, admirablement servie, arrête à peine l'enthousiasme. On l'expédie en hâte pour recommencer les danses. Enfin un feu d'artifice clôt les divertissements. Il faut songer au retour. La nuit est déjà avancée. On s'empile dans les carrosses. A la lueur des flambeaux, on traverse l'Ormessonnois, les plaines d'Épinay, Saint-Denis sombre et mélancolique.

Voiture à M^{me} du Vigean, qui est sourde, récite un *Confiteor* et lance un pont-breton raillant ses infortunes conjugales. La bonne dame y répond, au milieu des gouailleries, par des remerciements et des révérences. Et les plaisants incidents se succèdent. On rencontre les carrosses où s'en reviennent les musiciens. Julie d'Angennes aussitôt propose de garder toute la nuit ces hommes et de les utiliser à donner des sérénades aux familiers de l'Hôtel. Ils ont malheureusement laissé leurs instruments à la Barre. On abandonne donc ce projet et comme la fatigue appesantit les paupières, subitement un orage éclate. On cherche un refuge, on le trouve. Personne, en réalité, ne manifeste sa peur. On feint cependant de prier. Julie d'Angennes et Voiture promettent à Dieu, s'il les sauve du danger, que le cardinal de La Valette, durant deux mois, ira tout

les semaines à confesse et qu'il jeûnera trois jours entiers. On engagerait même volontiers davantage l'avenir du prélat si la pluie ne cessait de tomber. On repart. On croise en un faubourg de Paris six plâtriers blancs et nus, qui causent une frayeur horrible à Julie d'Angennes et à M^{lle} Paulet. C'est la dernière aventure. On rentre, avide de repos (1).

Ces joyeusetés se renouvellent tant que la belle saison le permet. Dès que le froid et les pluies forcent les jeunes gens à demeurer au coin du feu, ils changent la nature de leurs récréations. Celles-ci deviennent parfois un peu plus intellectuelles, mais nullement plus austères. On apprend par exemple que le piteux Neufgermain se détermine à doter la littérature du recueil de ses œuvres. Cet homme vient d'obtenir un témoignage prodigieux de la faveur en laquelle le cardinal de Richelieu tient sa poésie. L'Éminentissime a daigné écrire, pour sa gloire, une épigramme et la lui adresser. Il faut que l'univers connaisse l'insigne condescendance d'un homme environné de haines injustes. L'épigramme auguste s'épanouira en tête du volume que l'éditeur, Jacques Jacquin, s'apprête à imprimer.

Or l'Hôtel de Rambouillet ne veut point que ce

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, p. 803; *Voiture* : *Œuvres*, 1650, p. 295; *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 9; U. I, 44, 52. V. aussi, *Les Entretien de M. de Voiture et de M. Costar*, 1654, pp. 41, 49; Somaize : art. *Bastride* (La Barre).

volume aille, avec tant d'autres, grossir le lot déplorable des invendus dont les beurrières des Halles utilisent les feuillets à envelopper leur prosaïque marchandise. Il s'entend avec l'Hôtel d'Orléans pour le patronner. Voiture sert d'ambassadeur en cette affaire importante. Toutes les plumes des deux maisons s'ébranlent à la fois. Monsieur, toujours favorable aux écervelés, trace quelques rimes gouguenardes, bientôt suivi par Puylaurens, Chaudelbonne, Brion, Patris, Tristan Lhermite. Et d'autre part, éperdument loués par Neufgermain, le marquis de Rambouillet, Voiture, Chavaroche, Du Bois, docteur en théologie, apportent la contribution de la rue Saint-Thomas-du-Louvre (1). On escompte un succès de fou rire pour l'œuvre d'un homme dont Desmarets de Saint-Sorlin a ra-

(1) *Les Poésies et rencontres du sieur de Neufgermain*, 1630-1637, contiennent deux pièces du marquis de Rambouillet, une pièce de Chavaroche, une pièce de Du Bois, l'amoureux transi de M^{lle} Paullet. Neufgermain (1630, 1^{re} part., p. 58) adresse une poésie à Voiture selon sa manière accoutumée et, en un autre endroit, l'appelle « le surdivin M. Voiture ». Pour répondre à cette amabilité, notre héros lui dédie une *Ballade* (*Poésies et rencontres*, 1630, 1^{re} part. p. 9), et une autre pièce : *Discours de Jupiter en l'assemblée des Dieux sur la plainte des Lettres* (*Poésies et rencontres*, 1630, 1^{re} part. p. 4) qui répond à la célèbre versification de Patris : *Plaintes de B. C. P. Q. et autres lettres qui n'ont pas l'honneur d'entrer au nom de Neufgermain* (*Poésies et rencontres*, 1630, 1^{re} part., p. 1). Voiture utilisa plusieurs fois, pour s'amuser et aussi pour lui rendre service, le jargon de Neufgermain. V. *Œuvres*, édit. Ubcini, II, 407, 409, 411, 413. V. aussi, Sarasin : *La pompe funèbre de Voiture*, 1649, p. 18.

conté, de cette manière heureuse, la naissance :

Un jour les Muses débauchées
 Voulant mettre un poète au jour
 Prièrent Apollon d'amour
 Qui les eust bientost depeschées;
 Dans huit mois et quatre semaines,
 L'une un pied, l'autre fit sa main,
 Bref fut fait de neuf sœurs germanes
 L'incomparable Neufgermain.

Malheureusement Richelieu ne se soucie pas de compromettre sa gravité cardinalice en cette facétie. Neufgermain conservera par devers lui les vers qu'il lui envoya par bonté pure. Il lui défend de les insérer parmi les pièces liminaires de l'ouvrage (1). C'est une grosse déception.

Mais personne ne songe à plaindre le poète à la grande barbe. De graves événements politiques occupent tous les esprits. Les hôtels de Richelieu, d'Orléans et de Rambouillet participent aux intrigues qui accablent Louis XIII mourant en la ville de Lyon. M^{me} du Fargis, cousine germaine de M. de Rambouillet, complotte avec les reines la perte de l'Éminentissime, cependant que le marquis négocie

(1) La poésie de Richelieu ne figure pas, en effet, dans les *Poésies et rencontres*, dont la 2^e partie est dédiée au cardinal. On la trouve dans les *Muses illustres*, 1658, p. 172. Neufgermain eut l'honneur d'être singé par Scarron et par La Fontaine. V. Scarron : *Œuvres*, 1786, VII, 270. V. également, *Bibl. de La Rochelle*, ms. n^o 673, f^o 250 V^o, *Vers à la mode de Neufgermain sur la prise de Philippsbourg*.

avec Monsieur (1). Une grande inquiétude traverse le royaume. Le cardinal de La Valette soutient la volonté chancelante du premier ministre. Bientôt le roi, délivré de la maladie qui obscurcissait son cerveau, secoue les influences néfastes. Richelieu retrouve la toute-puissance et se prépare à faire des Dupes de la fameuse journée des victimes expiatoires.

Malgré tout, un malaise demeure. Vainement Voiture s'essaie à batifoler auprès de M^{lle} Paulet qui, plus complaisante, lui offre des cadeaux et de M^{me} de Vigean qui souhaite ses élégies(2). Il ne dissimule pas son inquiétude. Excité par Puylaurens et Le Coigneux, ses favoris, Monsieur vient de repartir pour la Lorraine. On le dit, à cette heure, épris de la princesse Marguerite de Lorraine-Vaudémont, décidé à l'épouser, en révolte ouverte contre l'autorité royale. Voiture craint d'être encore obligé de le suivre en son exil volontaire.

Il se réfugie, douloureusement affecté, en l'Hôtel de Rambouillet. Mais là le malheur brusquement s'appesantit. Le plus jeune enfant de la maison, le vidame du Mans, s'alite frappé de la peste que lui

(1) Tallemant : II, 14, 480, indique le rôle du marquis. Cette négociation lui valut 30.000 écus. V. Bassompierre : *op. cit.*, IV, 126-127.

(2) B. A. *ms. Conrart*, t. X, in-4°, pp. 697, 851; Voiture : *Œuvres*, 1650, pp. 37, 340; U. I, 55, 57.

apporta sa gouvernante (1). La terreur s'empare des familiers. M^{me} de Sablé s'enfuit à l'autre bout du royaume. Il ne reste plus, autour du petit malade, que Voiture, gorgé, pour se préserver de la contagion, de « teinture d'or », et que le marquis de Salles revenu d'Italie. Tous deux, et particulièrement le marquis, admirent l'héroïque sollicitude de M^{me} de Rambouillet et de Julie d'Angennes. Ni l'une ni l'autre ne se préoccupent du danger où elles sont de contracter le mal. Tranquillement elles donnent leurs soins, effectuant, sans dégoût, les besognes les plus répugnantes. Le découragement et le chagrin ne les gagnent que lorsqu'elles constatent l'inanité de leur dévouement. Trois jours à peine suffisent, en effet, à mener de vie à trépas le vidame du Mans (2).

C'est alors dans l'Hôtel une affreuse crise de désespoir. Les visages s'endeuillent comme les vêtements. On enterre, en l'église de Rambouillet, parmi les ancêtres agenouillés sur leurs tombeaux de marbre, le frêle garçon devenu hideux sous l'emprise de l'effroyable maladie. Puis on rentre à Paris pour

(1) Elle eut, dit Tallemant, II, 494, la sottise de l'embrasser au retour d'une visite faite à un pestiféré.

(2) B. A. ms. *Conrart*, t. X, in-4^o, pp. 563, 613. Voiture: *Œuvres*, 1650, p. 278; 2^e édit., p. 42; U. I, 59, 60. Sur cette mort, V. aussi, *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, pp. 88, 89. Le vidame du Mans mourut vers la fin de l'année 1631 à l'âge de sept ans.

pleurer et se morfondre. Les consolateurs se multiplient. Tous traduisent à Julie d'Angennes et à sa mère l'émerveillement de la ville où peu de personnes eussent consenti à affronter le péril de la chambre contaminée.

Voiture lui-même ne cache pas son enthousiasme et combien il chérit des héroïnes capables d'actions si méritoires. Mais il souhaite visiblement que les larmes et la tristesse ne se perpétuent pas. Et, à la vérité, si M^{me} de Rambouillet garde intacte sa douleur, Julie d'Angennes parvient peu à peu à s'en libérer. Elle se reprend à sourire. On la revoit dans les compagnies. Elle décide la marquise à rouvrir les portes de la chambre bleue.

Les conversations revivent et les railleries renaissent. Et il arrive qu'un jour, comme on lui parle des exploits accomplis, à travers l'Europe, par Gustave-Adolphe, roi de Suède, la jeune fille s'emporte à louer ce monarque, déclare avoir pour lui les sentiments d'une amante et conserver son portrait, comme une icône, dans sa chambre. L'auditoire s'étonne d'une passion à ce point véhémement et la guerre aux allusions commence. On ne lui laisse plus une minute de repos. Chapelain mystérieusement lui fait parvenir une première poésie : *La Couronne impériale* (1) où le prince septentrional

(1) B. N., N. acq., ms. n° 1890 (*Poésies inédites de Chapelain*),

exprime sa gratitude et sa propre tendresse. Un peu plus tard il lui expédie également, par des voies détournées, une autre pièce : *L'Aigle de l'Empire à la princesse Julie* (1). Godeau à qui on la communique ne peut en désigner l'auteur.

— Elle ne vaut d'ailleurs pas grand'chose, ajoute-t-il brusquement (2).

Chapelain, présent, l'entend et se tait. On la lui montre. Il fait l'innocent.

— On la croirait imprimée, dit-il, tant elle est bien écrite.

— Laquelle préférez-vous, demande M. de Rambouillet, de cette ode ou de la *Couronne impériale*?

Il balbutie et n'ose déclarer sa préférence.

no 143. Cette pièce a été publiée dans les diverses éditions de la *Guirlande de Julie*, et notamment dans celle de M. Ad. Van Bever (p. 41). Il en est question dans Chapelain : I, 71, 283; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 816; Tallemant : III, 268. V. aussi, *Huetiana*, 1722, pp. 105 et s. Elle date du commencement de 1632. D'autres *Couronnes impériales* ont été écrites par Malleville et Scudéry. Peut-être faut-il les dater de la même époque.

(1) B. N., *N. acq.*, ms. n° 1890, f° 138; ms. n° 20605, f° 288; *Recueil Sercy*, 1660, 5^e part., p. 400. Il en est question dans Chapelain : I, 81, 92; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 736, 816; Tallemant : III, 268-269.

(2) A son tour Godeau, quelques mois après, enverra à Julie des vers tout aussi mystérieux sur le même sujet. V. ces vers restés inédits dans B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 852, *L'Ombre du roi de Suède à la princesse Julie*. V. également, une autre pièce anonyme sur le même sujet dans B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 1029.

— Pour moi, continue le marquis, j'aimerais mieux avoir écrit *l'Aigle de l'Empire*.

Longtemps on s'évertue à découvrir l'auteur de cette galanterie. A la fin Chavaroche en fait avouer la paternité à Chapelain. Et c'est Arnauld d'Andilly, autre railleur, que Julie d'Angennes charge de remercier le poète (1).

Cela ne termine pas la persécution. Car un jour la comtesse de Châteauroux, parente des Rambouillet, en visite à l'Hôtel de Condé, remarque que Julie d'Angennes porte un admirable nœud de diamants. Elle s'enquiert d'où lui vient ce bijou. On lui explique que le roi d'Espagne le donna jadis au marquis de Rambouillet en récompense de ses services. La bonne femme, brouillant les royautés, comprend que le roi de Suède expédia ce présent à la jeune fille, et s'empresse de colporter partout cette absurdité. Les uns en rient, les autres s'en abasourdissent.

Mais Voiture, l'ayant entendue, conçoit une idée infiniment plus ingénieuse que celle de Chapelain. Il recrute cinq ou six hommes, les habille de magnifiques vêtements suédois, leur procure un carrosse et les envoie rue Saint-Thomas-du-Louvre, munis

(1) B. A. ms. *Conrart*, t. XIV, in-4°, p. 719; *Lettres de M. Arnauld d'Andilly*, 1676, p. 127. V. aussi, p. 123, une autre lettre où le même félicite Julie d'Angennes de son amour pour le roi de Suède et lui adresse, à la mort de Gustave-Adolphe, des vers funèbres.

d'une lettre et du portrait de Gustave-Adolphe.

Les Rambouillet voient, avec stupéfaction, arriver cette mascarade. Il acceptent le portrait. Mais lorsqu'ils lisent la lettre, ils comprennent que cette ambassade est une ambassade de comédie. Car, si habitué fût-il au langage de la Cour française, le guerrier suédois ne se fût pas exprimé en ces termes :

Mademoiselle, voici le lion du Nord et le conquérant dont le nom a fait tant de bruit dans le monde qui vient mettre à vos pieds les trophées de l'Allemagne et qui, après avoir défait Tilly et abattu la fortune de l'Espagne et les forces de l'Empire, se vient ranger sous le vôtre. Parmi les cris de joie et les chants de victoire que j'entends depuis tant de jours, je n'ai rien ouï de si agréable que le rapport qu'on m'a fait que vous me voulez du bien; et dès lors que je l'ai su, j'ai changé tous mes projets et arrêté en vous seule cette ambition qui embrassoit toute la terre... (1)

On se demande comment Voiture trouve la liberté d'esprit nécessaire à l'exécution de ces gentillesses au moment où son destin tourne défavorablement. Gaston d'Orléans, en effet, après son mariage clandestin avec la duchesse Marguerite de

(1) B. A. ms. *Courart*, t. X, in-4^o, p. 593; Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 19; U. I, 73 et note de Tallemant. V. aussi, Tallemant : III, 268 et s.; Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 250 et dans Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 483, une lettre d'Arnauld de Corbeville insérée à tort par Pinchesne comme appartenant à Voiture.

Lorraine, menacé par les troupes royales, s'est réfugié à Bruxelles auprès de la reine-mère. L'infante et les Espagnols dont il requiert le secours, l'ont admirablement accueilli et il se prépare à faire sa rentrée offensive en France (1). Il appelle à lui tous ses serviteurs demeurés à Paris.

Notre poète ne peut, en ces conjonctures difficiles, lui être d'une grande utilité. Il a néanmoins reçu l'ordre de rejoindre Son Altesse Royale. Depuis de longs mois déjà il diffère son départ. Tout le monde, et M^{me} de Rambouillet elle-même, l'engage à se mettre en route. M^{lle} Paulet, avec laquelle il s'est récemment brouillé, puis réconcilié, lui promet de le reconforter de ses lettres. M^{me} de Sablé lui adresse, pour des personnages flamands, recommandations sur recommandations. Rien n'émeut sa paresse et pas même la crainte d'une arrestation. Volontiers, pourvu qu'on lui assurât une chambre bien chaude, il passerait l'hiver à la Bastille.

La perspective d'abandonner Paris l'effraye. Il souffre d'ignorer où le conduira cette fugue. « Selon ce que je puis entendre, écrit-il, ce n'est pas me mettre du côté des plus forts... Je ferai une grande action en sortant de Paris et je crois qu'il faut

(1) Sur ces affaires politiques, V. les *Mémoires*. V. aussi, les pièces originales aux A. E. *France*, 797, 799, 800, 801; B. A. ms. *Conrart*, t. II, in-4°, pp. 249 et s. V. également pour les publications du temps, B. N. *Catalogue de l'Histoire de France*, Lb 36 2812 et s.

autant de courage et de force pour quitter cette ville que pour en prendre autant que le roi de Suède en tient en Allemagne.»

Cependant l'heure sonne où des tergiversations le perdraient définitivement. Il se résoud alors au départ. Il fait hâtivement ses adieux aux personnes dont les pensées l'accompagneront en exil. Le cardinal de La Valette, ami très intime de Richelieu, connaissant l'état d'esprit du ministre à l'égard des rebelles, sachant à quelles vindictes ils s'exposent, l'embrasse en pleurant. Avec une tristesse horrible Voiture prend le coche. Il emporte pour toute consolation la certitude de s'en aller après l'époque heureuse des bals et des comédies (1).

(1) U. I, 64, 68, 71, 73, 75.

CHAPITRE IV

1632-1635

A peine arrivé à Bruxelles, Voiture comprend en quel guépier il s'est jeté et qu'il n'en sortira point sans meschef. Il y retrouve Chaudebonne, un Chaudebonne tout changé, tombé subitement dans la dévotion et qui ne parle plus qu'à la manière des sermonnaires, et qui ne songe plus qu'à sauver son âme au moment où le danger menace principalement son corps. Certes Gaston d'Orléans, en cette ville espagnole, jouit d'une haute considération, mais d'une considération intéressée. L'infante Isabelle d'Autriche et le marquis d'Aytone l'ont logé au palais de feu l'archiduc et lui font douce l'existence. Il est, entre leurs mains, comme un pantin dont ils vont tirer les ficelles. Il commence déjà à oublier l'épouse clandestine qu'il abandonna en Lorraine. Il se divertit à courtiser les dames d'honneur de l'infante, du moins celles qu'on lui livre avec l'assurance qu'elles influenceront son esprit.

Il a chassé de son entourage son chancelier Le Coigneux, coupable d'avoir tenté de contrecarrer son goût de révolte. Il se fie entièrement à Puylaurens qui le conduit à l'abîme. Il ne saisit rien des intrigues souterraines qui l'enveloppent. Il marche, le visage souriant, fier de jouer un rôle. Jamais on ne vit tant d'insouciance et d'innocence briller aux yeux d'un prince trahissant sa patrie et son roi (1).

Cependant les Lorrains spéculent qu'en mariant leur parente à ce fantoche, ils risquent d'en faire une reine de France. Louis XIII, en effet, n'a point encore de progéniture. Il est faible, il est malade, il considère avec aversion la reine et avec horreur le devoir conjugal. Et les Espagnols, de leur côté, spéculent que cet écervelé servira admirablement leur politique en portant en France la guerre civile. A la faveur de cette guerre civile, ils poursuivront aisément leur but de conquêtes. C'est pourquoi Gaston, de même que la reine-mère, réfugiée également à Bruxelles, reçoit un accueil à ce point empressé. On ne lui ménage pas les promesses. On lui donnera tous les soutiens en argent et en troupes. Du moins les lèvres le disent si les âmes ne le pensent pas.

(1) Sur le séjour à Bruxelles de Monsieur, V. les *Mémoires et, pour les pièces originales*, V. A. E. *France*, 804. V. aussi, A. G. *passim*, et vol. 14, f° 156. V. également, *Bibl. de La Rochelle*, ms. n° 673, f° 79; *Lettres de M. de Marigny*, 1655, p. 27.

Puylaurens est le canal par lequel passent toutes les protestations d'amitiés, toutes les cautions de secours. Celui-ci n'ignore pas à quoi il engage son maître. Mais une ambition forcenée l'anime. Il hait Richelieu qui lui promet, lors du premier passage de Monsieur en Lorraine, un duché-pairie et ne tint pas sa promesse. Si le destin voulait que Louis XIII mourût et que Gaston lui succédât sur le trône, Puylaurens épouserait la princesse de Phalzbourg, sœur de Marguerite de Lorraine, et deviendrait, de cette sorte, le beau-frère du nouveau monarque. Il joue une partie périlleuse. Il peut la perdre. Il pourrira dès lors à la Bastille ou montera sur l'échafaud. Il a aussi de grandes chances de la gagner. Lorsque les événements prendront une tournure défavorable, il orientera vers la paix l'esprit de Monsieur. Les traités lui garantiront le salut et peut-être le don, cette fois formel, du brevet dont l'astuce cardinalice le priva. Il attend, pour lancer tout à fait le duc d'Orléans dans l'aventure, l'adhésion du duc de Montmorency, frustré lui aussi par Richelieu du brevet de connétable et qui s'occupe à réunir une armée en Languedoc. Il lui importe peu que Louis XIII le comprenne parmi les criminels de lèse-majesté, perturbateurs du repos public et qu'il lui confisque des biens imaginaires.

Le sort des gens qu'il entraîne avec lui lui importe encore moins. Parmi ceux-ci Voiture est un des plus

clairvoyants. Pas une minute, il n'entretient une illusion. Assurément il pense bien que Louis XIII et Richelieu s'inquiètent peu d'une personnalité aussi minime que la sienne. Il n'a point à redouter leur vengeance et quant à ses biens le moindre vent les lèverait de terre. Ce dont il gémit, c'est de sentir que son exil, cette fois, risque de s'éterniser. Reverra-t-il seulement Paris et les lieux de cette ville où se plaisait son esprit et se satisfaisait son cœur? L'action guerrière qui se prépare lui permet difficilement de le croire. Il peut, en somme, lui poète, lui bien-disant, lui pacifique entre les pacifiques, périr par l'épée ou la mousquetade. Ces réflexions accentuent sa mélancolie : « Je vous assure, écrit-il, qu'il n'y eut jamais tristesse pareille à la mienne et, si j'osois écrire des lettres pitoyables, je dirois des choses qui vous feroient fendre le cœur. »

Il lui est particulièrement pénible de constater le silence de l'Hôtel de Rambouillet. Il admet avec peine que des personnes « qui écrivent de gaieté de cœur et seulement pour dire des gentilleses » le laissent sans nouvelles. Il ne comprend pas que le marquis, la marquise, Julie d'Angennes, M^{me} la Princesse, M^{me} de Sablé, tant d'autres qui noircissent de leur babillage des rames de papier, craignent, lui adressant un encouragement, de se compromettre. Une demoiselle Mandat, domiciliée à Paris,

reçoit et distribue sa correspondance (1). Par son entremise, il serait aisé de lui faire parvenir des lignes rafraîchissantes. M^{lle} Paulet, il est vrai, se charge de lui envoyer, à chaque ordinaire, les vœux de la maisonnée. Mais M^{lle} Paulet trace des lignes aussi froides que celles de la *Gazette*. Sans doute, leur réconciliation, après une brouille récente, n'est-elle qu'une paix fourrée. Bientôt, la lionne se lassera d'entretenir, au risque de tâter de la Bastille, un petit homme dont elle hait l'humeur inégale (2).

Voiture cependant réagit bientôt contre la tristesse. Son premier soin consiste à flatter Puylaurens dont il parvient à capter l'amitié. Par lui il est introduit auprès de l'infante et des différentes dames espagnoles auxquelles sa parfaite connaissance de leur langue le rend sympathique. Les princesses de Brabançon et de Barlemont le tolèrent dans leur intimité (3) et l'aident à emplir le désœuvrement de ses journées. Avec Chaudebonne, Goulas, le comte de Moret et quelques autres, il visite la ville, la place des Wallons où les maisons des corporations, lourdes et enluminées, voisinent avec l'Hôtel de

(1) U. I, 116, 215, 241.

(2) A partir de cet endroit, on peut se référer à la correspondance de Voiture insérée chronologiquement dans l'édition Ubicini, I, 76 et s.

(3) U. I, 90, 120, 160, 161, 187. Ces deux personnes portent, dans Somaize, les noms précieux de Britonnide et Bosilinde.

Ville et les palais aux architectures dentelées et translucides; les quartiers marchands aux foules grouillantes qui environnent les bassins chargés de chalands et de coches d'eau; les béguinages aux carillons musicaux, les églises et les monastères que domine, hautaine et grave, Sainte-Gudule debout sur son perron spacieux. Il s'arrête, amusé, devant le Mannekenpiss dont le geste cynique offense gravement l'austérité catholique de l'infante. Il vagabonde, parmi les sources, les ronds d'eau, les terrasses, les parterres embaumés, les grottes de rocaille de la promenade du Parc.

Mais nulle part la moindre aventure ne lui advient. Les femmes, en cette ville aux aspects riants et aux perspectives gracieuses, marquent une pudibonderie insupportable. Elles vivent sous une règle rigide qui leur défend d'endurer, même à la promenade, un homme dans leur carrosse (1). Cette constatation suffit à détourner Voiture de les rechercher. Et, dans l'attente des événements, il ne trouve plus, pour se désennuyer, que la distraction du jeu. Il passe toutes ses nuits dans les tripots, maniant fiévreusement cartes et dés. Il perd avec une telle continuité qu'il en arrive à se demander si juifs et espagnols ses partenaires ne sont point de

(1) Sur Bruxelles au xvii^e siècle, V. notre volume : *M^{me} de Ville-dieu*, 1907, pp. 291 et s.

connivence pour l'escroquer. Il les observe. Et il surprend, trichant avec outrecuidance, l'un de ces hidalgos dont le verbe haut et les manières tranchantes l'énervent depuis longtemps. Une brusque colère le soulève. Il jette ses cartes au visage du coquin. L'autre aussitôt le provoque. Ils sortent du tripot. Sous un clair de lune admirable, l'épée agile du poète taillade la maigre poitrine de son adversaire (1).

Les pertes éprouvées, le retentissement de cette affaire engagent Voiture à désertier les tripots. D'ailleurs, les journées d'oisiveté vont cesser. L'heure sonne, pour les rebelles, d'entrer en la période active de leur rébellion. Le roi d'Espagne ne se soucie guère de les entretenir en sa ville flamande où ils apportent leurs galanteries scandaleuses et le désordre de leurs querelles. Comme pour leur donner congé, l'infante leur distribue des présents. Elle renouvelle le bagage fort endommagé de Monsieur, lui offre habits de guerre, linge, hardes diverses et cent mille patagons pour subvenir aux frais de son voyage. Les autres officiers, et parmi eux Voiture, reçoivent quelques bourses pleines, des bijoux, des chaînes d'or. Bientôt la troupe brouillonne, ayant fait ses adieux aux dames, se joint à l'armée espagnole que Don Gon-

(1) Tallemant : III, 59.

zalès de Cordoue conduit au Palatinat pour l'opposer aux troupes de Gustave-Adolphe (1).

Or Voiture n'accompagne pas son maître. Au moment du départ, son cheval de bagage s'est estropié et il a dû s'efforcer de le remplacer. Cela lui évite de s'aller morfondre à Trèves où Monsieur demeure une quinzaine sans but et sans emploi. Ce loisir lui vaut la joie de lire une belle et bonne lettre de M^{lle} Paulet dont les termes le réconfortent et le rassèrent. Il en profite aussi pour se procurer quelques tableaux qui, soigneusement empaquetés et confiés à une voie sûre, réjouiront M^{me} de Rambouillet et l'assureront de son souvenir.

Les ayant expédiés, il se sent plus gai, plus heureux, davantage optimiste. Advienne que pourra. Il accepte désormais, avec indifférence, les épreuves prochaines. Goulas, secrétaire des commandements de Monsieur, le sieur de Jouy et quelques autres bons compères sont restés, comme lui, à Bruxelles. Ils partent ensemble (2). Leur but est de rejoindre, par les chemins les plus directs, S. A. R. à Nancy où ils apprennent qu'elle doit passer. Gaston d'Orléans, en effet, fatigué de son inaction à Trèves, s'est remis en route. Don Gonzalès de Cor-

(1) 18 mai 1632.

(2) Goulas : *Mémoires*, édit. Constant, 1879, I, 169, confirme sur ce point Voiture.

doue lui a confié quelques déplorables régiments. Il va tenter d'en stimuler l'incertaine bravoure.

Voiture et ses compagnons le rattrapent effectivement en la ville lorraine où il s'arrête à peine, effrayé par la nouvelle que dix mille hommes, sous les ordres du maréchal de La Force, s'avancent pour le combattre. Il est de toute nécessité qu'il évite, par la fuite, le choc de ces troupes aguerries. Il attendra de pied ferme leur attaque lorsqu'il aura, pour le soutenir, le contingent promis par le duc de Montmorency. Il donne donc bientôt l'ordre du départ.

Et voici que commence la plus ridicule et la plus triste chevauchée que l'histoire ait jamais enregistrée. Dès son arrivée en France, Monsieur s'empresse de lancer un manifeste contre le cardinal de Richelieu, l'accusant de ruiner l'État, d'accabler le peuple d'impôts, de gourmander les grands et de les rendre suspects au roi, d'escroquer aux Cours souveraines leur autorité, d'être, en somme, le bandit majeur du royaume. Il convie, en même temps, tous les gens soucieux de la prospérité nationale à se joindre à lui pour chasser le tyran, « protestant de considérer comme ennemis ceux qui s'opposeroient à ses justes armes ou qui refuseroient de l'assister ».

Naturellement, personne ne répond aux invites du redresseur de torts. Les villes lui refusent l'entrée, les approvisionnements, les armes, les soldats.

Mousquetades et canonnades l'accueillent partout. Devant Dijon un boulet passe à deux doigts de sa tête. Néanmoins, poursuivi par le maréchal de La Force, il continue sa route. Impayées, mourant de faim, ses troupes mercenaires se livrent à d'effroyables pillages. En traversant la Bourgogne, ses gentilshommes, pour venger la mort du maréchal de Marillac, sacrifié à la haine de Richelieu, incendient les maisons des conseillers au Parlement qui le condamnèrent. Puis ce devient un jeu. Gaston d'Orléans ne paraît plus être le frère du roi, mais un chef de bande procédant aux brigandages et aux rapines. Nulle dignité. Aucun souci de sa qualité et même aucune conscience de la gravité de la situation. Aux étapes, on réunit les violons, on prépare des festins, on danse, on fait l'amour. A l'aurore, et lorsqu'il convient de remonter à cheval, on réclame encore des courantes.

J'ai cheminé, dit Voiture, douze jours sans m'arrêter, depuis le matin jusqu'au soir. J'ai passé par des pays où le blé est une plante rare et où l'on conserve les pommiers avec autant de soin que les orangers en France. Je me suis trouvé en des lieux où les plus vieilles personnes ne se souviennent pas d'avoir jamais vu de lit; et pour me rafraîchir, je me trouve, à cette heure, dans une armée où les plus robustes sont fatigués. Cependant je vis encore et je ne vois ici personne qui se porte mieux que moi... En arrivant je me suis fait enrôler,

par la faveur de M. de Chaudebonne, dans une compagnie de cravates et je vous puis dire, sans vanité, qu'il n'y a personne qui y fasse mieux que moi. Je n'ai point pourtant encore enlevé de femme ni de fille pour ce que je me suis trouvé las du voyage et que je n'étais pas en trop bonne consistance; et tout ce que j'ai pu faire a été de mettre le feu à trois ou quatre maisons.

Voilà, par l'entremise de M^{lle} Paulet, l'Hôtel de Rambouillet rassuré. Et évidemment le poète ne paraît pas trop souffrir de ses exercices forcés (1). La même demoiselle reçoit peu après une autre lettre ambiguë où « cinq ou six drachmes d'amour » se mélangent aux nouvelles prudentes. Visiblement Voiture craint que sa correspondance ne soit interceptée.

Nous ne trouvons rien qui nous résiste, ajoute-t-il ironiquement. Nous nous approchons tous les jours du pays des melons, des figues et des muscats et nous allons combattre en des lieux où nous ne cueillerons point de palmes qui ne soient mêlées de fleurs d'oranges et de grenades.

Rien, en effet, ne résiste à l'armée fantôme de Monsieur, car, démunie d'infanterie et d'artillerie, elle n'essaie point d'assiéger les villes. Elle en fait

(1) Goulas : *op. cit.*, I, 175, nous rapporte même ses mots qui témoignent quelque peu de sa fatigue d'esprit.

humblement le tour, à bonne portée de leurs murailles. Elle ne s'en approche guère que lorsque la faim lui commande cette audace. Devant Vichy, elle tente d'obtenir quelques subsides. La place pourrait être enlevée, n'ayant pas grande puissance. Malheureusement, la noblesse environnante, fidèle au roi, s'y est réfugiée et fait « compliments de coups de mousquets » aux soldats de Gaston.

Ainsi se poursuit le voyage jusqu'en Auvergne où l'on trouve enfin favorable accueil à Aigueperse, parce que cette bourgade, capitale du duché de Montpensier, appartient à Mademoiselle, fille de Monsieur. On s'y repose, durant quelques jours, espérant qu'en cette contrée, isolée du monde par ses montagnes, on rencontrera moins de défiances et de haines. Mais les canons de Riom et de Saint-Flour dissipent cet espoir. On appréhende bientôt de n'avoir plus que de l'herbe pour pitance. Heureusement les sites admirables du Rouergue s'ouvrent devant les chevaucheurs faméliques qui, les ayant parcourus, entrent en Languedoc et, exténués, parviennent à proximité de Lodève.

Là, pense-t-on, la situation va s'améliorer. Il faut, hélas ! encore déchanter. Nul secours ne viendra de Lorraine. Louis XIII, après l'avoir investi, s'est emparé de Nancy, imposant au duc l'obligation d'une alliance. D'autre part le sieur de Soudeilles apporte la nouvelle que M. de Montmorency,

privé d'argent, de places et d'armes, ne peut encore accorder son aide efficace. Dès lors Gaston d'Orléans désespère. Pris entre les troupes du maréchal de La Force et celles du maréchal de Schomberg que le roi envoie pour lui couper le chemin de l'Albigéois, il se sent irrémédiablement perdu.

C'est à ce moment qu'intervient insidieusement Puylaurens. Il montre à Monsieur la possibilité d'avoir, dans un délai prochain, l'assistance de l'Espagne. Que n'envoie-t-il à Philippe IV un ambassadeur qui l'entretiendrait à Madrid même. En quelques semaines, et tandis que Montmorency achèverait ses préparatifs, ce roi aurait la faculté de lui expédier, sinon une armée, du moins de l'argent. Et cette proposition sourit au prince. Il l'adopte incontinent. Il cherche, dans son entourage, lequel de ses gentilshommes serait le plus capable de négocier cette affaire. Son choix s'arrête sur le marquis du Fargis, ennemi irréconciliable de Richelieu, jadis plénipotentiaire de la France en Espagne. Hâtivement il lui donne lettre de créance et instructions.

Or, comme un ambassadeur ne doit pas, pour être pris en considération, se présenter sans suite et sans faste, le marquis du Fargis choisit, à son tour, parmi les officiers présents, quelques personnages susceptibles de lui constituer un cortège avantageux. Voiture, Casteldau, lieutenant aux gardes

de Montmorency, le baron du Gué et plusieurs autres l'accompagneront. Deux raisons le déterminent à amener Voiture. Cousin germain du marquis de Rambouillet, il connaît intimement le poète, l'ayant maintes fois rencontré à l'Hôtel de la rue Saint-Thomas-du-Louvre. En outre, il le sait merveilleusement familiarisé avec la langue et la littérature espagnoles. Il lui rendra certainement d'éminents services.

Voiture accueille d'ailleurs avec un plaisir extrême l'annonce de cette nouvelle pérégrination.

Il commençait à se lasser de son rôle de guerrier inoccupé et de ses relations avec une soldatesque dépenaillée. C'est donc, pour lui, une perspective radieuse que celle de revoir la Castille qu'il visita au temps de sa jeunesse. De plus, il esquivera l'horrible nécessité de combattre les troupes royales où il compte nombre d'amis.

Lorsque, à la suite du marquis du Fargis, il prend le chemin de la frontière, il emporte, comme un talisman, un billet tendre que Julie d'Angennes s'est enfin décidée à lui écrire. Le geste généreux de la jeune fille, insoucieuse de se compromettre, le touche profondément. Il ne sait en quels termes lui manifester son émotion. Quelques mots hâtifs, tracés sur un chiffon de papier, en un pays où l'on a mille peines à découvrir une plume, ne traduiront

qu'imparfaitement sa gratitude. Il les confie au hasard de la fortune.

Puis il enfourche son cheval. Et c'est jusqu'à Madrid, sous l'intolérable soleil de juillet, un galop interrompu par les seules obligations de la nourriture et du sommeil. Aucune relation ne nous est restée de ce voyage. La mince ambassade éprouva-t-elle des difficultés à travers un pays où la civilisation est encore, en certaines régions, à l'état rudimentaire? Nul ne le pourrait révéler. Voiture lui-même, contant plus tard à M^{me} de Rambouillet les incidents de son séjour en Espagne, ne se souvient que des choses plaisantes à dire (1). Il se garde également d'exposer ses premières impressions en la ville et en la Cour de Madrid.

Non point certes que M. du Fargis ait eu le moins du monde à se plaindre de Philippe IV et de son premier ministre Don Gaspar de Gusman, comte-

(1) Segrain : *op. cit.*, II, 42. « M^{me} de Rambouillet disoit que Voiture, qui le lui avoit raconté lui-même, avoit passé, dans son voyage en Espagne, par un village où on menoit pendre un tailleur hors du village. Les paysans, pendant le chemin, contestoient avec le juge, disans qu'ils ne vouloient pas qu'il fit pendre leur tailleur. Le juge marchoit toujours son chemin en les laissant dire. Les paysans lui dirent : Nous n'avons qu'un tailleur pour faire nos habits, mais nous avons deux charrons, faites-en pendre un si vous voulez ; et ils délivrèrent le tailleur de la potence. » Doit-on voir un souvenir de son voyage dans la description que contient l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide* (*Nouvelles Œuvres*, 1658, pp. 99 et s.) de la province d'Aragon? Nous ne le croyons pas. Cette description avoit été écrite précédemment.

duc d'Olivarès. Tous deux, au contraire, s'ingénient à faciliter l'existence de leurs hôtes. Ils ont intérêt à perpétuer les querelles intestines de la France. Les envoyés de Monsieur leur sont donc des personnages à ménager. Ils les logent confortablement en la maison du vicomte de Sainte-Claire et les défrayent avec la plus entière complaisance. Une audience leur est immédiatement accordée et, pour les accompagner au palais royal, on leur dépêche l'introducteur des ambassadeurs, les connétable et amiral de Castille, les ducs de l'Infantado de Pastrana, de Villahermosa, de Penaranda, tout ce que l'on possède, sous la main, de grands d'Espagne. Mais on ne peut éviter que le peuple madrilène ne couvre de ses injures et de ses huées les lâches et les traîtres qui, contre leur patrie, quémandent le secours de l'étranger (1).

C'est pourquoi Voiture, désolé de participer à cette honte publique, cache soigneusement ses

(1) A. E. *Espagne*, t. XVI, fo 409 V^o et 416, *De Peny à...* Madrid, 18 août 1632 : • Je pense que vous serez bien estonné d'une nouvelle que je m'en vay vous dire sy vous ne l'avez sceu par de là. M. du Fargy qui a paru en cette Cour neuf ans continuels ambassadeur du Roy, y estant venu de la part de M. son frère, negotier contre S. M. et sa patrie, il y arriva le 9 du passé, fut logé chez le vicomte de Sainte-Claire où luy et tous ses domestiques sont defrayés aux despens du Roy d'Espagne. Deux jours après il fut en audience conduit par un maistre d'hostel de S. M. C. et introducteur des ambassadeurs, accompagnés par exprès commandement de Sad. M^{te} des connestable et admiral de Castille et ducs de

sensations. Il n'expose, en aucune manière, les résultats de la mission. Or ces résultats, si l'on s'en rapporte aux paroles, sont excellents. Ils sont déplorables, si l'on considère les actes. Car Philippe IV, selon sa coutume, temporise. Il promet certes de satisfaire toutes les demandes, mais, au fond de lui-même, il veut, avant de soutenir effectivement Monsieur, savoir quelles sont ses chances de succès. Il ne se soucie guère d'envoyer en Languedoc des troupes pour les exposer au massacre. Il préfère de beaucoup risquer de perdre de l'argent à aventurer, sans avantage, des vies humaines. Du Fargis emportera donc cinquante mille écus, somme dérisoire, et des protestations d'amitié illimitées (1). Le comte-duc, en outre, lui offre, à titre de récompense personnelle, deux bourses de velours contenant deux mille pistoles.

Avant de regagner la France, du Fargis décide de laisser un résident à Madrid et c'est à Voiture qu'échoit désormais la tâche de transmettre les propositions de Monsieur (2). Tâche pénible entre

l'Infantado de Pastrana, de Villahermosa et Penaranda, grands d'Espagne et plusieurs autres personnes qualifiées qui avoient, dans cette action, honte de ce que M. du Fargy faisoit et s'escandalisoient de crys publics qu'ils oyoient en passant dans les rues contre un traistre françois. Tout le peuple a en horreur une sy infâme trahyson et la deteste généralement. »

(1) A. E. *France*, 802, f^o 370, *D'Hemery* (?) à Richelieu, 5 août 1632.

(2) A. E. *Espagne*, XVI, f^o 417. 6 septembre 1632. « Je vous escri-

toutes. Car, peu après le départ du marquis, Voiture tombe malade. Le climat étouffant, les pestilences de la ville, le changement de nourriture, les fatigues précédemment endurées, triomphent de sa complexion fragile. D'horribles coliques, compliquées d'une fièvre continue, le secouent et le torturent. Il est tenu de garder la chambre, ce qui est le pire des sorts pour un plénipotentiaire. Vainement le comte-duc lui prodigue les amabilités, envoie prendre de ses nouvelles, emplit sa bourse vidée par les médications (1). Le poète, enclin au découragement, vitupère ce pays infâme où il craint que son corps n'aille pourrir parmi les columbaria ou les panthéons des cimetières brûlés de soleil.

vis le voyage que M. du Fargy estoit venu faire par deçà de la part de Monsieur, frère du Roy. Il en partit le ... aoust fort content de ses négociations, mais je pense encore plus des deux mille pistoles que le comte d'Olivarès luy presenta luy-mesme dans deux bourses de velours, luy donnant comme particulier et inthyme amy un présent de cette nature. Avant son départ, il introduisit, comme agent de Monsieur, le sieur Voycture venu pour cet effect exprès en cette cour où il réside. Il n'a pas mis longtemps dans ses négociations ny grand peine puisqu'il traittoit avec des gens que l'envye et la haine avoient longtemps jà persuadés. Ils accorderont à Monsieur plus qu'il ne demandera et seroient bien marrys que ses demandes et ses actions fussent modérées. » V. aussi, sur la négociation de du Fargis, A. N. *Fonds Simancas*, K, 1415, 1422. Toutes les pièces sont à l'état original et la plupart en espagnol.

(1) A. E. *Espagne*, XVI, f^o 419, *De Peny à ...*, 28 septembre 1632 : « Le Sieur de Voycture que le sieur du Fargys laissa par deçà a, depuis son départ, tenu le liect d'une fièvre continue. Le comte d'Olivarès l'a fait souvent visiter et délivrer 250 pistoles par son secrétaire. »

Il n'a pas tout à fait tort d'ailleurs de désespérer. Car les affaires de Monsieur, tandis qu'il gémit sur son lit, prennent une direction inquiétante. Sous prétexte d'apporter à Philippe IV les condoléances de la France à l'occasion de la mort de l'infant Don Carlos, Louis XIII vient d'envoyer, à la Cour de Madrid, un ambassadeur extraordinaire. Cet ambassadeur, Guillaume de Bautru, comte de Serrant, bouffon qui va promenant par le monde sa goguenardise impertinente, est chargé de traiter différents points de politique générale, mais surtout de protester contre l'attitude du roi d'Espagne qui saisit tous les motifs de troubler le repos de la France (1).

A la vérité la protestation de Bautru paraîtrait singulièrement dérisoire si, pour en appuyer l'importance, la nouvelle n'arrivait de l'écrasement des rebelles devant Castelnaudary. Les événements se sont, en effet, précipités. Après avoir soulevé le Languedoc, Montmorency s'est joint à Monsieur. Tous deux alors ont fait face au parti royal. La bataille s'est engagée. Dès le début, Montmorency, victime de sa bravoure, est tombé, percé de coups, aux mains de l'ennemi. On instruit, à cette heure, son procès (2).

(1) Sur l'ambassade de Bautru, V. A. N. *Fonds Simancas*, K, 1415, 1416, 1422; A. E. *France*, 253, f° 97; *Espagne*, XVI, f° 420, 427, 432, 434; Tallemant : II, 319.

(2) A. E. *France*, 802, *passim*. V. aussi, 803, f° 1; B. N. Lb³⁶



*Champaigne
Pin.*

*C'est lui le Célèbre Voiture,
L'Amour de tous les beaux Espris:
Mais bien mieux qu'en cette peinture,
Tu le verras dans ses écrits. D.P.*

*Nanteuil
Sculpsit ibid.*

VOITURE

Par Nanteuil, d'après Philippe de Champaigne

La relation de ce désastre cause un désappointement énorme à la Cour d'Espagne. On investive Monsieur, Puylaurens, le comte de Moret qui, blessés, houspillés, poursuivis, impuissants à réunir les débris hétérogènes de leur armée, demandent à traiter (1). On suit avec inquiétude la marche des négociations. Et la fureur monte à son comble lorsque l'on apprend que, pardonné, abandonnant lâchement son complice à la vengeance de Richelieu, Gaston d'Orléans réfugie à Tours sa vilénie insolente.

Mais Voiture se rit de la colère espagnole. Pour lui la défaite de Monsieur termine heureusement son exil. Il va pouvoir à jamais désertter ces rivages malsains où la maladie le terrassa. Ragailardi par cette perspective, il se lève, entre en relations avec

2891, *Relation envoyée au Roy par le mareschal de Schomberg du combat fait entre les armes qu'il commande et l'armée de Monsieur, prez de Castelnau d'Ary, le 1^{er} jour de septembre 1632*. V. également A. E. France, 803, f^{os} 10 et s.; *Mémoires de Henry, dernier duc de Montmorency...*, 1666.

(1) A. E. France, 805, *passim* et surtout, pp. 89, 90, *Lettres de Monsieur à Louis XIII et Richelieu*, datées de Béziers, 29 septembre 1632 où se manifeste l'immonde bassesse du personnage. Les négociations furent confiées par le roi à M. d'Aiguebonne, par Gaston à M. de Chaudebonne. Les deux négociateurs étaient frères et ne s'entendirent pas. Gaston d'ailleurs faisait des propositions de paix inacceptables et Louis XIII, refusant d'y souscrire, dicta, à son tour, les siennes. Finalement le prince se soumit et ses familiers gagnèrent des avantages en cette affaire. Chaudebonne notamment eut une pension de 6.000 livres. V. A. E. France, 803, f^{os} 33, 53, 58, 80, 89, 101, etc... V. aussi, B. N. Lb³⁶ 2892 et s.

Bautru, s'efforce d'obtenir, par son intermédiaire, la clémence du cardinal-ministre et de s'assurer un retour plein de sécurité (1). Il adresse à M^{lle} Paulet une lettre tendre où il lui affirme que les espagnoles ne l'ont pas davantage tenté que les flamandes et qu'il lui rapporte une âme toute illuminée de son image. Il témoigne au comte-duc d'Olivarès la reconnaissance qu'il lui garde de sa constante sollicitude. Puis il se rend au palais royal pour y recevoir les cadeaux dont on récompense d'ordinaire les bons offices des ambassadeurs. Là, il constate, avec surprise, que la chaîne d'or dont on le gratifie n'égale pas en dimension et en valeur celle concédée à son compère, le baron du Gué. Considérant « comme une défaveur et une atteinte à sa bonne renommée » cette différence de traitement il se plaint violemment au secrétaire d'Etat Andrès de Rosas, et le prie de porter sa revendication au Conseil du roi. Heureusement le Conseil du roi, désirant ne pas « lui donner cette occasion de mécontentement », le

(1) A. E. *Espagne*, XVI, f° 427, *Bautru à Bouthillier*, Madrid, 20 novembre 1632. « Le sieur Voiture a esté retenu icy par maladie plus que M. l'Ambassadeur [Barrault] et moy ne désirions. Il nous promet de s'en retourner dans quatre ou cinq jours et m'a prié de vous supplier de sa part de vouloir bien le secourir de vostre protection, craignant qu'on ne vous aye informé de choses qui pussent préjudicier à son retour en France, assurant que si, par le passé, la condition des temps le recule de son devoir, la situation présente l'en rapproche tout à fait. »

satisfait sur ce point (1). Dès lors, ses bagages assemblés, il part en compagnie de Bautru dont il espère que la belle gaieté achevera sa guérison.

Or le petit homme n'est pas, comme il le suppose, au bout de ses tribulations. Tandis qu'il chemine tranquillement aux côtés de Bautru, Montmorency comparait devant le Parlement de Toulouse qui le juge par ordre, sous la double pression du roi et du cardinal-ministre. Les formes légales sont à peine respectées. On veut ardemment cette tête que tant de femmes caressèrent de leurs lèvres enamourées. Vainement, lorsque les conseillers, dirigés par le garde des sceaux, Châteauneuf, l'ont condamnée à rouler ignominieusement sur l'échafaud, M^{me} la Princesse, la duchesse de Montmorency, le cardinal de La Valette, les ducs de Chevreuse et d'Épernon, toute la noblesse et toute la galanterie françaises, supplient Louis XIII d'accorder une grâce qu'un simple sentiment de justice devrait lui imposer. Le monarque au cœur sec, endoctriné dans l'ombre par Richelieu, se défend de cette faiblesse. L'hôtel de ville de Toulouse voit s'agenouiller humblement, pour mourir, le descendant de la fière race

(1) A. N. *Fonds Simancas*, K. 1415. *Avis du Conseil d'Etat au Roi*, Madrid, 5 décembre 1632. • Señor, Mons. de Boiture Residente que ha sido a qui del Duque de Orliens siente adisfavor y menos cabo de su reputación que en la cadena que se le ha mandado dar la desigualen del Varon Duguay y ha dado quejas dello al Sr^{to} Andrés de Rocas... », etc... V. cette pièce à l'Appendice.

que la guerre et l'amour accoutumèrent à la victoire (1).

Par un dernier reste de vergogne, Gaston d'Orléans, sentant que sur l'échafaud toulousain, deux têtes au lieu d'une eussent dû tomber ensemble, ajouta sa supplique à toutes celles dont Louis XIII fut assailli. Mais moins que les autres cette prière du coupable principal avait chance d'être considérée. On la rejeta. Et Monsieur, comprenant que sa position manquait de stabilité, résolut de retourner en Flandres, prétextant que sa soumission sous-entendait tacitement la grâce de Montmorency. On le vit, un beau jour, au château de Blois où il avait fini par établir sa résidence, mettre dans sa poche son cordon et sa croix de chevalier des ordres et on l'entendit soupirer :

— Hélas ! je ne sortirais point du royaume s'il pouvait y avoir quelque sûreté pour moi (2) !

Inutilement ses serviteurs le conjurèrent de

(1) Sur le procès de Montmorency, V. A. E. *France*, 803, f^o 203, 211 et s., 253 et s., 268 et s. ; *Bibl. Sainte-Geneviève*, ms. n^o 1120, f^o 86 et s. ; *Bibl. de Bourges*, ms, n^o 249, *passim* ; *Histoire véritable de tout ce qui s'est fait et passé dans la ville de Toulouse en la mort de M. de Montmorency...*, S. D ; *Les poésies de M. Gombauld*, 1646, p. 190 ; *Nouveau recueil des bons vers de ce temps*, 1646, pp. 42, 43, 119 ; Desormeaux : *Hist. de la maison de Montmorency*, 1764 ; A. Renée : *Madame de Montmorency*, 1858, etc...

(2) A. E. *France*, 803, f^o 299, Bouthillier à Richelieu, 15 novembre 1632.

demeurer. Il les écarta et partit, suivi d'une petite escorte.

Or, ces faits, Voiture les connut à l'instant même où il allait franchir allègrement la frontière. Ils l'accablèrent. Il hésita longtemps à prendre une détermination. Devait-il, comme beaucoup d'officiers de Monsieur, quitter son parti ou bien, délibérément, suivre la voie que ce brouillon lui traçait? Le devoir voulait qu'il revînt à Madrid. Il accepta avec écœurement le devoir. Bautru, sans succès, insista pour le ramener en France. Douloureusement il retourna sur ses pas (1).

Revenu à Madrid, il est loin de partager l'allégresse espagnole suscitée par la nouvelle escapade de Monsieur. A Goulas, à du Fargis, à Puylaurens il réclame instamment son rappel et l'envoi d'un autre résident.

« Madrid, écrit-il à Chaudebonne, qui est le plus agréable lieu du monde pour les sains et les

(1) A. E. *Espagne*, XVI, f° 432, Madrid, 19 décembre 1632. « M. de Barrault [ambassadeur de France en Espagne] dit que Voiture qui s'en estoit venu avec M. de Bautru est retourné à Madrid sur ce qu'il a prit en chemin que Monsieur estoit de nouveau sorty de France. La sortie de Monsieur cause en Espagne esgalement de la joye et de l'estonnement. » V. aussi, f° 434 : « Le sieur Voiture qui, après le départ du sieur du Fargis demeura icy comme résidant de Monsieur et qui partit de cette cour en la compagnie de M. de Bautru, ayant aprins à moytié chemin que la sortie de Monsieur estoit véritable est retourné par deça de son propre mouvement pour y exercer sa charge de résident. » V. aussi, Chapelain : *Lettres*, I, 22.

débauchés, est le plus ennuyeux pour les gens de bien et les malades; à cette heure que le carême empêche les comédies, je ne sache pas qu'il y ait un seul plaisir dont on puisse jouir en conscience. L'ennui et la solitude où je me suis trouvé ont fait au moins en moi un bon effet; car ils m'ont réconcilié avec les livres que j'avois quittés depuis quelque temps, et, ne trouvant point ici d'autres plaisirs, j'ai été contraint de choisir celui de la lecture. Préparez-vous donc, Monsieur, à me voir quasi aussi philosophe que vous et imaginez-vous combien doit avoir profité un homme qui, durant sept mois, n'a fait autre chose que d'étudier ou d'être malade. Que s'il est vrai qu'une des principales fins de la philosophie est le mépris de la vie, il n'y a point de si bon maître que la colique, et Socrate ni Platon ne persuadent pas si puissamment; elle m'a donné depuis une leçon de dix-sept jours dont il me souviendra longtemps, et m'a fait considérer beaucoup de fois combien nous sommes faibles puisqu'il ne faut que trois grains de sable pour nous abattre.»

Néanmoins son fâcheux état d'esprit s'améliore lorsque Puylaurens et les autres lui annoncent que Gaston d'Orléans envoie en Espagne, avec ses instructions, les sieurs de Lingendes (1). Il n'a plus

(1) A. N. *Fonds Simancas*, 1416, 1424, contiennent tous les docu-

désormais qu'à attendre patiemment l'arrivée de ses remplaçants. Il se reprend à espérer et à jouir de la vie. Justement un homme, le comte de Maure, dont le commerce lui fut particulièrement agréable à l'Hôtel de Rambouillet, survient, dépêché de Bruxelles par la reine-mère Marie de Médicis (1). Il est chargé de négociations. Mais il compte entremêler de plaisirs nombreux ses graves occupations. Son premier soin consiste à s'habiller à l'espagnole et à se faire peindre en cette tenue probablement pour plaire à M^{lle} d'Attichy dont il est amoureux (2).

Puis il entraîne Voiture à la débauche. Pour la première fois ce dernier prend contact avec la vie madrilène. Fini le carême, et les longues pénitences ventre à terre dans les innombrables églises et

ments relatifs aux négociations postérieures des sieurs de Lingendes et du comte de Maure dont nous allons parler. Ces documents, sauf de rares exceptions, sont en espagnol. Sur les sieurs de Lingendes, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I. 93, 94, 97, 119; II, 97, 166.

(1) A. E. *Espagne*, XVII, f^o 29. Il arrive vers le milieu de janvier. V. aussi, f^{os} 37 et s.; 105 et s., etc... Ce volume contient de nombreuses lettres du comte. E. de Barthélemy : *Madame la comtesse de Maure*, 1863, de même que Cousin, a ignoré cet épisode important de la vie du comte de Maure. En une lettre, (f^o 37) du 30 janvier 1633, M. de Barrault, ambassadeur de France, écrit : « Voiture est toujours de delà sans avoir reçu aucun ordre de Monsieur. » Voiture, dans la suite, habita dans la même maison que le comte de Maure.

(2) A. E. *Espagne*, XVII, f^o 118. Il écrit aussi des lettres galantes. V. f^o 116.

couvents où resplendissent les saints et les vierges habillés de soieries et d'or, terminées les processions magnifiques évoluant parmi les frénésies d'un catholicisme exacerbé, hommes et femmes oublient leurs promesses de pureté. L'eucharistie a lavé leur âme du péché passé. Le péché futur s'avance, qu'elle chassera de même. Du haut en bas des maisons de brique et de pierre que les seigneurs habitent et jusqu'au fond des taupinières de terre où le peuple grouille, au rythme des castagnettes et des guitares, les danses violentes reprennent. Et malgré la déflagration de prêtres et de moines prêchant la vertu agréable à Dieu, malgré la menace perpétuelle de l'inquisition, le vice pullule, fleurit, s'épanouit, sans brides, au grand soleil. Il est vrai, moines et prêtres reprocheraient malaisément leurs stupres et leurs crapules à leurs ouailles, car c'est la prière au bord des lèvres que le larron vole, que le spadassin tue, que la fille fait l'amour. Le signe de croix protège et couvre l'acte déshonnête.

Ah ! Si Voiture s'est enivré, à travers le roman, d'une Espagne idéale, chevaleresque, sublime, à cette heure l'Espagne réelle le déconcerte. Rien, dans Madrid, ne le peut séduire. Nulle beauté en cette ville. Le fleuve, le Mançanarès, qui la traverse n'est point, à la vérité, un fleuve ou, du moins, c'est un « fleuve métaphysique ». Quand, par hasard, un filet d'eau circule entre ses rives

désolées, plus que « le pissat d'un graveleux » cette eau est mélangée de sable. Ironiquement le pont de Ségovie enjambe cette ombre de fleuve, attendant la venue problématique de l'onde, comme les juifs attendent la naissance du Messie.

Dans l'air embrasé, où passe parfois, en rafales, le « gallego », vent propagateur d'épidémies, Madrid pue formidablement. Les rues sont transformées en latrines. A toute volée, par les fenêtres des maisons, les ordures pleuvent, accompagnées de cris stridents :

— Aqua va ! Gare l'eau !

L'espagnol protégé par son large feutre et son manteau n'appréhende plus ces averses artificielles. L'hidalgo portant sa charge de « piojos » (poux), de même que l'homme du peuple ne se préoccupe que d'avoir l'allure noble. La vanité s'inscrit sur son visage.

A cheval, couvert de la cape parée de la croix rouge ou verte, et souvent de haillons aux couleurs ardentes, il étale, s'estimant d'aussi bonne maison que le roi, sa morgue insolente. A pied, l'épée haute par crainte qu'elle ne frôle au passage le front orgueilleux des excréments, il marche avec gravité, exécutant « le pas de la pique ». Il paonne, il fanfaronne, il crie, il est bravache, menaçant, tonitruant, prêt à pourfendre et à éventrer. Vaillance apparente et de comédie. Le moindre soufflet apaise sa

colère, révèle sa couardise. En lui cohabitent étroitement le mendiant et l'escroqueur.

Voiture constate sa fainéantise contagieuse et irréductible. Il est vrai, l'espagnol se contente de rien. Le soleil le nourrit, et le vin poisseux que les taverniers conservent en de dégoûtantes peaux de bouc. De la place publique où il pérore à la corrida où il exalte la gloire du torero, son âme imagée se satisfait de vocables sonores et de spectacles forcenés.

Mais l'étranger partage difficilement ses goûts. Habitué à une nourriture substantielle, Voiture ne saurait la remplacer par des parlotes véhémentes et par la contemplation de tueries publiques. Entre tous les vins du monde, l'espagnol est celui qu'il exècre particulièrement. Or ce vin, par malheur, on le donne tandis que l'eau se vend au poids de l'or. Voilà notre homme bien empêché. Le séjour en Espagne n'arrondira pas son ventre maigre. Qu'est-il donc devenu ce pays charmant et fleuri que l'on nomme pays de Gonesse? Il peut le croire imaginaire lorsqu'il mâche, avec écœurement, le pain ignoble que l'on se procure si péniblement à Madrid, et parfois avec l'aide des alguazils. Et tout aliment est ainsi à l'avenant. Point de volaille, point de gibier. Un œuf coûte davantage qu'un chapon, et les fruits, quand on parvient à en découvrir, fourmillent de vers.

Et néanmoins Voiture, de concert avec le comte de Maure, manifeste désormais une grande tendresse pour Madrid. C'est que Madrid rassasie largement leurs appétits de luxure. Il n'y a point, en effet, de ville où les femmes jouissent d'une plus belle indépendance et démontrent une plus folle sensualité. Même élan et même fougue de bête échauffée chez la castillane silhouettée derrière la jalousie baissée, chez la dame fardée que ses porteurs promènent en *sylla* (chaise), chez la fille qui se livre, anudie, sur les rives sablonneuses du Mançanarès..

Les unes comme l'autre affichent certes de la dévotion. Assidûment elle fréquentent l'Eglise, mais c'est pour y rencontrer des galants; le confessionnal, mais c'est pour y quémander remise de leurs turpitudes, consolation de leurs déconvenues. Si tel moine leur conte en chaire la damnation des vierges folles, volontiers elles imaginent cette damnation causée plutôt par leur virginité que par leur folie. En même temps que les dents leur viennent, leur pucelage s'évanouit, car elles préfèrent celle de *putas* à la qualification de *mocetonas* (pucelles). A quiconque prétend les « galantisar », elles disent incontinent :

— Si para marido, no; si para amancebado, si (1) !

(1) Si pour mari, non; si pour galant, oui.

Et les liens du mariage acceptés, elles exigent, par contrat, certains jours de liberté sans contrôle (1). Mais toutes souhaitent, en récompense de leur diligence et de leur entrain à aimer, le don de babioles et d'écus. C'est pourquoi le comte de Maure, venu à Madrid quasi démuni d'argent, se voit un beau jour, ayant trop dépensé à leur plaisir, dans la nécessité de mourir de faim. Sans l'obligance de Voiture qui lui ouvre sa bourse, il eût déshonoré la France en la personne royale de Marie de Médicis (2).

Heureusement pour Voiture, il touche certaines allocations au trésor de l'Espagne. Cela lui permet de passer, auprès des dames de la ville et de la Cour, pour tout à fait galant. Il peut en effet, de cette sorte, joindre à ses épîtres castillanes de menus cadeaux qui engagent à les lire avec plus de complaisance (3). Il peut aussi jouer avec le comte Stufe qui lui « gagne jusqu'à l'âme », hanter la riche maison de Don Thomas, et baguenauder, sur le Prado,

(1) *Relation de Madrid ou Remarques sur les mœurs de ses habitants* 1665, V. aussi, la correspondance de Voiture et particulièrement, sur la paresse madrilène, U. I, 153. Voiture parle aussi avec amour de l'Espagne dans l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide* précitée.

(2) A. E. *Espagne*, XVII, fo 149, *Le comte de Maure à M. le Sec*, Madrid, 6 février 1633. « Je fus plusieurs jours sans un denier, et sans Voiture, je fusse mort de faim. Je ne m'en suis jamais veu si près. »

(3) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 843; U. I, 154, *A une dame, en luy envoyant le verbe j'aime, tu aimès*. Cette lettre est en espagnol.

en superbe équipage, avec le baron d'Auchy et le sieur de Vaneton (1). Et ce n'est point sa qualité de résident ou encore l'influence lointaine de Monsieur qui lui vaut ces largesses espagnoles, mais simplement la protection libérale du comte-duc d'Olivarès.

Sans l'amitié du comte-duc d'Olivarès, Voiture eût souventes fois couru le risque de succomber de misère. Nous avons vu que ce ministre, durant sa maladie, faisait, chaque jour, prendre de ses nouvelles. Cette sollicitude allait davantage au poète et au badin qu'au résident. Car Voiture sut, dès le premier abord, le séduire.

Ce n'était cependant pas tâche aisée qu'ensorceler ce grand et gros être prémuni, par une longue expérience de la Cour et par un savant usage de la diplomatie, contre la flatterie. Voiture dut, pour la mener à bonne issue, déployer toute sa rouerie. Il ne se laissa point intimider par l'air menaçant et rogue du personnage. Sa bedaine, ses épaules voûtées, son visage olivâtre, ses cheveux hirsutes, son énorme barbe noire lui donnaient l'aspect d'un ours.

Les grands d'Espagne, jugulés par lui, ne l'aimaient guère et volontiers le comparaient à cet animal pesant. Mais Voiture pensa, avec raison, que

(1) Voiture : *Œuvres*, 1650, p. 204; U. I, 180.

les ours s'apprivoisent et il apprivoisa celui-ci (1).

Pour ce faire, il n'usa point de la louange. Il lui présenta un jour un sonnet espagnol qu'il prétendit tenir de Lope de Véga. Cela parut extraordinaire, car, à cette époque, l'illustre Lope, entré dans les ordres, près de mourir, n'occupait guère plus son temps qu'au repentir de sa vie dissipée. Néanmoins personne ne contesta l'affirmation de Voiture. Le comte-duc, fin lettré, reconnut même la manière gracieuse et tendre de son compatriote. Alors, fier de son pastiche, notre poète s'en déclara l'auteur (2). On ne lui garda pas rancune de son innocente tromperie. Le comte-duc, au contraire, admira la souplesse de son talent et dès lors l'envisagea davantage en ami qu'en plénipotentiaire.

Si bien que Voiture n'est plus, maintenant, soumis aux attentes matinales des audiences. La mai-

(1) Son portrait est conservé au Musée de Versailles. V. aussi, pour son portrait écrit, Valdory : *Anecdotes du ministère du comte, duc d'Olivarès, tirées et traduites de l'italien du Mercurio Siry, 1722, p. 48.*

(2) Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 315; Pellisson : *op. cit.*, p. 297; Martin de Pinchesne : *Au Lecteur*, dans *Œuvres de Voiture*, 1650. Il est probable que Voiture connut Lope de Vega à Madrid. Chapelain le laisse entendre. V. II, 334. Nous avons dit que Voiture était merveilleusement imprégné de littérature espagnole et cité l'article de M. G. Lanson qui en fournit la preuve. Il faut ajouter à cet article les documents suivants : Chevreau : *Œuvres meslées*, 1697, pp. 287, 293; Chevreana, 1697, p. 298; Ménage : *Anti-Baillet*, 1688, II, 275; Morel-Fatio : *Le sonnet du sonnet*, dans *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 435.

son du ministre s'ouvre, devant lui, à toute heure. On l'y accueille comme un hôte bienvenu, dont l'entretien charmant distrait des soucis politiques. Et, de son côté, il s'aperçoit que l'homme redouté des grands témoigne aux humbles une affabilité délicate. Derrière l'apparence rude, une âme souriante et cultivée palpite. Des chagrins, le souvenir cuisant d'une épouse morte pour la conquête de laquelle il dilapida sa fortune en galanteries, le poids d'un gouvernement dont il assume la lourde responsabilité, les luttes violentes contre les intriguants ont contribué à figer, sur le visage du comte-duc, l'expression fermée, chagrine, bougonne (1).

Mais Voiture ne connaît point, dans l'intimité, cette expression. Pour lui les yeux s'éclairent, la bouche consent à sourire, l'esprit se manifeste.

(1) G. d'Ischia : *La storia del conte-duca d'Olivarès, Don Gaspar de Gusman*, 1653 ; De Galardi : *L'Histoire du ministère du comte-duc, avec des réflexions politiques et curieuses*, 1673 ; *Le Ministre parfait ou le comte-duc.*, 1675. Le second de ces deux derniers ouvrages est une réimpression du premier avec un titre différent. V. aussi, Valdory : *op. cit.* ; Pellisson : *op. cit.*, p. 298, etc... Pellisson écrit d'après un mémoire perdu de Voiture. Il ajoute : « Il y a mesme d'autres particularitez du comte-duc assez remarquables et, entre autres, ces deux-ci dont je me souviens. La première qu'il se vantoit à luy (Voiture) en particulier qu'en toute sa faveur il n'avoit jamais dit à personne une parole offensante. L'autre qu'il jugeoit d'ordinaire les hommes fort sainement et plus tost par le mal que par le bien qu'on en disoit, c'est-à-dire que s'il voyoit qu'on dist peu de mal de quelqu'un ou avec peu de certitude, il en concevoit bonne opinion. »

Tous les sujets, hors la politique, fournissent matière à discussion. Et la littérature que le ministre, au temps de sa jeunesse, pratiqua, crée le lien affectueux qui unit ces êtres disparates (1).

En la maison du comte-duc Voiture se dégrasse de la débauche. Car toutes ses nuits passent à pourchasser les « morenistes », brunettes « qui ont la forme du corps fort agréable et la peau extrêmement douce, souples, éveillées et plaisantes, fort aisées à apprivoiser et naturellement amies des hommes ». Et les contestations, et l'amour, lui permettent d'attendre, sans tristesse, après l'avoir impatiemment souhaitée, l'arrivée des sieurs de Lingendes.

Il éprouve pourtant encore, de temps à autre, le regret de Paris et des quelques hôtels où il promenait sa fantaisie. Ce regret, ce sont les lettres de M^{lle} Paulet qui le provoquent. L'altière demoiselle se tue à assembler tous les témoignages susceptibles de prouver à l'exilé que la compagnie de la rue Saint-Tomas-du-Louvre ne l'oublie pas et qu'elle songe de même au comte de Maure. Pour guérir sa colique, elle lui adresse un bracelet agrémenté d'éjades auxquelles elle attribue une vertu souve-

(1) Voiture : *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 166 ; U. II, 271, commen-ça, mais n'acheva point, un *Eloge du comte-duc d'Olivarès* où toute son admiration amicale s'exprime. V. aussi, sur les relations des deux hommes, U. I, 169.

raine. Elle souhaite aussi nourrir son esprit des belles œuvres que M^{me} de Rambouillet et Julie d'Angennes applaudirent. Les lettres de Balzac, les sonnets d'Arnauld d'Andilly, les poèmes de Godeau grossissent ses envois réguliers. Voiture apprend que M^{me} la Princesse et que la marquise de Clermont font des neuvaines pour son retour et que M^{lle} de Bourbon désire ardemment que l'on confise dans du sucre, pour le lui conserver, son amuseur de prédilection.

Tout cela le ravit et son esprit évoque le charme des réunions anciennes. Il n'arrivera point de mal, dit-il, « à un homme qui a tant d'anges tutélaires ». Et il goguenarde pour montrer sa résistance au découragement. Les souvenirs reviennent en foule, sous sa plume en même temps que passent, devant ses yeux, les images familières des êtres et des lieux. Il rappelle les mots favoris des fous qu'abrite l'Hôtel; il remémore les farces qui le divertirent. A chacun et à chacune, il dédie une phrase de dévotion tendre ou de douce critique. M^{me} de Rambouillet conserve sa vénération intégrale bien qu'elle ne lui écrive point. Julie d'Angennes qui, parfois, ajoute quelques lignes de sa main aux épistoles interminables d'Angélique Paulet, gagne davantage son cœur par cette charité que par le mot troublant prononcé jadis : La douceur de Voiture, c'est toute poésie.

Il promet à tous et à toutes de leur rapporter des cadeaux, au cardinal de La Valette « demi-douzaine d'espagnoles » ou quelque « jolie sarrasine »; à M^{me} Aubry qui maintient toujours Hector de Montausier en une étroite dépendance, un lot de ces poux castillans, orgueilleux comme leurs maîtres hidalgos, et qui s'entendront à merveille avec ceux que l'on trouva, certain jour, sur elle, malgré son exacte propreté; à M^{lle} Paulet, enfin, pour la délivrer de tant d'amants qui la harcèlent, un galant chaleureux et chevaleresque, bienheureux de la servir et qui ressemble comme un frère à lui-même.

Mais s'il se montre si bien disposé à l'égard de ces personnages, il ne cache pas la jalousie et la tristesse que lui causent la faveur, à l'Hôtel de Rambouillet, de Godeau et de Chandeville, jeune homme à peine entrevu avant son départ. Tous deux profitent de son éloignement et s'emparent de cœurs qui lui étaient exclusivement acquis. Plus tard, s'il revient jamais d'exil, il lui faudra, fatigué et sans force, dissiper leur double influence (1). Et cette perspective ne lui sourit guère.

(1) Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, I, 102, fait seulement allusion à Chandeville. Il ne l'aimait pas. Le ms. n° 673, f° 11 (*Bibl. de la Rochelle*) le prouve. « Voiture, dit ce ms., dit à Chandeville qui, rencontrant une belle dame luy a envoyé des confitures : « Hé ! je vous conseille d'aymer quelque bon bougre qui vous envoie du pain. » Il ne devait pas le revoir. Chandeville mourut en son absence, en 1633, à 22 ans. Sur la situation de Chandeville à l'Hôtel

Par contre, sachant que M^{me} de Combalet, nièce de Richelieu, fréquente assiduellement l'Hôtel, il lui prodigue les avances et les compliments. Le parti rebelle, commandé par Marie de Médicis et Gaston d'Orléans, ayant essayé, pour réduire le cardinal dont il connaissait la bizarre affection pour la jeune femme, d'enlever cette dernière le jour où elle se rendrait, avec Julie d'Angennes, au pèlerinage de Saint-Cloud, Voiture désapprouve cette violence. Il espère ainsi se concilier la bienveillance de la dame et, par elle, obtenir la mansuétude de l'Éminentissime. Il prépare habilement son retour (1).

Car ce retour n'est plus désormais qu'une question d'heures. Venus par la voie maritime, soumis par suite aux tribulations qu'elle comporte, les sieurs de Lingendes, après s'être longtemps fait attendre, ont enfin présenté leurs lettres de créance à Madrid. C'est la délivrance pour Voiture (2). Il semble bien, en effet, que son intention immédiate soit une intention de départ. Mais, pour la réaliser, il manque d'argent et Gaston d'Orléans ne lui en expédie nullement. Force lui est donc de retarder

de Rambouillet. V. surtout une poésie inédite de Godeau, conservée dans B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4^o, p. 843. Cette poésie, très explicite, prouve que les craintes de Voiture étaient fondées sur des certitudes.

(1) Sur tous ces faits, V. Voiture : *Œuvres*, édit. Ubicini, *passim*.

(2) Il arrivèrent à Madrid vers la fin mars.

momentanément son voyage et de recourir à l'inlassable générosité du comte-duc d'Olivarès. Celui-ci porte sa requête au Conseil d'État. Elle nécessite une grave délibération au cours de laquelle le cardinal Zapata, le duc de Villahermosa, les marquis de Gelves et de Mirabel, le comte de la Puebla expriment des opinions favorables. Selon le vœu de ces conseillers, Voiture, s'il quitte l'Espagne, recevra mille ducats pour couvrir les dépenses de sa pérégrination. S'il demeure, on lui allouera mensuellement cent ducats et on lui en versera, en outre, quatre ou cinq cents « selon ses besoins et en considération des personnes qu'il représente (1) ».

Cette bénévolence devrait décider le poète au départ. Or nous le voyons, au contraire, chercher des prétextes pour s'attarder. Sans doute trouve-t-il insuffisante la gratification accordée. Il charge, en effet, le secrétaire Andrés de Rosas, homme cependant peu enclin, dit-on, à favoriser les sollicitateurs, de présenter ses revendications au Conseil d'État. Sa longue maladie — et aussi ses débauches dont il ne parle pas — ont asséché sa bourse. Il est criblé de dettes. Il ne peut s'en aller sans désintéresser ses créanciers. Il lui faut, de plus, quelque pécune pour subsister. Une fois encore le Conseil

(1) A. N. *Fonds Simancas*, K 1416, *Avis du Conseil d'Etat du 21 mars 1633*, publié à l'*Appendice*.

d'État, influencé par le comte-duc, lui octroie une somme de mille ducats (1).

C'est vraisemblablement l'ultime largesse que l'auguste assemblée lui peut faire. Il le comprend et n'insiste plus, mais il ne part point. Il désobéit aux ordres même de Gaston d'Orléans. Les « enchantements » de Madrid, affirme-t-il, le retiennent. Il le séduit, après avoir occupé en cette ville une situation officielle, d'y habiter à titre de simple citoyen. On croirait volontiers qu'une liaison amoureuse l'y attache. Mais il n'est pas homme à souffrir un assujettissement de cette nature.

À la vérité, il se soucie médiocrement de troquer l'exil de Madrid pour celui de Bruxelles. Le second, il en a la certitude, ne vaut pas le premier. S'il lui était permis de rentrer en France sans appréhender une arrestation, il enfourcherait immédiatement son cheval. Il agirait de même si l'autorisation lui était concédée de traverser Paris, d'y « donner des sérénades à trois ou quatre personnes » et d'y « faire cinq ou six hurlades » en passant. Ainsi se retremperait-il en une atmosphère heureuse. Mais aller partager l'existence précaire et honteuse de Gaston en Flandres ne lui semble nullement enviable. Il préfère prolonger son séjour parmi des personnages et

(1) A. N. *Fonds Simancas*, K, 1416, *Avis du Conseil d'Etat du 25 avril 1633*, publié à l'*Appendice*.

des filles qui l'apprécient et dont le commerce n'engage pas sa responsabilité ultérieure. Peut-être, aussi, espère-t-il que la division introduite dans la famille royale de France se terminera par quelque accommodement qui lui facilitera le retour direct.

Toujours est-il que, durant trois mois encore, il participe aux divertissements madrilènes. Sous les allées nocturnes du Prado où végètent quelques arbres calcinés et poussiéreux, il se mêle aux belles fardées qui minaudent derrière l'éventail. Il assiste, d'un cœur cruel et indifférent, aux courses de taureaux. Il contemple, amusé, les jeux de *cañas*. Puis, profitant de sa liberté reconquise, il accomplit de petites excursions sous le soleil ardent ; il parcourt les sites pierreux et dénudés qui environnent la ville. Il visite, au bord du Tage, le château royal d'Aranjuez, construction en brique et en pierre sans autre intérêt que celui de constituer, au milieu d'un désert taciturne, une oasis de verdure et de fraîcheur. Une promenade, parmi les bâtiments formidables de l'Escorial, le tente également. Depuis longtemps on lui en vante les merveilles. Le château s'élève à quelques lieues de Madrid. Il s'y rend un matin. Au sortir des sentiers pierreux et des bois d'oliviers qui le masquent à sa vue, il se sent brusquement écrasé par sa masse gigantesque, masse jaunâtre rejointoyée de blanc dont une coupole énorme et d'innombrables boules

adoucissent à peine l'indicible monotonie. Il se demande quelle profondeur d'austérité sinistre, quelle soif de mortification, quelle immensité de tristesse et d'ennui a pu inviter à bâtir ce couvent démesuré, cette geôle monumentale. Et tandis qu'il pénètre en l'église, jalonnée des statues colossales des prophètes, le visage d'inquisiteur cruel que Philippe II présenta à la chrétienté lui apparaît désolément. Et cette image, involontairement évoquée, contribue à lui faire ressentir le froid glacial des voûtes que, depuis cent ans, la chaleur torride du dehors ne réussit point à traverser. Il passe rapidement entre les colonnades fantastiques, abasourdi par l'énormité rigide et nue des choses, remarquant à peine les quelques peintures qui décorent le granit.

L'homme frileux qu'il a toujours été se réveille en lui. C'est en courant et claquant des dents qu'il longe le Panthéon, caveau ténébreux où repose, parmi les jaspes et les porphyres, la dépouille de Philippe, qu'il enfile les corridors grisâtres, exigus et bas, qu'il traverse les salles spacieuses, qu'il hante, ombre indécise et peureuse, ce dédale infernal dont des fenêtres innombrables ne parviennent pas à éclairer l'obscurité farouche. Il ne retrouve guère quelque conscience de sa propre vie qu'échappé à l'oppression de cette pierraille muette. Revenu à la lumière et à la chaleur, il

éprouve le sentiment de s'être évadé d'un sépulcre où quelque magicien l'aurait méchamment enfermé.

Et néanmoins, il ne regrette pas d'avoir enduré ces impressions pénibles. A ces promenades en dehors de Madrid, il gagne même peu à peu le goût des voyages. Puisqu'il lui est défendu de revenir en France, pourquoi, se dit-il, n'ayant pas davantage envie de se claquemurer en Flandres, n'utiliserait-il pas ses loisirs à visiter les sites qu'il décrit dans l'*Histoire d'Alcidalis et de Zélide*, sans les connaître, et ceux que M. de Gomberville évoque au fond d'une chambre? Bientôt il prend une décision virile. Bien qu'on essaie de l'en dissuader, il traînera son désœuvrement en Andalousie, passera en Afrique, traversera le Portugal et là, si les circonstances l'y déterminent, il s'embarquera pour Dunkerque.

Afin de me déniaiser, écrit-il à M^{lle} Paulet, je suis résolu de voir un peu le monde; et pour me remettre d'un hiver que j'ai été ici sans me chauffer, je m'en vais chercher les jours caniculaires en Afrique et passer l'été en un pays où les hirondelles passent l'hiver. Les périls que j'ai à courre en ce voyage ne m'étonnent point... Il me fâche seulement que, si j'y meurs, M^{lle} de Rambouillet aura du plaisir à dire qu'il y avoit déjà trois ans qu'elle m'avoit prédit que je mourrois dans quatre. Mais, Mademoiselle, une personne qui est dans vos prières doit espérer un sort meilleur que cela : je ne sais pas si j'ai encore beaucoup de temps à

vivre, mais il me semble qu'il me reste beaucoup d'années à vous aimer...

Il fait donc, et définitivement cette fois, ses préparatifs de départ. Sa dernière entrevue avec le comte-duc indique en quelle estime le tient ce ministre. Car Olivarès, lui serrant affectueusement les mains, le prie de lui écrire sans crainte de le lasser. Et il ajoute :

— No fuera de negocios, nos escriberemos aforismos. (Si ce n'est d'affaires, ce sera de belles choses (1)).

Une telle amabilité émeut Voiture et double son regret. Heureusement diverses occupations dispersent cette émotion et ce regret. Il supplie Chaudbonne de veiller, en son absence, sur sa fortune auprès de Gaston d'Orléans et de rappeler parfois son existence à S. A. R. Il le conjure, en outre, dans le cas où il mourrait, de protéger son père et de lui faire obtenir la survivance de sa charge. Puis ces affaires sérieuses réglées, reprenant le ton badin, il écrit :

Il me faut aller dire adieu à doña Antonia, à doña Iñez et Isabelina, à la Guzman, à la Catalana, *y a las dos Toledanas*. Il faut que j'envoie un *recade* (cadeau) à doña Elvira ; que j'écrive un billet à doña Urraza et que

(1) Pellisson : *op. cit.*, p. 298.

je donne des *chapin y un manto* (des socques et une mante) à doña Alonza et un chapelet à sa mère doña Pedraza. Sans mentir, Monsieur, j'ai vécu ici comme un saint; mais je n'ai pu moins que de faire toutes ces amitiés. Je vous assure pourtant qu'elles ne m'ont point débauché, et si vous me passez en toutes les autres vertus, je me puis vanter d'avoir exercé en ce pays une tempérance que vous auriez mal gardée. Le diable n'est jamais si à craindre que sous les formes où il apparaît ici; et il y a de certains yeux noirs dans lesquels, quand il se met, il fait tout ce qu'il veut, et il n'y a point d'exorcisme qui l'en puisse chasser. Je m'en vais trouver à Séville des démons encore plus dangereux et qui sont de ceux que l'on appelle Ignés.

Effectivement, et malgré les objurgations de ses amis qui redoutent pour lui les rigueurs d'un soleil tropical, il se met en route, en compagnie de trois domestiques. Il emporte, pour tous les gouverneurs des villes où il s'arrêtera, des lettres de recommandations données par le comte-duc. Mais si ces lettres vont lui faciliter l'accès des palais qu'il souhaitera connaître, elles ne le prémunissent nullement contre les inconvénients du chemin. Nous avons maintes fois dit qu'il était extrêmement frileux. C'est pourquoi la chaleur excessive ne l'incommode point. Elle hâle son teint. Elle communique à son visage, déjà fort brun, la nuance olivâtre par quoi se distinguent les espagnols de ces contrées. Il ne s'en plaint pas;

il s'en réjouit même. Nul, à cette heure, ne discernerait sa nationalité véritable.

Mais bientôt cette chaleur contraint ses domestiques à s'arrêter. Le voici désormais seul. La vie lui devient infiniment plus pénible. Les auberges manquent de confortable. Les chambres y sont infectes et les lits assez durs pour que le sommeil fuie ses paupières. N'importe ! Une vive admiration de la nature qui l'enveloppe lui permet d'oublier les désagréments matériels.

L'Andalousie, écrit-il, m'a réconcilié avec tout le reste de l'Espagne, et l'ayant passée en tant d'autres endroits, je serois bien fâché de ne l'avoir point vue en celui seul par où elle peut paraître belle. Vous ne trouverez pas étrange que je loue un pays où il ne fait jamais froid et où naissent les cannes à sucre. Mais je vous assure qu'il y a ici tel melon que l'on pourroit venir manger de quatre cents lieues, et cette terre pour laquelle tout un peuple erra si longtemps dans les déserts, ne pouvoit être, à mon avis, guère plus délicate que celle-ci. J'y suis servi par des esclaves qui pourroient être mes maîtresses et sans péril j'y puis partout cueillir des palmes.

En outre, Voiture se plaît à retrouver, en passant, les endroits où ses romanciers favoris situèrent les aventures merveilleuses de leurs héros. Traversant la Sierra-Morena, il cherche à reconnaître en quelle gorge s'engagèrent Don Quichotte

monté sur Rossinante et Sancho Panza appesanti sur son âne. Il oublie que les deux vagabonds furent des personnalités chimériques représentant d'une part l'illusion généreuse et de l'autre la lourde réalité. Les paysages montagneux lui apparaissent peuplés d'êtres fantasques. Il assiste au larcin de Ginès de Passamont et entend les lamentations de Sancho privé de sa monture. Voici le lieu où Cardenio conta ses déboires amoureux; voici le lieu où, d'un caillou rudement lancé, ayant désarçonné l'illustre redresseur de torts, il piétina la bedaine de son serviteur. Voici le lieu où le chevalier à la Triste Figure révéla à son compère le nom véritable de Dulcinée de Toboso, et celui où, à l'imitation d'Amadis, il accomplit, en chemise, et cabriolant de roche en roche, sa fameuse pénitence.

La prochaine auberge sera, pour Voiture, la *venta* réelle « où s'achèverent les aventures de Dorothee ». Il est tellement imprégné de cette littérature fabuleuse qu'il n'en discerne plus le caractère imaginaire. Il ne l'étonnerait nullement d'envisager, au détour d'un sentier, la lance en arrêt, le poing chargé du plat à barbe mué en armet de Mambrin, le squelettique paladin dont Cervantès inventa la burlesque épopée.

Cependant, chevauchant avec opiniâtreté, le poète, enivré de lumière et de couleurs, descend les pentes abruptes de la Sierra. Maintenant surgissent,

parmi les ondulations chatoyantes du terrain, les végétations tropicales, les aloès brandissant leurs cimenterres aigus, les lauriers-roses, les lièges, les chênes verts, les figuiers, les palmiers, tous les arbres immobiles aux feuillages décoratifs et métalliques. Plus loin, ce sont, à perte de vue, des bois d'oliviers et la ligne jaunâtre du Guadalquivir.

Voiture traverse le fleuve aux eaux limoneuses sur un bac, s'arrête à Jaen, petite cité agrippée aux flancs d'une montagne fauve, puis, reposé, repart. Il lui tarde d'arriver à Grenade où il compte sur une hospitalité meilleure et sur des spectacles inusités. Il suit la rive sinueuse et brûlante du Rio de Jaen, circulant au fond d'une vallée que dominant des montagnes accablées de sécheresse. Réverbérée par la terre blanchâtre, la lumière violente aveugle le mince voyageur. Il se demande, un instant, s'il n'attendra point la nuit pour continuer sa pérégrination. Bientôt cependant, resserrée entre les rocs surplombants, la vallée s'emplit d'ombres et de sources. Des habitacles rustiques s'épanouissent parmi les massifs de myrtes, les bosquets de pistachiers et de grenadiers. Toute la campagne murmure et chante et il aperçoit, à l'horizon, Grenade, étalée dans la plaine, au pied de l'Alhambra juché sur sa colline mordorée.

Voiture pénètre avec une joie profonde dans la ville. Il en admire la trépidation et la couleur. Il sent

qu'il y connaîtra des heures fortunées. Logé *calle de Abenamar*, en une maison toute fleurie de boiserie ajourées, il essaie vainement d'y dormir. Autour de lui bruit l'allégresse grenadine, chants, rires, danses, musiques étouffées. Il se lève. Il va présenter ses lettres de recommandation. Il pénètre, de-ci de-là, en quelques demeures seigneuriales. Mais ce qui l'intéresse surtout, c'est la rue où palpite la beauté et où s'offre l'amour. Il évolue au long des façades polychromes où miroite le soleil. A toutes les fenêtres des visages charmants sourient parmi les fleurs. Nulle hypocrisie, nulle pudeur effarouchée. Les filles, promenant leurs gorges anudies et ondulant de la croupe, répondent aux œillades et les provoquent.

L'existence du poète n'est en cette ville qu'un long frémissement de sensualité. Il fréquente de jour les quartiers animés du négoce, la place de la Vivarambla et le Zacatin où aboutit un effroyable réseau de ruelles surpeuplées. Là, sous les *tendidos* de toile, s'agite et hurle une foule grouillante parmi les éventaires surabondants de marchandises. Quelques galanteries lancées avec à propos, quelques cadeaux d'affiquets ou d'étoffes ramagées lui permettent de cajoler les capricantes jouvencelles toujours prêtes au plaisir. Et lorsqu'il se découvre un penchant à la causerie, il se rend à la promenade du Salon, vers le crépuscule. Les belles allées d'ar-

bres, les fontaines, mille ruisselets d'eau limpide fluant au milieu des parterres fleuris rafraîchissent cette partie de la cité torride. Les hidalgos et les dames s'y rejoignent. Des douceurs s'échangent dans l'air odorant; les promesses montent aux lèvres tremblantes et parfois le clair-obscur voile des caresses furtives.

Vous devez me permettre d'être galant, écrit Voiture à M^{lle} Paulet, à cette heure que je me trouve à la source de la galanterie et au lieu d'où elle s'est épandue par le monde.

Hélas ! M^{lle} Paulet ne peut comprendre le transport du poète. Et d'ailleurs celui-ci ne lui exprime ce vœu que pour montrer sa persévérance amoureuse. A la vérité, il se moque du maniérisme et de la pruderie de la demoiselle. Il est las. Trop de voluptés savourées l'invitent à la sagesse. Il songe déjà à continuer son voyage :

Au sortir d'ici..., écrit-il à la lionne, j'ai résolu de passer à Ceuta et... d'aller voir le lieu de votre naissance et vos parents qui règnent dans les déserts de ce pays-là.

Mais auparavant il gravit la haute colline où se dressent les tours roussâtres de l'Alhambra. Ce palais où jadis vécurent les rois mores et les sultanes magnifiques attire vivement sa curiosité.

Lorsqu'il y pénètre par la porte massive du Jugement, il lui semble que des impressions délicieuses vont l'assaillir. De fait, jamais ses yeux ne contemplèrent merveilles d'art plus éclatantes et plus invraisemblables.

La Cour des Myrtes lui communique, dès l'abord, la sensation de rétrograder dans le temps, de retourner aux âges tragiques et bénins où les monarques en burnous blancs régnaient sur ces contrées. Le grand réservoir, les bassins de marbres blancs, surmontés de galeries aux colonnettes et aux arcatures graciles paraissent, malgré l'afflux des eaux, s'attrister de n'envelopper plus les jeux des belles moresques nues. Voiture évoque la plastique des chairs dorées autrefois dévoilées en ce décor de blancheurs où l'onde fusait en gerbes diamantées. Ici, des eunuques bronzés, balançant des palmes omnicolores, berçaient la nonchalance des baigneuses allongées. Là des négresses mamelues, avec des gestes doux, caressaient de linges onctueux, arrosaient d'essences embaumées, les corps aux lignes pures confiés à leur soin. Des rires et des cris stridents retentissaient. Des femmes, à demi plongées dans les bassins, tendaient, avec le sentiment de les offrir, les orbes menus de leurs gorges. D'autres se poursuivaient en nageant. D'autres, toutes emperlées de gouttelettes, abordaient, souriantes, parmi les arbustes verts. Cette heure du bain était, dans

le soleil, la meilleure de la journée; elle apaisait l'ardeur de sensualités disciplinées et souffrantes.

Avec peine Voiture s'arrache à son évocation. Pour lui cet endroit résume tout le charme de l'Alhambra. L'appartement particulier des sultanes le séduit cependant, ces pièces bâties comme des autels, ornées de fresques, soutenues par des colonnades filiformes aux arceaux dentelés de sculptures, dallées de marbre blanc percé de trous où fluaient les fumées des brûle-parfums. Le souvenir y survit de galantries romanesques. Car le poète accomplit son pèlerinage, l'esprit chargé de lectures. En foule les images l'assiègent et ses yeux négligent la splendeur du présent pour l'animation du passé. Indifféremment il parcourt la salle des Ambassadeurs, des Deux-Sœurs, des Abencerrages et la célèbre cour des Lions. Il n'en admire point les sculptures pareilles à des broderies arachnéennes, les mosaïques, les fresques, les inscriptions cabalistiques, les dômes, les voûtes, les coupes, les fontaines ajourées, les bassins, les statues, toute la magie colorée et vertigineuse. Ces délicatesses, ces minuties, ces complications de ciselure et de modelage le fatiguent et l'ennuient.

Il se hâte de les abandonner à leur solitude et à leur silence. Un chemin odorant de mille végétations aromatiques conduit au Généralife. Il le prend. Il ne se doute point quel paradis de fleurs et d'eaux

s'ouvre devant lui. Le Généralife, c'est le palais de campagne des anciens rois Mores. Il érige, parmi les verdure luxuriantes, ses hautes murailles blanches et ses terrasses à galeries. Il est intérieurement jalonné d'arcades et illuminé de sculptures. Une suave et pénétrante odeur en emplît la vastitude déserte.

Voiture aspirant cette odeur se demande quelle sollicitude s'emploie à perpétuer, en cette demeure désolée, l'ancienne exhalaison des cassolettes. Mais bientôt le sens de ce mystère se révèle à lui. Les fleurs innumérables des jardins sont les cassolettes qui distillent ce parfum perpétuel. Elles croissent, s'épanouissent, meurent et renaissent dans la lumière incandescente, stimulées par la bruine des jets d'eau. Peu à peu, elles ont échappé au joug des jardiniers et elles envahissent les pierres qui s'effritent.

Jamais le poète ne contempla une telle orgie de corolles omnicolores. Il lui semble que ce tapis papillotant attend la venue de quelque fée. Mais ces fleurs vivent pour la seule joie de vivre. Et s'il leur est imposé quelque obligation en ce coin de terre édénique, c'est l'obligation de cacher le truquage des eaux. Car les eaux sont l'âme et le verbe de ce jardin. Elles viennent du fleuve lointain, canalisées adroitement, fluant sur des pentes rapides, alimentant les ruisselets, les

fontaines, les bassins, les gerbes gracieusement infléchies, les sources artificielles, le canal de marbre allongé entre les fûts énormes des cyprès. Elles gazouillent, elles murmurent, elles chantent. Elles sont habillées d'or par le soleil et d'émeraude par les arcades d'ifs qui les enjambent. Elles chatoient de mille joailleries, soit que les orangers, les jasmins ou les lauriers-roses s'y reflètent. Elles lèchent les murailles peintes à fresques de bains ensevelis sous les arbres et elles aboutissent majestueusement en myriades de jets sous les portiques de marbre qui resplendissent au fond des perspectives colorées.

Longuement Voiture considère ces magnificences. Il sent qu'il en emportera l'image toujours vivante dans sa mémoire. Ah ! certes, les livres ne lui en donnèrent jadis qu'une médiocre idée. Ils étaient, ces livres, plus soucieux de rapporter comment la sultane favorite du roi Boadbil trompa la surveillance des eunuques et quelles délices nocturnes protégèrent les cyprès fantômatiques.

Il n'éprouve plus, au sortir du Généralife, d'autre désir que celui de précipiter son départ. Les liesses de Grenade ne sauraient l'émouvoir d'avantage. Ses domestiques l'ont rejoint. Le temps presse s'il veut toucher à la terre d'Afrique et atteindre Lisbonne en septembre, époque des vents favorables. Quelques semaines lui suffisent pour franchir la Sierra-Nevada. Les tours, les redoutes anglaises et

espagnoles de Gibraltar l'intéressent à peine. Et le voici, paladin nouveau, en route pour le pays de Rodomont et d'Agramant.

Débarqué à Ceuta, il est encore en pleine sécurité, la ville appartenant aux Espagnols. Les lettres du comte-duc d'Olivarès lui facilitent l'accès des maisons cubiques et blanches que surmontent des terrasses et qu'ombragent des palmiers. Mais on ne connaît point hélas ! en ces lieux l'agrément des galanteries verbales. Les belles mauresques, le visage couvert d'un voile, le corps enveloppé dans le « haïque » blanc ne montrent guère au passant que leurs yeux ardents, leurs mains aux ongles teints, leurs gorges ornées de colliers et leurs jambes safranées. Voiture souffre de ne découvrir pas leur sourire. Il maudirait rapidement la stupide coutume musulmane si des complicités ne lui prouvaient que la faiblesse féminine règne derrière la sévérité du voile rituel. Il peut bientôt affirmer au cardinal de La Valette que les africaines « n'ont rien de barbare que le nom » et que « malgré le soleil qui les brûle [elles] sont plus belles et plus brillantes que lui ». « C'est un pays, Monseigneur, ajoute-t-il, où il n'y a point de sottises, de froides, ni de cruelles. Elles sont toutes amoureuses, pleines de feu et d'esprit : et (ce que quelqu'un y estimera davantage) elles ne vont jamais à confesse. »

Néanmoins elles ne le détournent pas du devoir

de traduire à M^{lle} Paulet les mouvements de sa tendresse sempiternelle :

La mer qui est entre vous et moi, lui dit-il, ne peut rien éteindre de la passion que j'ai pour vous... Ne vous étonnez pas de m'ouïr dire des galanteries si ouvertement : l'air de ce pays m'a déjà donné je ne sais quoi de félon, qui fait que je vous crains moins... Il ne vous doit pas pourtant déplaire que l'on vous parle d'amour de si loin : et, quand ce ne serait que par curiosité, vous devez être bien aise de voir des poulets de Barbarie. Il manquait à vos aventures d'avoir un amant au delà de l'Océan et, comme vous en avez dans toutes les conditions, il faut que vous en ayez dans toutes les parties du monde. Je gravai hier vos chiffres sur une montagne qui n'est guère plus basse que les étoiles et de laquelle on découvre sept royaumes; et j'envoie des cartels aux Mores de Maroc et de Fez où je m'offre à soutenir que l'Afrique n'a jamais rien produit de plus rare ni de plus cruel que vous.

Il renouvelle, en outre, à la lionne, la promesse d'aller visiter, au désert, ses parents, les grands fauves. Il attend, pour ce faire, un passeport.

A ce que j'entends, ce sont gens peu accostables. J'aurai de la peine à les trouver. On m'a dit qu'il doit être au fond de la Libye, et que les lions de cette côte sont moins nobles et moins grands. On en vend ici de jeunes qui sont extrêmement gentils. J'ai résolu de vous en envoyer une demi-douzaine, au lieu de gants d'Es-

pagne : car je sais que vous les estimerez davantage et ils sont à meilleur marché. Tout de bon, on en donne ici pour trois écus qui sont les plus jolis du monde : en se jouant, ils emportent un bras ou une main à une personne, et après vous je n'ai jamais rien vu de plus agréable.

Mais tout ceci n'est que métaphore ingénieuse. Peut-être, Voiture l'Africain ou encore, comme il lui plaît de se surnommer, Léonard, gouverneur des lions du roi du Maroc, eut-il le désir de promener, à Tétuan, sa flânerie. Mais le désert ne l'attirait nullement. Loin donc de s'avancer vers la Libye où règnent les « parents » de M^{lle} Paulet, il se contente de lui envoyer, avec une épître puérile, quelques lions de cire rouge.

Nous le retrouvons, quelques semaines plus tard, à Séville, ayant retraversé le détroit, vu rapidement Cadix et San Lucar. Rien, dans sa correspondance, ne nous spécifie qu'il y goûte les délices sexuelles qu'il se promettait d'y savourer. Parmi des phrases louangeuses adressées au comte-duc d'Olivarès, nous discernons une vive admiration pour l'Alcazar, palais more exubérant de sculptures dont le touchent « les dons particuliers et les grâces naturelles ».

Lisbonne, qu'il gagne au sortir de Séville, lui apparaît comme « une des plus belles villes du monde ».

Et il daigne en tracer la physionomie générale : « Ce sont, dit-il, trois montagnes couvertes de maisons et de jardins qui se mirent toutes dans une rivière large de trois licues et la ville qui se voit sous le Tage ne paraît pas moins belle que celle qui est sur le bord. » Voilà ses correspondants renseignés. Il lui importe médiocrement qu'ils désirent davantage. Toute la splendeur de cette cité pittoresque, dressée sur l'amphithéâtre de ses sept montagnes, lui échappe. Nulle mention de son port encombré de forteresses, de ses palais de marbre, de son peuple bigarré et bruyant.

Il fréquente pourtant ce port où il s'enquiert d'un vaisseau en partance; il passe pourtant, chaque jour, devant les palais de marbre du *Terreiro de Paço* où s'ouvrent ces boutiques de confiserie qui l'inclinent à considérer le Portugal comme le « pays de la marmelade »; il trouve pourtant fort agréable ce peuple dont les femmes s'offrent à lui sans le comprendre et lui écrivent en des langues qu'il n'entend pas. Mais il s'ennuie et cet ennui cause son mutisme. Il s'ennuie parce qu'il ne reçoit pas de nouvelles de Paris et des Flandres.

Et lorsque les lettres amicales, retardées par la poste, viennent enfin lui porter un peu de l'âme française, brusquement sa maussaderie s'évapore. Il voit, autour de lui, dans l'éternel printemps portugais, les fleurs s'épanouir et les êtres sourire. Il

se félicite de sa fortune. Activement il s'entend avec le capitaine d'un vaisseau anglais et arrête les conditions de sa traversée. On le rencontre, dans les quartiers marchands de la ville, achetant lit, matelas, couvertures, moutons, bêtes à cornes, poules et pigeons qui assureront son repos et sa nourriture jusqu'à Londres. Il emplit aussi une grande caisse de ces poteries portugaises dont M^{me} de Rambouillet raffole et qui embelliront l'hôtel lointain où il espère se présenter bientôt.

Puis, toutes ses affaires réglées, il ne songe plus qu'à la raillerie. Bien que le vaisseau qui le doit ramener soit armé de vingt-cinq canons, il affecte de craindre les pirates. On dit ces derniers moins galants et de moins bonne composition que cet Orcant entre les mains duquel tomba son héroïne Zélide. Il lui déplairait singulièrement d'aller, aux rives africaines, ramer sur les galères barbaresques. Il est vrai, son capitaine l'assure que, dans cette extrémité, il ferait sauter le navire. Certain donc de n'être pas réduit en esclavage, il feint également de redouter la tempête. M^{me} de Clermont, pour lui éviter celle-ci, daignera-t-elle continuer les neuves qui, jusqu'alors, le préservèrent de tous accidents? Il le suppose sans trop l'espérer. Pour rien au monde cependant il n'attendrait une saison favorable. Car, à un gourmand de son espèce, nul vaisseau ne saurait offrir hospitalité plus délicieuse

que celui où il s'embarque. Il emporte, en effet, huit cents caisses de sucre. « De sorte, dit-il, que si je viens à bon port, j'arriverai confit; et si, d'aventure, je fais naufrage avec cela, ce me sera au moins quelque consolation, de ce que je mourrai en eau douce. »

Toujours plaisantant, il consacre, selon la sympathie qu'ils lui inspirent, une lettre personnelle ou un paragraphe à tous les familiers de l'Hôtel de Rambouillet. Le marquise, M^{me} la Princesse, le cardinal de La Valette, Angélique Paulet, Pisani reçoivent chacun une parcelle de son cœur fidèle. A M^{lle} de Rambouillet seule, il refuse la mince satisfaction qu'elle lui demande, celle de répondre en vers à un défi galant de son nain Godeau. Il ne peut vaincre la jalousie excitée en lui par le goût que la jeune fille manifeste à ce rival badin.

Par contre, se rappelant quel désir d'être roi anime Hector de Montausier, il l'avise que, durant son long voyage, il s'est fort préoccupé de le satisfaire sur ce point.

Aisément le jeune guerrier se procurerait une couronne africaine. « Que si, ajoute-t-il, le séjour de Barbarie ne vous plaît pas, l'on a eu ici avis que l'île de Madère est sur le point de se révolter, et qu'elle veut se donner au premier qui la voudra défendre de la domination d'Espagne. Imaginez-vous, je vous supplie, le plaisir d'avoir un royaume

de sucre et si nous ne pourrions pas vivre là avec toute sorte de douceurs. Quelque grands que puissent être les charmes et les engagements de Paris, selon que je vous connais, je sais qu'ils ne vous arrêteront pas en une occasion comme celle-là; et si quelque chose vous peut retenir, ce sera seulement l'incommodité du chemin et la peine de vous lever matin. Mais, Monsieur, les conquérants ne peuvent pas toujours dormir jusqu'à onze heures. Les couronnes ne s'acquièrent pas sans travail; même celles qui ne sont que de lauriers ou de myrthes s'achètent bien chèrement, et la gloire veut que ses amants souffrent pour elle.»

Ainsi, au milieu des badinages, Voiture attend l'heure de s'embarquer sur le brigantin qui le doit déposer à Londres. Cette heure sonne bientôt. De son existence à bord, de cette existence oisive et monotone, aucun détail ne nous est transmis. Le poète ne paraît pas avoir souffert de la tempête et encore moins du mal de mer. Descendu en la ville brumeuse embusquée sur l'estuaire de la Tamise, il ne manifeste aucune fatigue (1). On l'y surprend baguenaudant en compagnie d'un sieur Gourdon, parmi les différentes merveilles de la capitale

(1) Il paraît même conserver un souvenir amical au capitaine du vaisseau anglais qui le conduisit de Lisbonne à Londres. V. *Nouvelles Œuvres*, 1658, p. 19; U. I, 213.

anglaise. Le marquis de Sourdéac, l'un des rebelles que Marie de Médicis entraîna dans son exil, sa femme, la marquise, et une certaine M^{me} de Quéli-gré s'efforcent de le distraire. Il esquisse même une galanterie avec la comtesse de Carlisle, épouse de cet ambassadeur qui négocia le mariage de Charles I^{er} en France.

Mais il ne s'attarde pas en cette cité glaciale où son éternel rhume le reprend. Après un mois d'expectative furieuse au port de Douvres, il débarque enfin à Dunkerque et, de là, se rend directement à Bruxelles. Monsieur lui témoigne, sinon de la gratitude, du moins de la bienveillance. Et tout son entourage le fête. En somme, il a joué, dans l'histoire de la rébellion, un rôle éminent. Et l'on n'espérait guère plus revoir ce petit homme dont on supposait moins opiniâtre la résistance morale et physique.

Pour son compte, il constate qu'il a beaucoup à apprendre. Les événements ont transformé les familiers de Gaston. La plupart se lassent d'un exil qu'ils imaginaient moins interminable et manifestent de la nervosité. La zizanie s'est introduite entre eux et les officiers de la reine-mère. Continuellement, et pour les motifs les plus futiles, ils vont sur le pré et se pourfendent. L'infante Isabelle d'Autriche qui leur ménageait une existence facile est morte. Ils redoutent l'arrivée prochaine du car-

dinal-infant dont l'humeur autoritaire réduira leur amour de l'indépendance. Puylaurens, entouré d'inimitiés, se défend, en outre, contre la haine tenace de la princesse de Phalsbourg, récemment venue de Lorraine et qui ne lui pardonne pas de la trahir au profit de M^{lle} de Chimay. Ayant lâchement abandonné pour un galand vert, le galand bleu, traversé d'une petite épée, et orné de cette devise : *Fidélité au bleu mourant* que lui donna cette princesse, il doit s'attendre à une vengeance inévitable (1).

L'avenir apparaît fort troublé à Voiture. Et Chaudbonne, son ami de prédilection, ne contribue pas à le rassurer. Il le retrouve plus sévère que jamais, le visage enlaidi d'une barbe qui descend jusqu'à la ceinture. D'une voix rauque au point qu'on croirait, l'écoutant, entendre résonner le « cor d'As-tolphe », il l'invite à se convertir à son exemple. Il est tout confit en dévotion.

A moins que de traiter de l'immortalité de l'âme ou du souverain bien, et d'agiter quelque'une des plus importantes questions de la morale, on ne lui saura plus faire ouvrir la bouche. Si Démocrite revenait, quelque philosophe qu'il fût, il ne le pourrait pas souf-

(1) Sur cette princesse dont les mémoires nous entretiennent copieusement, V. B. A. *ms. Conrart*, t. XVIII, in-4°, p. 479, *Madri-gaux sur un portrait de M^{me} la Princesse de Phaltzbourg représentée en Diane*.

frir parce qu'il aimait à rire. Il a entrepris de réformer la doctrine de Zénon, comme trop douce, et il veut faire des stoïques récollets.

Cette attitude ne saurait réjouir Voiture. Il ne revient pas du fond de la Barbarie pour s'enfermer en un cloître. Son dessein principal consiste, au contraire, à embellir de joies vives les années qui lui restent à vivre. Désintéressé des affaires politiques, prêtant une oreille indifférente aux racontars des rebelles qu'indignent les procédures en nullité de mariage intentées contre Monsieur devant le Parlement (1), il partage ses loisirs entre l'amour et les correspondances.

M^{me} de Saintot, toujours férue de lui, malgré l'absence et le temps, croyant susciter sa jalousie, vient de s'acoquiner avec le sieur de la Hunaudaye. Ainsi suppose-t-elle l'inviter au retour. Mais il se rit de cette manœuvre stupide.

Vous verrez, écrit-il à Julie d'Angennes, qu'elle sera assez niaise pour ne me point quitter pour lui... Au pis aller, mademoiselle, je puis ici avoir, quand je voudrai, une maîtresse belle comme l'infante Briane, amoureuse comme M^{lle} Arlande et forte et membrée comme M^{me} Gradafilée. Tout de bon, une des plus puissantes filles qui soit dans toutes les dix-sept provinces a envie

(1) Sur ces procédures, V. A. E. *France*, 810, *passim*.

de faire amitié avec moi; mais M. de Chaudebonne ne me conseille pas de m'y hasarder (1).

On peut, à bon droit, s'étonner qu'il choisisse Julie d'Angennes comme confidente sur cette matière. La raison en est, d'abord, dans le fait que la jeune fille remplace maintenant M^{lle} Paulet comme correspondante de l'Hôtel de Rambouillet. En outre, Voiture est coutumier de ces audaces. Peu après, il lui envoie, pour que l'on ait, rue Saint-Thomas-du-Louvre, la certitude qu'il ne ment point en se prétendant comblé de faveurs par les femmes flamandes, le portrait et les lettres de sa « loyale amie ».

Peut-être l'Hôtel considère-t-il cette astuce comme excessive. Il ne manifeste point sa désapprobation cependant. Il se contente de souligner les incorrections que contiennent les épîtres de la pécore. Cela excite la colère de Voiture :

A dire le vrai, répond-il, c'est une extrême méchanceté de se moquer d'une pauvre enfant qui n'a appris le français que pour l'amour de moi, et qui a eu au moins l'esprit de me choisir entre tous ceux qui sont ici.

Il affirme que, sous sa direction, sa maîtresse,

(1) U. I, 243, V. aussi, sur M^{me} de Saintot, Tallemant : III, 45; Sarasin : *La Pompe funèbre précitée*, p. 15.

comme jadis M^{me} de Saintot, se perfectionnera et « sera en état de se revancher ». Peut-être, à dévoiler ainsi ses amours, s'aliène-t-il l'affection bizarre, tumultueuse et jalouse de Julie d'Angennes. De fait, leur correspondance prend le ton continuel d'une querelle, avec des périodes d'apaisement et de douceur. La jeune fille lui reproche amèrement de n'avoir pas répondu au défi de Godeau reçu à Lisbonne (1), et de négliger l'achèvement de l'*Histoire d'Alcidalis*. Elle regrette que les pirates ne se soient point emparés de lui. Ils lui eussent assoupli le caractère à coups de latte et appris à « panser les chameaux de Barbarie » (2). Elle lui transmet les calomnies que l'on répand sur son compte, celles, notamment, qui l'accusent d'être incapable de bonté et fermé à l'amitié. Tout cela l'énerve et le fâche. Il riposte avec violence. Il dénigre les ennemis qu'il

(1) Voiture y répond à ce moment par un rondeau méprisant où l'on peut discerner, au milieu des badinages, la haine qu'il porte au nain de la princesse Julie. V. B. A. ms. *Conrart*, t. XVIII, in-4^o, p. 1051; *Recueil de divers rondeaux*, 1639, p. 18; *Nouveau recueil de divers rondeaux*, 1650, I, 18; Voiture : *Œuvres*, 1650, *Poésies*, p. 107; U. II, 330. Le rondeau de Godeau se trouve dans B. A. ms. *Conrart*, t. XXII, in-4^o, p. 863, sous le titre : *Le nain de la Princesse Julie au discourtois chevalier Rabacratés*. Il a été publié par l'abbé Cognet : *Antoine Godeau*, 1900, p. 19.

(2) A cela Voiture répond : « De la sorte que vous en parlez, je crois aussi que vous eussiez été bien aise que j'eusse été empalé une demi-heure pour savoir de quelle façon cela se fait et comment l'on s'en trouve. »

se suppose à l'Hôtel, Godeau qui jouit injustement, en son absence, de ses biens amicaux; Benserade, nouveau venu, qui le supplante également, de concert avec la Hunaudaye, dans l'alcôve de M^{me} de Saintot (1). Soupçonnant M^{me} de Sablé, si inconséquente, coupable des médisances dont il souffre, il se venge d'elle en la couvrant de ridicule :

Je ne me puis assez étonner, dit-il, qu'en un temps où elle ne se soucie d'homme vivant que de son médecin et de son cuisinier, vêtue de cette ratine que nous lui avons vue et coiffée de trois serviettes, elle ait pu gagner un cœur aussi difficile à prendre que je m'imagine que doit être celui du marquis de Varanne et envoyer un amant [Charnassé] soupirer pour elle dans les déserts de la Thébaïde.

Insinuations et brutalités irritent Julie d'Angennes. Elle prend sa plume hautaine : « Je ne sais pas comme je me suis tant abaissée », écrit-elle insolemment. Elle souhaite que le poète soit pendu. La querelle se termine en brouille. Puis, de part et d'autre, on s'apaise. La jeune fille panse la blessure qu'elle vient de faire : « Ne grondez plus, dit-elle. Écrivez-moi toutes les semaines. » Les ressentiments s'évanouissent. Les lettres ne contiennent plus que cordialité. On désire ardemment le retour

(1) U. I, 240. V. aussi, Sarasin : *op. cit.*, p. 15.

de Voiture à l'Hôtel. Des fêtes publiques y seront données pour célébrer la venue de l'enfant prodigue. On y soutiendra des disputes sur la politique et la galanterie espagnoles. On lui montrera les merveilles que la chambre bleue applaudit, entre autres le singe de M^{lle} Coinet qui joue sur la guitare une agréable sarabande.

Et Voiture, remerciant, sourit à la perspective de retrouver ses félicités anciennes. Désormais il se préoccupe de la politique. Il apprend que Gaston d'Orléans, bien qu'ayant signé avec le marquis d'Aytone un traité ignominieux qui le livre à nouveau aux Espagnols, négocie en cachette son accommodement (1). Il se méfie de ses alliés. Puy-laurens, un soir, à l'entrée de son palais, reçut une mousquetade dont il faillit périr. Les frères d'Elbène partis, chargés de ses instructions, sont malheureusement revenus sans résultat appréciable. Le Parlement a rendu l'arrêt proclamant la nullité de son mariage avec Marguerite de Lorraine. En grande pompe le cardinal-infant est entré à Bruxelles.

C'est surtout la présence de ce prince, entre les mains duquel il se sent comme un otage ou un prisonnier, qui décide Gaston à entamer de nouveaux

(1) Le texte de ce traité se trouve aux A. E. *France*, 810, f^o 155. V. aussi, B. A. *ms. Conrart*, t. I, in-f^o, p. 649.

pourparlers. Il montre, cette fois, moins d'intransigeance. Les frères d'Elbène réussissent à s'accorder avec les plénipotentiaires de Louis XIII. La question du mariage de Gaston sera soumise à la juridiction ecclésiastique. On oubliera ses erreurs passées. Sa maison ne sera pas inquiétée. Puylaurens épousera une parente du cardinal de Richelieu, recevra divers commandements et le brevet de duc et pair. Monsieur devra accepter ce traité dans un délai de quinze jours et rentrer en France dans les trois semaines suivantes (1).

Rien n'a transpiré au dehors de ces conventions secrètes. Si le cardinal-infant se fût douté de leur conclusion, nul doute qu'il n'eût emprisonné son allié. Les officiers du prince, à part Puylaurens et quelques autres, ignorent ses préparatifs clandestins (2). Aussi sont-ils plus étonnés encore que les espagnols, quand, un beau matin, ils apprennent la fuite de leur maître. La vie à Bruxelles leur devient d'ailleurs intenable. On les accable d'injures et de nasardes. On leur reproche insolemment leur ingratitude. L'ordre leur vient bienheureusement

(1) Sur ces événements, V. A. E. *France*, 811, *passim* et pour le traité, f° 64. V. aussi, A. G. *vol.* 22, f° 56. V. également sur l'ambassade des d'Elbène, *Voiture : Œuvres*, édit. Ubicini, I, *passim*.

(2) Puylaurens obtenait des avantages en ces affaires. On les trouvera énumérés aux A. E. V. aussi, B. A. *ms. Conrart*, t. XXII, in-4°, p. 65 et s.

de rejoindre Monsieur à Blois où il s'est réfugié après sa réconciliation publique avec Louis XIII.

Voiture, comme ses compagnons d'infortune, reçoit cet ordre avec ravissement. L'avenir, chargé de nuages, s'éclaircit enfin. A cheval, parcourant les campagnes de France, il se sent revivre tout entier (1). Des mèches blanches se penchent évidemment sur son front. Mais la jeunesse vibre encore dans son âme et dans son cœur. Il se hausse sur ses étriers. Il lui semble avoir grandi soudainement de plusieurs coudées. Lorsque, entrant dans Paris, il passe sous l'arc de triomphe de la rue Saint-Denis, il n'affecte point la mine honteuse d'un rebelle pardonné. Il lève orgueilleusement le front. La voie royale lui paraît plus grandiose d'avoir été si longtemps perdue. Elle l'accueille, rayonnante de soleil et de couleur. Elle le conduit directement vers la gloire...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Mai 1911.

(1) Il rentre en France salué par une lettre de Balzac : *Œuvres*, 1665, I, 371, datée du 4 novembre 1634, qui lui manifeste des sentiments très amicaux. Il passe naturellement à Paris avant de se rendre à Blois. Mais il paraît ne faire qu'un bref séjour en la capitale, car Chapelain (I, 121, *A. M. l'évesque de Grasse*) annonce seulement son véritable retour à la date du 10 octobre 1636.

APPENDICE

NOËL VOITURE
mort vers 1574.

BARBE BOUTON
remariée à Pierre Poittevin,
morte en 1597.

VINCENT VOITURE
épouse
JEANNE DE COLLEMONT,
le 18 juillet 1580.

JEANNE
VOITURE,
épouse PHILIPPE TRONCHET, marchand bourgeois de Paris.

MARGUERITE
VOITURE, épouse
PIERRE FUREL, conseiller du Roi, receveur des décimes à Amiens.

MARIE VOITURE,
née à Amiens,
le 3 janvier 1590,
épouse: 1^o AN-DRÉ DE LANLU, lieutenant du grand Prévot de l'Hôtel. 2^o Le Sieur HARDY, dont elle a :

VINCENT
VOITURE, né à Amiens, le 8 décembre 1591. Mort jeune.

VINCENT VOITURE, né à Amiens, le 24 février 1597, mort à Paris, le 26 mai 1648. De sa liaison avec Mlle de LA TOUCHER, il eut

FLO-RANT VOITURE, né à Paris, le 22 septembre 1605, mort avant 1648, sans postérité.

ÉTIENNE MAR-TIN DE PINCHES-NE, né en 1616, mort en 1703.

JEAN HARDY,
consr du Roi et contrôleur des gages des secrétaires du Roi, épouse ?...

ANNE HARDY,
épouse NICOLAS BARBIET, consr du Roi, receveur et payeur des gages de la cour des Aides.

MARIE HARDY, épouse ÉDOUARD GORILLON, audiencier en la chambre des Comp-tes.

MADELEINE VOITURE, fille naturelle, entrée en religion vers 1650.

FRANÇOIS HARDY, né en 1625, en pension chez les Pères de l'Oratoire, P. G. St-Jacques, en 1648, pre-tré de l'Oratoire en 1650.

... GORILLON.

I. — GÉNÉALOGIE INÉDITE DE VOITURE

II. — CONTRAT INÉDIT ENTRE MARIE DE MÉDICIS
ET VINCENT VOICTURE POUR LA FOURNITURE
DU VIN DE LA COUR

Par-devant les notaires garde-nottes du Roy nostre sire en son Chastelet de Paris soubsignez fut présent en sa personne Vincent Voicture, marchand de vins, bourgeois de Paris, demeurant rue Saint-Denis, paroisse Saint-Eustache, Lequel recognut et confessa avoir promis et promet à la Reyne ce acceptant par M^{re} Paul Brulard, chevalier de l'ordre Saint-Jean de Hierusalem, commandeur de Sillery, conseiller du Roy en ses conseils d'Estat et privé, chevalier d'honneur de Sa M^{te}, M^{re} Anthoine de Ligny, chevalier, vicomte de Chermel, premier m^e d'Hostel de Sa M^{te}, Claude Bretel, escuyer, sieur de Languetoc aussy conseiller et m^e d'hostel ordinaire, Claude Faucon, sieur de Bonville, m^e d'Hostel servant, noble homme Florent d'Argouges, conseiller trésorier et Receveur général des maisons et finances de ladite Dame et Simon Arnoul, sieur Dubuisson aussy conseiller et contrôleur général de sa maison à ce présent, De fournir et livrer journellement à ses frais et despens tout le vin blanc et

clair et qu'il conviendra avoir tant pour la bouche de Sa M^{te} que ceux de sa maison à quelque quantité qu'elle se puisse monter combien qu'elle ne soit ny spécifiée et déclarée, en tous lieux et endroits où Sa M^{te} ira et fera séjour, Et ce pendant une année entière commençant le premier jour de ce présent mois de Janvier et qui finira le dernier jour de Décembre ensuivant au présent mil six cens quinze. Assavoir le vin de bouche moyenant le prix et somme de quatre vingts livres pour chacun muid et le vin commun moyenant le prix et somme de quarante livres aussy pour chacun muid de jauge de Paris tenant trente six septiers. Et en cas qu'il fournisse autres vaisseaux seront jaugez pour estre comptez à ladite raison de trente six septiers chacun muid. Tout vin vieil depuis ledit premier jour de janvier jusques au jour de Pasques et depuis ledit jour de Pasques jusques audit dernier jour de Decembre, tout vin nouveau du meilleur qui se pourra trouver pour vin débouché à table. Et pour le vin commun bon, loyal et marchant, tout lequel vin les officiers et sommeliers de Sa M^{te} seront tenus de venir prendre et enlever dans les caves et celliers qui leur seront montrés par ledit Voieture ou ses commis, Lesquels seront tenus vuides les muids qu'ils auront percé auparavant que d'en percer un autre. Le prix duquel vin à la susdite raison lesdits sieurs dessus nommez ont promis et promettent pour sadite M^{te} faire payer audit Voieture par ledit sieur d'Argouges des deniers qui luy seront mis en ses mains pour le faict de sa charge suivant les extraits qui seront faicts pour ladicte fourniture par

lesdits sommeliers et controllez par le contrôleur général de la maison de sadite M^{te} en attendant que l'escroux en soit tenu sans que dudit fournissement luy en soit fait aucun reste par ledit sieur d'Argouges, et dont il sera payé par chacun mois et auctant que ledit Voicture face quelque fournissement de vin par extraordinaire soit pour festins commandez par Sa M^{te}, traitement ou reception d'ambassadeur, ils luy seront aussy payez au mesme prix par ledit sieur d'Argouges des deniers qui luy seront ordonnez et mis en ses mains à cet effect et non aultrement. Car ainsi a esté convenu et accordé entre les parties, promet et oblige chacune d'elles en droict soy lediet Voicture comme pour les propres affaires du Roy, Renoncant... Faict et passé en l'hostel dudit sieur commandeur, scis à Paris, rue Saint-Honoré le xviii^e jour de janvier l'an mil six cens quinze. Et ont lesdits sieurs susnommez pour et au nom deladicte Dame Reyne et ledit Voicture signé la minutte des présentes avec les notaires soubsignez demeurant pas d'autres en la possession dudit De Briquet l'un d'eux. Signez : Targis et De Briquet (1).

(1) *Bibliothèque nationale, Cinq cents Colbert, t. 93, f^o 283.*

III. — DOCUMENTS INÉDITS RELATIFS
AUX NÉGOCIATIONS DE VOITURE EN ESPAGNE

I

*Madrid. 5 décembre 1632, Avis du Conseil d'État
au Roi (1).*

Señor, Mons. de Boiture Residente que ha sido aqui del Duque de Orliens siente adisfavor y menos cabo de su reputacion que en la cadena que se le ha mandado dar le desigualen del Varon Duguay y ha dado quejas dello al Sr^{to} Andres de Rocas. Y ha mendo dado quenta desto al Conde Duque de San Lucar le ordeno l'adiese en el conseso para que representase a V. M^d lo que se le ofrecia sobre ello Hizolo assi, y el conseso (en que concurrieron el Duque de Alburquerque, el Marques de Gelves, el marques de Sancta Cruz y el Conde de Castrillo) es de parecer que a Mons. de Boiture se le iguale en la cadena con el Varon Duguay que puede ser poca la diferencia y es bien que nollere esta ocasion de descontento.

(1) *Archives nationales, Fonds Simancas, K 1415.*

V. M^d mandara lo que fuere servido en Madrid a 5 de diziembre 1632.

Va con sola mi señal por maior breuedad (1).

II

Madrid, 21 mars 1633, Avis du Conseil d'État, au Roi(2).

Señor, En le conss^o sehan visto (como V. M^d fue servido de mandarbo por papel del Conde Duque de Sanlucar de 18 deste) las cortas incluidas de Mons. de Pui-
lorent y Mons. de Farxis. Ihaviendo seplaticado sobrelo que contienen sevoto como de signe.

(1) Traduction :

Sire, Monsieur de Voiture, ministre résident du duc d'Orléans à Madrid se plaint comme d'une défaveur et d'une atteinte à sa bonne renommée qu'en ordonnant de le gratifier d'une chaîne, on ne l'ait pas traité sur le même pied d'égalité que le baron Duguay. Il s'en est plaint au secrétaire Andrés de Rosas. Le comte-duc de San Lucar ayant été prévenu de cette plainte, lui a ordonné de la présenter au Conseil afin que V. M. connaisse l'opinion dudit Conseil sur cette affaire. Il en a agi ainsi et le Conseil (auquel assistèrent le duc d'Albuquerque, le marquis de Gelves, le marquis de Santa-Cruz et le comte de Castrillo) est d'avis que M. de Voiture, relativement à cette chaîne, soit traité sur le même pied que le baron Duguay, parce que la différence [de situation] est minime entre eux et qu'il est bon de ne pas lui donner cette occasion de mécontentement.

V. M. arrêtera ce qu'il lui semblera bon...

Part avec mon seul sceau, vu l'urgence.

(2) *Archives nationales, Fonds Simancas, K 1416.*

Et Cardenal Capata que a Boiture se la secorra y en la cantidad se remite al Marques de Mirabel que le debe de conocer. Y lo mismo en lo que se hubiere de hazer con Mons. de Farxis y que el Conde Duque si hubiere de responder lohara en la forma que convenga (1).

El marques de Gelves que se remite al Conde Duque que conocelas personas y save de la manera que han procedido y lo que merecen y es justo se haga con ellos que es lo que entiende se mirara con mayor atención del

(1) Traduction :

Sire, le Conseil a examiné (comme V. M. a daigné l'ordonner par lettre du comte-duc de San-Lucar du 18 courant) les lettres ci-jointes de M. de Puylaurens et de M. du Fargis. Et, après avoir discuté sur leur contenu, il a émis les opinions suivantes :

Le cardinal Zapata est d'avis qu'on donne une gratification à Voiture et que la somme soit envoyée au marquis de Mirabel qui doit le connaître. Il est d'avis qu'on agisse de même en faveur de M. du Fargis auquel, s'il est nécessaire de lui répondre, le comte-duc s'en acquittera dans la forme la plus convenable.

Le marquis de Gelves est d'avis qu'on laisse au comte-duc toute indépendance d'action puisqu'il connaît les personnages, la manière dont chacun d'eux s'est conduit et leurs mérites respectifs. Il est juste de s'en rapporter à l'appréciation du comte-duc. Il emploiera sa clairvoyance à satisfaire le duc d'Orléans et ses ministres.

Le comte de la Puebla est d'accord avec les précédents. Quant à la somme [à distribuer], il dit que c'est au marquis de Mirabel à la fixer. Il connaît les personnages, leur importance réciproque et jugera dans quelle proportion, il convient de la leur distribuer.

Le marquis de Mirabel dit qu'il ignore de quelle façon V. M. a ordonné de récompenser M. du Fargis, si c'est par une gratification globale ou par une gratification mensuelle. Dans tous les cas, quelle que soit l'importance de la somme et la façon dont elle sera attribuée (puisque c'est chose accordée, il ne demande que l'accomplissement de cette gracieuseté de V. M.), il est d'avis de prier V. M. d'envoyer des ordres nouveaux pour l'exécution de sa décision.

acierto y de la satisfacción que se debe dar al Duque de Orliens y a estos ministros suyos.

El Conde de la Puebla se conforma con lo votado y en quanto a la cantidad se remite al Marques de Mirabel que conoce las personas y el porte dellas y juzgara mejor la cantidad que proporcionadámse seles podras dar.

El marques de Mirabel que a Mons. de Farxis no sabe que forma de secorro le ha mandado dar V. M^d si es por una vel ou por meses, peroque en qualquier manera que sea y en qualquiera cantidad (pues es cosa resuelta y queel no pide sino el cumplimiento y efecto de la med [merced] que V. M^d le ha hecho) se puede servir V. M^d de mandar nubiar las ordenes necesarias para el cumplimiento de las que estandadas.

A Mos. de Boiture que esta a qui asistiendo a los negocios per el Duque de Orliens, si el secorro que pide es para irse como lo ha dado a entender el Marques parece bastaria dar le mil ducados para su viase y si ha de continuar su asistencia a qui podria V. M^d servisse demandar le secorror con cien escudos cada mes y quatrocientos o quinientos por una vel considerandosu necesidad y las personas por quien asiste; el responder a Mons. de Piloran y a Farxis respeto de que todolo que dizen en sus cartas es en orden y consideracion del Duque de Orliens. Y en su nombre representan el affecto y voluntad al serviero de V. M^d podria responderles el Conde Duque con estimacion de su voluntad, pues siempre es conven^{se} tenerlos confiados y al Duque de Orliens pendiente de V. M^d. El duque de Villaher-

mosa se conforma con el Marques de Mirabel. V. M^d mandaralo que mas fuere servido en Madrid A 21 de Marzo de 1633 (1).

III

Madrid, 25 avril 1633. Avis du Conseil d'État au Roi (2).

Señor, El cons^{llo} Andres de Rocas dio quenta en el conss^o de que V. M^d havia resuelto que a Mons. de Boiture que ha residido aqui por el Duque de Orliens se le diesen quinientos escudos como la vez passada y que despues havia estado Boiture con el cons^o y dichole que queria yrse y tenia orden de su amo para esto y se halava a que empeñado por lo mucho que havia gastado entanlarga enfermedad como la que tubo y le era for-

(1) En ce qui concerne M. de Voiture, résident à Madrid du duc d'Orléans, [le marquis de Mirabel est d'avis que] s'il demande une gratification pours'en aller, comme il le lui a insinué, il semble qu'il serait suffisant de lui donner mille ducats pour son voyage. S'il demeure ici, V. M. pourrait lui allouer cent ducats par mois et 4 ou 500 écus, en outre, en une seule fois, selon ses besoins et en considération des personnes qu'il représente.

Quant à MM. de Puylaurens et du Fargis qui expriment, dans leurs lettres, par ordre et en son nom, le penchant et la volonté du duc d'Orléans de servir V. M., le comte-duc pourrait leur répondre qu'il les remercie de leurs bonnes dispositions. Il convient, en effet, de maintenir leur confiance afin que le duc d'Orléans demeure sous la dépendance de V. M. Le duc de Villahermosa est d'accord avec le marquis de Mirabel. V. M. ordonnera ce qui lui plaira le mieux.

(2) *Archives nationales, Fonds Simancas, K 1416.*

zos so valerse en esta occassion de la nira que V. Md le hazia por eriado de sus amo. Ha referido tambien el Cons^o que haviendo dada quenta desto à V. M^d por medio del Conde Duque que tenia orden de referirlo en el Conss^o para que se vea y consulte a V. Md si supesto que los quinientos escudos resueltes se daban a Mons. de Boiture para continuar su residencia a quí y sin atencion a loque denuevo representava seria bien acrescentar algo la demostracion que se havia de hazer con el por las caussar que añadia (1).

Haviendo oido al cons^o Rocas parece al conss^o en que concurrieron, el car^{le} Capata, el marques de Gelves, el Marques de Miravel y el Duque de Villahermosa que por loque Mons. de Boiture ha dado a entender del empeño en que se halla y para irse pues esta despachado

(1) Traduction :

Sire, le conseiller Andrés de Rocas a rendu compte au Conseil de la décision de V. M. ordonnant, comme précédemment, qu'on donne 500 écus à M. de Voiture, résident à Madrid du duc d'Orléans : qu'ensuite de cette décision M. de Voiture a visité ledit conseiller et lui a dit qu'il voulait s'en aller selon l'ordre de son maître, mais qu'il était criblé de dettes, ayant beaucoup dépensé à cause de la longue maladie qu'il a endurée et qu'il était forcé de profiter, en cette occasion, de la libéralité que V. M. lui a faite à titre de serviteur du duc d'Orléans.

Le conseiller a raconté aussi qu'ayant rapporté à V. M. cette conversation par l'intermédiaire du comte-duc, il avait reçu l'ordre de soumettre au conseil la question de savoir si, M. de Voiture devant recevoir 500 écus pour continuer sa résidence et sans égard à la considération qu'il expose maintenant, il serait bon d'augmenter cette gratification en raison de ses allégations.

Le conseiller de Rocas entendu, le Conseil (auquel assistèrent le

se le podrian dar los quinientos escudos que V. M. tiene resueltos y otros quinientos masq sean mill en todo como se le dieron los quinientos la vez passado.

Annotation du roi : Como paren.

cardinal Zapata, le marquis de Gelves, le marquis de Mirabel et le duc de Villahermosa) est d'avis que puisque M. de Voiture se trouve dans une situation difficile et qu'il est en possession de ses passeports, on pourrait lui donner les 500 écus que V. M. lui accorda et 500 écus en plus, soit mille en tout, de la même façon qu'ils lui ont été donnés précédemment.

Annotation du Roi : D'accord.

IV. — LETTRE INÉDITE DE VOITURE

A Madame...

Tout le monde en ce pays se plaint de votre silence et moy je vous en loue; mais il est temps de le finir et de tesmoigner que vous n'avez pas oublié une province où vous estes si parfaitement honorée. Si j'eusse creu que mes lettres ne vous eussent pas desrobé quelques momens que vous estimiez si chers, je vous aurois fait connoistre par mes soins que la qualité de votre serviteur inutile est un reproche respectueux qui vous oblige à vous souvenir que je suis toujours la mesme personne qui n'a perdu l'honneur de vos bonnes grâces que par injustice (1).

(1) *Bibl. de l'Arsenal*, ms. n° 5132, f° 43.

V. — ACTE INÉDIT DE DONATION ENTRE VIFS
ENTRE LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE RAMBOUILLET

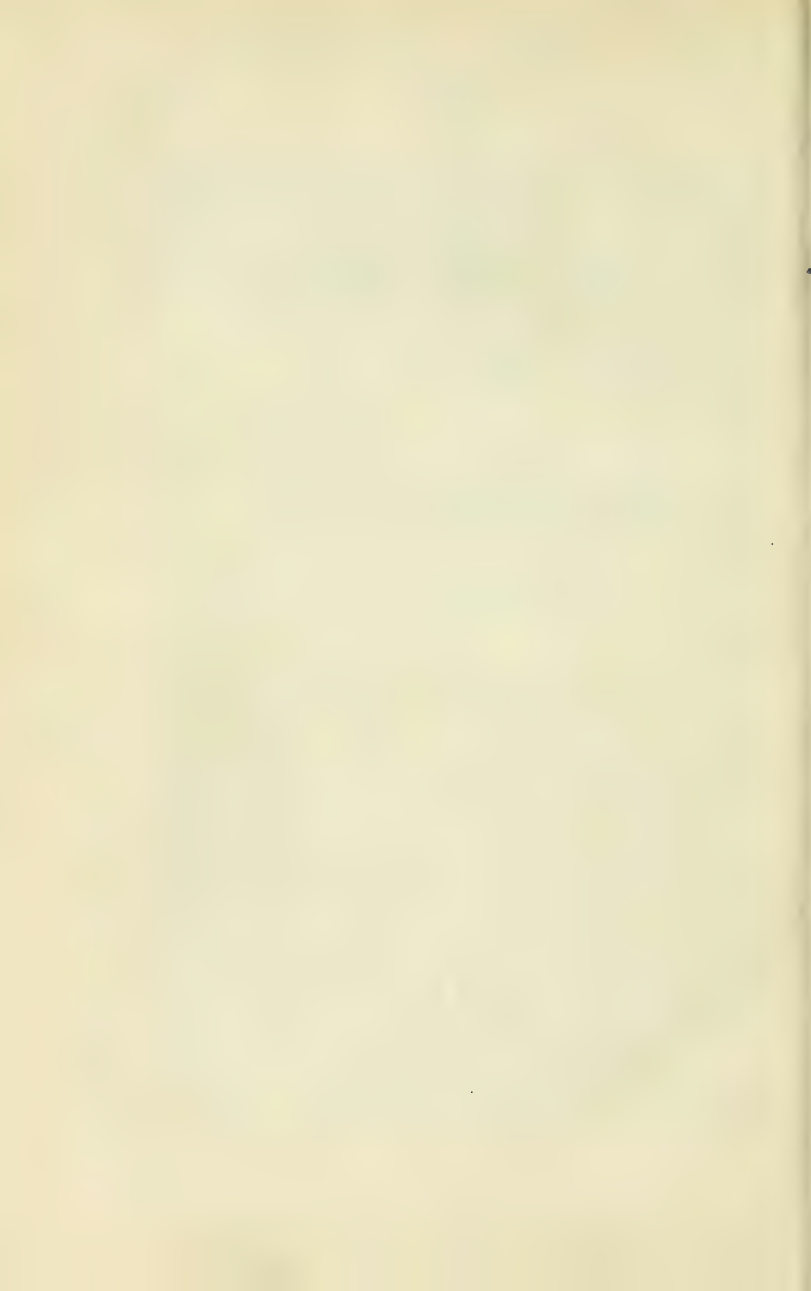
Nous avons cité, au cours de notre texte, de nombreux actes inédits concernant les Rambouillet. Nous pourrions aisément publier tous les titres de cette famille. Nous renonçons à cette publication devant son énormité. Nous nous contentons de donner le petit contrat suivant pour la raison qu'il indique un état d'esprit curieux, au moment surtout où la marquise était enceinte de Julie d'Angennes :

Furent présens et comparurent personnellement hault et puissant seigneur M^{re} Charles Dangennes, vidame du Mans, capitaine de cent gentilshommes de la maison du roy d'une part, et haulte et puissante Dame, Dame Catherine de Vivonne de Savelle, son espouse de luy auctorizée pour faire et passer ce qui s'ensuit, demeurant en leur hostel, sis à Paris, rue Saint Thomas du Louvre d'autre part. Lesquelz sieur et Dame estant en bonne santé et disposition de leurs personnes, en considération de la parfaicte, entière et conjugalle amitié qu'ilz se sont toujours porté l'ung à l'autre et espère continuer toute leur vie, désirant se gratiffier d'aultan qu'ils n'ont à présent aucuns enfans qui puissent, après

leur décedz, succéder à leurs biens, et afin que le survivant des deux ayt meilleur moien de vivre après le decedz du premier mourant pendant le reste de sa vie. ont de leur bon gré, pures, franchises et loialles volonteiz, sans force ni contraintes, donné et donnent tous et chascuns les biens tant meubles propres, acquests et conquests Immeubles qui leur comportent et appartiennent, comporteront et apartiendront au jour du décedz et trespas dudit premier mourant. Desquelz biens tant meubles acquestz que conquestz immeubles lesditz sieur et dame vidame ont faict et font par les présentes don mutuel, esgal et réciproque l'ung d'eulx à l'autre et au survivant d'eulx deux quelque part que lesditz meubles soient sceuz et trouvez et lesditz Immeubles propres acquetz et conquestz quelque part qu'ils soient scituez et assis tant en France que hors de France et en quelques coustumes, païs et juridiction que ce puissent estre et à quelque prix, velleur et estimation qu'ils puissent monter pour en jouir par ledit survivant après le décedz dudit prédécédé à perpétuité. Que durant suivant les Ustz et Coustumes et païs où lesditz biens Meubles propres, acquetz et conquestz Immeubles soient scituez et assis, à la charge de paier par le survivant les debtes dudit prédécédé, ses obsèques et funérailles et le faire inhumer honorablement selon sa qualité pourveu que, au jour du decedz dudit premier mourant, il n'y ayt aucuns enfans ou enfans nez ou à naistre procrééz de leur corps en loial mariage venant au jour de la dissolution d'iceluy et advenant qu'il y ayt enfans lors dudit decedz du premier mourant et qu'en

après ils vinsent à décedder, jouyra néanmoins le survivant dudit don tout ainsy qu'il eust peu faire s'il n'y eust eu aucun enfans... Faict et passé en l'hostel desdits sieur et dame... le trentiesme et dernier jour d'avril après midi, an mil six cens sept et ont signé (1).

(1) *Bibliothèque de La Rochelle, ms. n° 662, f° 37.*



INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS PROPRES (1)

- Abenamâr (Calle de), à Grenade, 270.
- Africain (L'), pseudonyme du cardinal de La Vallette, 155.
- Airique (Pays d'), 264, 275, 277.
- Albigéois (Région de l'), 234.
- Alcazar (Palais de), 278.
- Alcidalis et Zélide (Histoire d')*, 135, 136, 137, 264, 287.
- Aldimary (Le sieur), 114.
- Alhambra (Palais de l'), 271, 272, 273.
- Allemagne (Royaume d'), 221.
- Amadis de Gaule, 17.
- Amboise (Ville d'), 188.
- Amiens (Chapitre d), 21.
- Amiens (Ville d'), 13.
- Anciennes Ecoles, à Orléans, 70.
- Andalousie (Province d'), 264 267.
- Angélique, héroïne de roman, 45.
- Angleterre (Charles I^{er}, roi d'), 58, 78, 283.
- Angleterre (Henriette-Marie de France, reine d'), 58.
- Anne (Dame), parente de M^{lle} Paulet, 177, 181.
- Anne d'Autriche, 79.
- Apothicaires (Jardin des), à Orléans, 22.
- Aranjuez (Château d'), 262.
- Arnauld (Henry), abbé de Saint-Nicolas d'Angers, 68.
- Arnauld (Pierre-Isaac), sieur de Corbeville, 110.
- Arnauld d'Andilly (Robert), 68, 128, 207, 208, 218, 257.
- Arthénice, pseudonyme de M^{me} de Rambouillet, 56, 60.
- Arthur (Le roi), 17.
- Aubry (Jean), 201.
- Aubry (Catherine de Bellièvre, dame), 76, 140, 192, 198, 200, 201, 209, 258.
- Aubry (Renée-Julia), 140, 192, 201, 209.
- Aubry-le-Boucher (rue), 178, 182.
- Audry, sommelier de l'Hôtel de Rambouillet, 113.
- Balzac (Jean-Louis Guez, sieur de), 33, 34, 35, 36, 37, 54, 171, 197, 257.
- Bar (Ville de), 184.
- Barbarie (Pays de), V. Maroc (Royaume du).
- Barlemont (Claire-Isabelle de). V. D'Arschot (Duchesse).
- Bassompierre (François de Bestein, maréchal de), 66, 165, 191.
- Bastille (Forteresse de la), 220, 224, 226.
- Bautru (Guillaume de), comte de Serrant, 165, 240, 242, 243, 245.

[1] Nous ne comprenons pas, dans cet Index, les noms contenus dans les notes et l'Appendice.

- Beaugency (Ville de), 21.
 Bein (François de Faudoas d'Averton, comte de), 189, 190.
 Bellegarde (Roger de Saint-Lary, duc de), 59, 66, 79, 80, 161, 187.
 Bertaut (Jean), 36.
 Blois (Château de), 244.
 Blois (Ville de), 291.
 Blot (César de Chauvigny, baron de), 158, 162, 167, 168, 169, 170.
 Boadbil (Roi), 275.
 Bodeau, marchand lingeur, 178, 182, 183.
 Boesset (Antoine de), 79.
 Boisrobert (François Le Métel, sieur de), 35, 36, 101.
 Boissat (Pierre de), 171.
 Bomains (Le sieur), 169.
 Boncourt (Collège de), 15, 20, 30, 37.
 Bonne-Nouvelle (Prieuré N.-D. de), à Orléans, 20.
 Bordeaux (Ville de), 151.
 Bordier (Hilaire), 122.
 Bourbon (Anne-Geneviève de). V. Longueville (Duchesse de).
 Bourdon-Blanc (rue du), à Orléans, 9.
 Bourgogne (Porte de), à Orléans, 22.
 Bourgogne (Province de), 231.
 Bourgogne (Théâtre de l'Hôtel de), à Paris, 28, 113.
 Bouthillier (Claude), 187.
 Brabançon (Marie, princesse de), 226.
 Brèves (François Savary, marquis de), 30.
 Briotanie (Princesse), 18.
 Brion (François-Christophe de Levis-Ventadour, comte de), 162, 212.
 Bruxelles (Ville de), 220, 222, 223, 229, 247, 261, 283, 289, 290.
 Buckingham (Georges, duc de), 58, 78, 79, 80.
 Cadix (Ville de), 278.
 Caillot (Jacques), 187.
 Candale (Henry de Nogaret, duc de), 151.
 Carignan (Thomas de Savoie, prince de), 119.
 Carlisle (James-Hay, comte de), 58.
 Carlisle (Comtesse de), 283.
 Carlos (Infant Don), 240.
 Casal (Ville de), 202.
 Casteldau (Le sieur de), 234.
 Castelnaudary (Combat et Ville de), 240.
 Castille (Province de), 235, 237.
 Cérissante (Marc Duncan, sieur de), 119.
 Cervantès -Saavedra (Michel de), 268.
 Ceuta (Ville de), 271, 276.
 Chalais (M^{lle} de), 205.
 Chandeville (Eléazar de Sarcilly, sieur de), 121, 258.
 Chapeau de roses (Enseigne du), à Amiens, 13.
 Chapelain (Jean, 125, 126, 127, 178, 196, 216, 217, 218.
 Charles I^{er}. V. Angleterre (Roi d').
 Charnassé (M. de), 288.
 Châteauneuf (Charles de l'Aubespine, marquis de), 243.
 Châteauroux (Louise - Isabelle d'Angecourt-Maintenon, dite la comtesse de), 218.
 Chaudebonne (Claude d'Urre du Puy Saint-Martin, sieur de), 48, 49, 57, 58, 61, 62, 64, 65, 67, 70, 132, 140, 142, 143, 144, 156, 186, 212, 222, 226, 232, 245, 246, 265, 284, 285, 286.
 Chavaroche (Le sieur de), 78, 140, 188, 212, 218.
 Chevy (Charles Duret, président de), 118, 124.

- Chevreuse (Hôtel de), 61.
 Chevreuse (Claude de Lorraine, duc de), 58, 59, 78, 243.
 Chevreuse (Marie de Rohan, duchesse de), 78.
 Chimay (M^{lle} de), 284.
 Chiquito (el re), surnom de Voiture, 188.
 Clermont-d'Entragues (Henry de Balzac, marquis de), 67.
 Clermont d'Entragues (M^{lle} Lhuillier de Boulancourt, marquise de), 60, 76, 140, 179, 182, 257, 280.
 Clouet, peintre, 41.
 Coiffier (Cabaret de la), 167, 168.
 Cointet (M^{lle}), 289.
 Coligny (Henriette de), V. La Suze (Comtesse de).
 Coligny (Anne de), V. Wurtemberg (Duchesse de).
 Collemont (Jeanne de), V. Voiture (M^m).
 Colomby (Jacques de Cauvigny, sieur de), 36.
 Combalet (M^{me} de), V. D'Aiguillon (Duchesse).
 Condé (Hôtel de), 153, 156, 199, 218.
 Condé (Henry de Bourbon, prince de), 53, 110, 153.
 Condé (Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de), dite M^{me} la Princesse, 52, 59, 60, 75, 134, 152, 153, 203, 208, 210, 225, 243, 257, 281.
 Conrart (Valentin), 191, 197.
 Conty (Louise-Marguerite de Lorraine, princesse de), 76, 121.
 Cordoue (Don Gonzalès de), 229.
 Corneille (Pierre), 189, 190.
 Cospeau (Philippe), 122, 124, 141, 144, 145, 146, 147, 148.
 Cours la Reine (Le), 88.
 Croisilles (Abbé Jean-Baptiste), 119, 124, 126, 127.
 Cyrano (Hercule-Savinien de), 83.
 D'Ablandcourt (Nicolas Perrot, sieur), 94.
 L'Aiguillon (Marie-Madeleine de Vignerot, dame de Combalet, puis duchesse), 75, 124, 149, 156, 259.
 D'Albret (César-Phébus, comte de Miossens, maréchal), 125.
 Dalibray (Charles-Vion, sieur), 38, 88.
 D'Ancre (Concino Concini, maréchal), 51.
 D'Angennes (Famille), 50.
 D'Angennes (Julie). V. Rambouillet (M^{lle} de).
 D'Arquenay (Julienne). V. Rambouillet (Marquise de).
 D'Arschot (Claire-Isabelle de Barlemont, duchesse), 226.
 D'Attichy (Anne Doni), V. Maure (Comtesse de).
 D'Auchy (Baron), 253.
 D'Auchy (Charlotte des Ursins, vicomtesse), 56.
 D'Aumont (Antoine), 66, 128, 129.
 D'Avallon (Eglantine), 17.
 D'Avaux (Claude de Mesmes, comte), 37, 38, 39, 41, 42, 43, 45.
 D'Aytone (Marquis), 222, 289.
 D'Elbène (Alexandre), 289, 290.
 D'Elbène (Guy), 289, 290.
 D'Epernon (Famille), 151.
 D'Epernon (Jean-Louis de Nogaret, duc), 151, 243.
 Des Barreaux (Jacques Vallée, sieur), 166.
 Des Hameaux (Nicolas), 22.
 Des Loges (Marie Bruneau, dame), 170, 171, 172, 173.
 D'Esmaeis (Jean), sieur de Saint-Sorlin, 212.
 Des Ouches (Gabriel de la Béraudière, baron), 162.

- D'Espagne (Le sieur), marchand d'Orléans, 25.
- Desportes (Philippe), 36.
- D'Estrades (Marie de Lallier du Pin, dame), 140.
- D'Estrées (Gabrielle), 161.
- Des Yveteaux (Nicolas Vauquelin, sieur), 117, 118.
- D'Etlan (Louis d'Espinay, comte), 66.
- Dijon (Ville de), 231.
- L'Oinville (Jean de Vion, sieur), 88.
- D'Olivarès (Don Gaspar de Gusman Azevedo y Zuñiga, comte), plus tard duc de San Lucar la Mayor, 236, 238, 239, 242, 253, 254, 255, 256, 260, 261, 265, 276, 278.
- D'Ornano (Jean-Baptiste, maréchal), 158.
- Douvres (Ville de), 283.
- Du Bois (Le sieur), docteur en théologie, 178, 212.
- Dubois, brodeur de l'Hôtel de Rambouillet, 113.
- Du Bois d'Ennemets, 162.
- Du Fargis (Charles d'Angennes, marquis), 234, 235, 236, 237, 238, 245.
- Du Fargis (Madeleine de Silly, marquise), 122, 213.
- Du Gué (Baron), gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans, 235, 242.
- Du Lude (François de Dailon, comte), 157.
- Du Monstier (Daniel), 41.
- Du Moutin (Pierre), 194.
- L'unkerque (Ville de), 264, 283.
- Du Pin (Marie de Lallier, demoiselle). V. D'Estrades (M^{me}).
- Du Plessis-Guénégand (M^{me}), 31.
- D'Urfé (Honoré), 135.
- Du Vigean (Famille), 119.
- Du Vigean (Anne de Neubourg, baronne), 75, 131, 140, 154, 208, 210, 214.
- Du Vigean (Anne). V. Richelieu (Duchesse de).
- Du Vigean (Marthe Poussart, demoiselle), 133.
- Ecrivinerie (rue de l'), à Orléans, 9.
- Epernay (Ville d'), 184.
- Epinay (Ville d'), 210.
- Escalibor (L'épée), 17.
- Escorial (Palais de l'), 262, 263.
- Espagne (Royaume d'), 50, 176, 182, 234, 236, 246, 248, 250, 252, 260, 267, 278, 281.
- Feuquel (Pierre), 15.
- Feuquel (Marguerite Voiture, femme de Pierre), 14, 15.
- Fez (Ville de), 277.
- Filles-Dieu (Couvent des), à Paris, 27.
- Filles-Repenties (Couvent des), à Paris, 27.
- Flandres (Pays de), 244, 261, 264, 279.
- Foscarini, femme de chambre de M^{me} de Rambouillet, 113.
- Fosse-aux-lions (Enseigne de la), 168.
- François I^{er}, 137, 138.
- Frangipani (Pompéo), 117.
- Gaillonnet (Pierre de Vion, sieur de), 88.
- Galaor, héros de roman, 18.
- Gaultier-Garguille (Hugues Guéru, sieur de Fléchelles, dit), 28.
- Géants (Ile des), 17.
- Gelves (Marquis de), 260.
- Généralife (Jardins du), 273, 274, 275.
- Gibraltar (Ville de), 276.
- Girard (Claude), argentier de l'Hôtel de Rambouillet, 113.
- Godeau (Antoine), 110, 121, 140, 171, 179, 180, 181, 191, 201, 207, 208, 217, 257, 258, 281, 287, 288.
- Gombauld (Jean Ogier, sieur de), 68, 119, 120, 129, 130, 150, 171.

- Gomberville (Marin le Roy, sieur de), 137, 464.
- Gonzague (Marie-Louise). V. Pologne (Reine de).
- Goujon (Jean), 28.
- Goulas (Léonard de), 162, 226, 229, 245.
- Gourdon (Le sieur), 282.
- Grammont (Antoine III, comte de Guiche, puis maréchal de), 73, 110, 121, 132, 133, 140, 142, 143, 144.
- Gravilliers (Rue des), 114, 115.
- Grenade (Ville de), 269, 270, 271, 275.
- Grève (Place de), 113.
- Gros-Guillaume (Robert-Guérin, dit La Fleur et), 28.
- Grotius (Cornélia), 154.
- Gualdalquivir (Fleuve), 269.
- Guiche (Comte de), V. Grammont (Antoine de).
- Guilan le pensif, héros de roman, 18.
- Guise (François-Alexandre-Paris de Lorraine, chevalier de), 59.
- Guise (Henry de Lorraine, duc de), 59.
- Gustave-Adolphe, roi de Suède, 216, 217, 218, 219, 221, 229.
- Halles (Les), à Paris, 28.
- Hardy (Le sieur), 15.
- Hardy (Marie Voiture, femme d'abord d'André de Lanlu, puis du sieur), 14, 15.
- Haudessens (René), baron de Baulieu, 176.
- Henriette-Marie de France. V. Angleterre (Reine d').
- Henry IV, 9, 51, 53, 59, 60, 121, 161.
- Hilaire (M^{lle}), chanteuse, 200.
- Holland (Henri Rich, lord Kensington, comte de), 58.
- Hôtel-Dieu (Hôpital de l'), à Orléans, 12.
- Innocents (Fontaine des), à Paris, 28.
- Infant (Cardinal), 284, 289, 290.
- Infantado de Pastrana (Luc de l'), 237.
- Isabelle Claire-Eugénie d'Autriche (Infante), 220, 222, 226, 228, 283.
- Italie (Royaume d'), 50, 52, 184, 202.
- Jacquin (Jacques), 211.
- Jaen (Rio de), 269.
- Jaen (Ville de), 269.
- Jouy (le sieur de), 229.
- Julie (Princesse), surnom de Julie d'Angennes, 180.
- La Barre (Château de), 209, 210.
- La Force (Jacques Nompar de Caumont, maréchal duc de), 230, 231, 234.
- La Haye (Ville de), 129.
- La Hunaudaye (Tanneguy de Rosmadec, baron de), 285, 288.
- La Mesnardière (Jules Pilet de), 204.
- Languedoc (Province du), 233, 238, 240.
- Lanlu (André de), 15.
- L'Arioste (Ludovico Ariosto, dit), 45.
- La Rivière (Louis Barbier, abbé de), 161, 162.
- La Rochefoucauld (Maison de), 190.
- La Rochelle (Ville de), 155, 182.
- La Rochepot (Antoine de Silly, comte de), 148.
- La Suze (Henriette de Coligny, d'abord comtesse d'Haddington, puis comtesse de), 133.
- La Touche (M^{lle} de), 39, 40.
- La Touche (Madeleine de), V. Voiture (Madeleine).
- La Tour (Chapelle de), à Paris, 27.
- La Tremouille (Henry, duc de), 66.
- La Trémouille (Marie de la Tour, duchesse de), 76.

- La Vallette (Louis de Nogaret, cardinal de), 75, 110, 122, 133, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 199, 210, 214, 221, 243, 258, 276, 281.
- Le Coigneux (Jacques), 162, 183, 184, 187, 214, 223.
- Lefebvre-Chantereau (Louis), 59.
- Lenoir (La), comédienne, 189.
- Le Pailleur (Le sieur), 89.
- Lescot (Pierre), 28.
- Lhermite (Tristan), 164, 212.
- Lhuillier (Claude), 167.
- Liancourt (Charles du Plessis, marquis de), 66.
- Liancourt (Jeanne de Schomberg, marquise de), 75.
- Libye (Désert de), 277, 278.
- Ligny (Village de), 184.
- Lingendes (Jean de), 60.
- Lingendes (Les sieurs de), 246, 256, 259.
- Lionne (La), surnom de M^{lle} Paulet, 178.
- Lisbonne (Vile de), 275, 278, 279, 280, 287.
- Lodève (Ville de), 233.
- Logres (Royaume de), 17.
- Loire (Rivière La), 12, 23.
- Londres (Ville de), 280, 282.
- Longueville (Anne-Geneviève de Bourbon, duchesse de), 133, 134, 135, 199, 200, 208, 209, 257.
- Lorraine (Duché de), 184, 188, 189, 214, 222, 224, 233, 284.
- Lorraine (Charles, duc de), 186, 187.
- Lorraine (Nicole, duchesse de), 186.
- Lorraine (Claude, duchesse de), 186.
- Lorraine-Vaudemont Marguerite de), V. Orléans (Duchesse d').
- Louis IX, 27.
- Louis XIII, 117, 158, 165, 182, 188, 213, 223, 224, 225, 233, 240, 243, 244, 290, 291.
- Louvre (Palais du), 47, 49, 61, 88, 150, 154.
- Mabile (Princesse), héroïne de roman, 18.
- Madelonnettes (Couvent des Filles Marie-Madeleine, dit Couvent des), 177.
- Madère (Ile de), 281.
- Madrid (Ville de), 148, 234, 236, 238, 240, 245, 248, 249, 250, 251, 252, 259, 261, 262, 264.
- Mairet (Jean de), 189.
- Malherbe (François de), 36, 37, 54, 55, 69, 70, 171.
- Malleville (Claude de), 191, 192.
- Mançanarès (Fleuve), 248, 251.
- Mandat (M^{lle}), 225.
- Mannekenpiss (Fontaine du), 227.
- Mans (Vidame du), V. Rambouillet.
- Marais (Quartier du), 60, 100.
- Margone (Le sieur), 186.
- Marillac (Louis, maréchal de), 187, 231.
- Marin. V. Marino (J. B.).
- Marino (Jean-Baptiste), dit le cavalier Marin, 69.
- Marion (Simon), avocat, 26.
- Maroc (Royaume du), 276, 277, 278, 281.
- Martin (Raoul), 15.
- Martin (Barbe Voiture, femme de Raoul), 14.
- Martin (Etienne), sieur de Pinchesne, 15.
- Mauconseil (rue), à Paris, 28.
- Maulevrier (Cosme-Savary de Lancôme, comte de), 162.
- Maure (Louis de Rochechouart, comte de), 66, 124, 247, 251, 252.
- Maure (Anne Doni d'Attichy, comtesse de), 75, 140, 147, 204, 247, 256.
- Maynard (François de), 36, 166.
- Mecklembourg (Isabelle-Angélique de Montmorency, d'abord

- duchesse de Châtillon, puis Princesse de), 133.
- Médicis (Marie de), 15, 68, 117, 130, 183, 223, 247, 252, 259, 283.
- Mélicie (Princesse), héroïne de roman, 18.
- Ménage (Gilles), 197.
- Merlin l'Enchanteur, héros de roman, 16, 76.
- Mézières (Château de), 179.
- Mirabel (Marquis de), 260.
- Miracles (Cour des), 27.
- Miossens (Comte de), V. d'Albref (Maréchal).
- Mondory (Guillaume des Gilberts, sieur de), 189, 190.
- Montargis (Ville de), 184.
- Montausier (Hector de Sainte-Maure, marquis de), 107, 192, 193, 198, 199, 200, 201, 202, 258, 281.
- Montausier (Charles de Sainte-Maure, d'abord marquis de Salles, puis marquis et duc de), 193, 194, 195, 196, 197, 198, 202.
- Montbazou (Hercule de Rohan, duc de), 83.
- Montmorency (Isabelle-Angélique de). V. Mecklembourg (Princesse de).
- Montmorency (Marie-Louise de). V. Valençay (Marquise de).
- Montmorency (Henry II, duc de), 59, 203, 206, 224, 230, 233, 234, 235, 240, 243, 244.
- Montmorency (Marie-Félice Orsini, duchesse de), 243.
- Montpensier (Duché de), 233.
- Montpensier (Marie de Bourbon, princesse de), 157.
- Montpensier (Marie-Louise d'Orléans, duchesse de), 157, 233.
- Morena (Sierra), 267, 268.
- Moret (Jacqueline de Bucil, comtesse de), 76, 121.
- Moret (Antoine de Bourbon, comte de), 161, 162, 226, 241.
- Motteville (Françoise Bertaut, présidente de), 108.
- Mulot (Abbé Jean), 120.
- Nancy (Ville de), 184, 186, 187, 229, 230.
- Neufgermain (Louis de), 114, 115, 116, 162, 211, 212, 213.
- Neufvic (M^{lle} de), 140.
- Nevada (Sierra), 275.
- Normandie (Province de), 22.
- Notre-Dame de la Cariole (Eglise), à Paris, 27.
- Oriane (Princesse), héroïne de roman, 17.
- Orléans (Hôtel d'), 163, 165, 212, 213.
- Orléans (Université d'), 11, 20, 21, 25.
- Orléans (Ville d'), 20, 21, 23, 188.
- Orléans (Gaston de France, duc d'), 30, 31, 48, 115, 121, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 170, 183, 184, 187, 212, 214, 219, 220, 222, 223, 224, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 237, 238, 240, 241, 244, 245, 246, 259, 261, 265, 283, 285, 289, 290, 291.
- Orléans (Marguerite de Lorraine-Vaudémont, duchesse d'), 214, 220, 224, 289.
- Ours (rue aux), à Paris, 28.
- Parc (Promenade du), à Bruxelles, 227.
- Paris (Ville de), 12, 26, 29, 49, 78, 93, 148, 151, 171, 179, 188, 215, 220, 225, 261, 279, 282, 291.
- Pas de la Mule (rue du), 168.
- Patris (Pierre), 161, 162, 212.
- Paulet (Angélique), 58, 59, 60, 74, 75, 79, 121, 131, 132, 134, 141, 142, 156, 177, 178, 179, 181, 182, 183, 200, 202, 208, 211, 214, 220, 226, 229, 232, 242, 256, 257, 258, 264, 271, 276, 277, 278, 281, 286.

- Penaranda (Duc de), 237.
 Phalzbourg (Henricette de Lorraine, princesse de), 186, 224, 284.
 Philippe II, roi d'Espagne, 263.
 Philippe IV, roi d'Espagne, 148, 176, 218, 228, 234, 236, 238, 240.
 Picardie (Fête de l'Élévation de), 20.
 Picardie (Province de), 11, 22.
 Pisany (Léon-Pompée d'Angennes, marquis de), 77, 78, 106, 111, 112, 125, 126, 140, 178, 281.
 Pologne (Royaume de), 50.
 Pologne (Marie-Louise de Gonzague, plus tard reine de), 183.
 Pomponne (Château de), 207, 208.
 Ponceau (Fontaine du), 27.
 Pont-Neuf (Le), 36, 159.
 Port-Royal, 128.
 Portugal (Royaume de), 264, 279.
 Prado (Promenade du), à Madrid, 252, 262.
 Prou (Le sieur), 163, 164.
 Prou (M^{lle}), 163, 164.
 Puebla (Comte de la), 260.
 Puylaurens (Antoine de Laage, marquis, puis duc de), 162, 183, 184, 187, 212, 214, 223, 224, 226, 234, 241, 245, 246, 284, 289, 290.
 Quéligré (M^{me} de), 283.
 Quillet (Claude), 174, 175.
 Quinze-Vingts (Hôpital des), 104.
 Rabelais (François), 140.
 Racan (Honorat de Bueil, marquis de), 36, 66, 119, 120, 171.
 Rambouillet (Château de), 112, 137, 138, 139, 140, 146.
 Rambouillet (Hôtel de), 48, 49, 56, 58, 61, 62, 63, 64, 65, 77, 99, 101, 102, 104, 105, 106, 107, 115, 116, 120, 125, 128, 131, 133, 134, 149, 153, 154, 155, 157, 161, 175, 178, 179, 180, 186, 188, 189, 190, 196, 197, 201, 203, 204, 207, 208, 209, 211, 213, 214, 215, 225, 232, 235, 247, 253, 258, 259, 281, 286, 288, 289.
 Rambouillet (Famille de), 51, 141, 144, 147, 148, 191, 218.
 Rambouillet (Jean II d'Angennes, marquis de), 141.
 Rambouillet (Nicolas d'Angennes, marquis de), 141.
 Rambouillet (Julienne d'Arquenay, marquise de), 141.
 Rambouillet (Charles d'Angennes, marquis de), 50, 51, 52, 53, 58, 65, 66, 67, 76, 104, 111, 112, 114, 116, 120, 121, 140, 141, 148, 176, 178, 182, 198, 212, 213, 217, 218, 225, 235.
 Rambouillet (Catherine de Vivonne-Savella, marquise de), 48, 49, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 60, 62, 67, 70, 71, 72, 73, 79, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 108, 109, 116, 126, 127, 128, 129, 130, 132, 133, 139, 141, 145, 149, 176, 177, 182, 184, 187, 188, 190, 198, 201, 203, 206, 208, 215, 216, 220, 229, 236, 257, 280, 281.
 Rambouillet (Julie-Lucine d'Angennes, demoiselle de), 73, 74, 106, 107, 108, 109, 110, 131, 134, 135, 140, 142, 146, 147, 149, 150, 180, 186, 187, 198, 199, 200, 202, 204, 206, 206, 210, 211, 215, 216, 218, 235, 257, 259, 281, 285, 286, 287, 288.
 Rambouillet (Le Vidame du Mans, fils cadet du marquis et de la marquise de), 106, 214, 215.
 Ravallac (François), 60.
 Ravelin (Fort), à Orléans, 22.
 Regnier (Mathurin), 36.

- Richelieu (Armand du Plessis, cardinal de), 58, 101, 117, 120, 148, 149, 157, 184, 211, 213, 214, 221, 224, 225, 230, 231, 234, 241, 242, 243, 259, 290.
 Richelieu (Anne Poussart du Vigean, d'abord dame de Pons, puis duchesse de), 133.
 Riom (Ville de), 233.
 Rodante, surnom de M^{me} de Rambouillet, 56.
 Rohan (Marguerite de Béthune, duchesse de), 75, 125, 151.
 Ronsard (Pierre de), 36.
 Rosas (Andrès de), 242, 260.
 Rosset (François de), 44, 45.
 Rotrou (Jean de), 189.
 Rouergue (Région du), 233.
 Rucellai (Abbé Horacio), 116.
 Sablé (Philibert-Emmanuel de Montmorency-Laval, marquis de), 206.
 Sablé (Madeleine de Souvré, marquise de), 202, 203, 204, 205, 206, 215, 220, 225, 288.
 Sainctot (Pierre de), 38, 43.
 Sainctot (Marguerite Vion, dame de), 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 71, 88, 94, 102, 170, 285, 287, 288.
 Saint-Amant (Marc-Antoine de Gérard, sieur de), 38, 168.
 Saint-Brisson (Pierre-Séguier, sieur de), 178.
 Saint-Cloud, (Village de), 259.
 Saint-Denis (Abbaye), 27.
 Saint-Denis (Rue), à Paris, 14, 26, 87, 291.
 Saint-Denis (Ville de), 210.
 Saint-Dizier (Ville de), 184.
 Sainte-Claire (vicomte de), 237.
 Sainte-Croix (Eglise cathédrale), à Orléans, 11.
 Sainte-Gudule (Eglise), à Bruxelles, 227.
 Sainte-Maure (Maison de), 192.
 Saint-Flour (Ville de), 233.
 Saint-Géran, (Jean-François de la Guiche, maréchal de), 66, 128.
 Saint-Germain (Faubourg), 117, 118.
 Saint-Germain (Foire), 38.
 Saint-Germain (Rue), à Amiens, 13.
 Saint-Gilles (Eglise), à Paris, 27.
 Saint-Honoré (Rue), 100.
 Saint-Jacques de la Boucherie (Quartier), 28.
 Saint-Jacques de l'Hôpital, à Paris, 27.
 Sanit-Lazare (Cimetière), à Orléans, 12.
 Saint-Leu (Eglise), à Paris, 27.
 Saint-Louis (Hôpital), 152.
 Saint-Lubin (Eglise), à Rambouillet, 141, 215.
 Saint-Luc (Timoléon d'Espinau, maréchal de), 66.
 Saint-Luc (Marie-Gabrielle de la Guiche, maréchale de), 76, 154.
 Saint-Phal, (Le sieur de), 169.
 Saint-Pierre-Puellier (Eglise), à Orléans, 20.
 Saint-Thomas du Louvre (Rue), à Paris, 48, 61, 101, 103, 148, 155, 189, 199, 201, 212, 218, 235, 256, 286.
 Salles (Marquis de), V. Montausier (Charles de).
 Salon (Promenade du), à Grenoble, 270.
 San-Lucar (Ville de), 278.
 Savoie (Maison de), 50.
 Schomberg (Charles, maréchal de), 66, 124, 234.
 Scudéry (Georges de), 189.
 Scudéry (Madeleine de), 108.
 Sedan (Ecole de), 194.
 Ségovie (Pont de), 249.
 Serizay (Jacques de), 190.
 Serre (La de), 158.
 Séville (Ville de), 278.
 Silésie, écuyer du marquis de Rambouillet, 113.

- Sillery (Noël Brulart, commandeur de), 178.
 Sorel (Charles), sieur de Souvigny, 135.
 Soudailles (Le sieur de), 233.
 Sourdéac (Guy de Rieux, marquis de), 283.
 Strozzi (Pierre, maréchal de), 184.
 Stufe (comte), 252.
 Tage (Fleuve Le), 262, 279.
 Tallemant des Réaux (Gédéon), 92.
 Tamise (Rivière La), 282.
 Termes (César-Auguste de Saint-Lary, marquis de), 59.
 Terreiro de Paço (Palais), à Lisbonne, 279.
 Tétuan (Ville de), 278.
 Théophile. V. Viau (Théophile de).
 Thomas (Don), 252.
 Toiras (Jean du Caylard de Saint-Bonnet, maréchal de), 202.
 Toscane (Marguerite de), 183.
 Toulouse (Ville et Parlement de), 151, 243.
 Tour Neuve (Rue de la), à Orléans, 11.
 Tours (Ville de), 241.
 Touvant (Charles de Piard, sieur de), 36.
 Trèves (Ville de), 229.
 Trinité (Hôpital de la), à Paris, 27.
 Tronchet (Philippe), 15.
 Tronchet (Jeanne Voiture, femme de Philippe), 14, 15.
 Tuileries (Jardin des), 47.
 Turlupin (Henry Legrand, dit), 28.
Urnie (Sonnet d'), 32, 33, 34, 38.
 Uter-Pendragon (Le roi), 16.
 Vaïençay (Marie-Louise de Montmorency, marquise de), 133.
 Vaneton (Le sieur de) 253.
 Varanne (Marquis de), 288.
 Vaugelas (Claude Favre, sieur de), 66, 119, 171.
 Vêga (Lope de), 254.
 Vendôme (César de Bourbon-), 60.
 Verdun (Nicolas de), 29.
 Vertigiers (Le roi), 16.
 Viau (Théophile de), 66, 147.
 Vichy (Ville de), 233.
 Villahermosa (Duc de), 237, 260.
 Villars (Georges de Brancas, duc de), 67, 124.
 Villeneuve (Baron de), 66, 120.
 Vivarambla (Place de), à Grenade, 270.
 Viviane, héroïne de roman, 17.
 Vivonne (Famille de), 50.
 Voiture (Noël), 31.
 Voiture (Vincent), père de Voiture, 13, 14, 15, 19, 25, 169, 173, 174, 175.
 Voiture (Jeanne de Collemont, dame), mère de Voiture, 13.
 Voiture (Vincent), frère aîné de Voiture, 14.
 Voiture (Vincent). *passim*.
 Voiture (M^{lle} de la Touche, dite Madeleine), fille naturelle de Voiture, 40, 41.
 Voiture (Barbe), sœur aînée de Voiture. V. Martin (M^{me}).
 Voiture (Florant), frère cadet de Voiture, 14.
 Voiture (Jeanne), sœur de Voiture, V. Tronchet (M^{me}).
 Voiture (Marguerite), sœur de Voiture. V. Feuquel (M^{me}).
 Voiture (Marie), sœur de Voiture. V. Ircy (M^{me}).
 Wallons (Place des), à Bruxelles, 226.
 Wurtemberg (Anne de Coligny, duchesse de), 133.
 Yvrande (Le sieur), 36.
 Zacatin (Le), à Grenade, 276.
 Zapata (cardinal), conseiller d'Etat espagnol, 260.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
TABLE DES ABRÉVIATIONS ET NOTE PRÉLIMINAIRE	7
CHAPITRE I (1597-1625)	9
CHAPITRE II (1626-1627)	82
CHAPITRE III (1628-1632)	152
CHAPITRE IV (1632-1635)	222
APPENDICE :	
I. GÉNÉALOGIE INÉDITE DE VOITURE	295
II. CONTRAT INÉDIT ENTRE MARIE DE MÉDICIS ET VINCENT VOITURE POUR LA FOURNITURE DU VIN DE LA COUR.	296
III. DOCUMENTS INÉDITS RELATIFS AUX NÉGOCIATIONS DE VOITURE EN ESPAGNE.	299
IV. LETTRE INÉDITE DE VOITURE	306
V. ACTE INÉDIT DE DONATION ENTRE VIFS ENTRE LE MAR- QUIS ET LA MARQUISE DE RAMBOUILLET	307
INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES	311

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le trente octobre mil neuf cent onze

PAR

ED. GARNIER

A CHARTRES

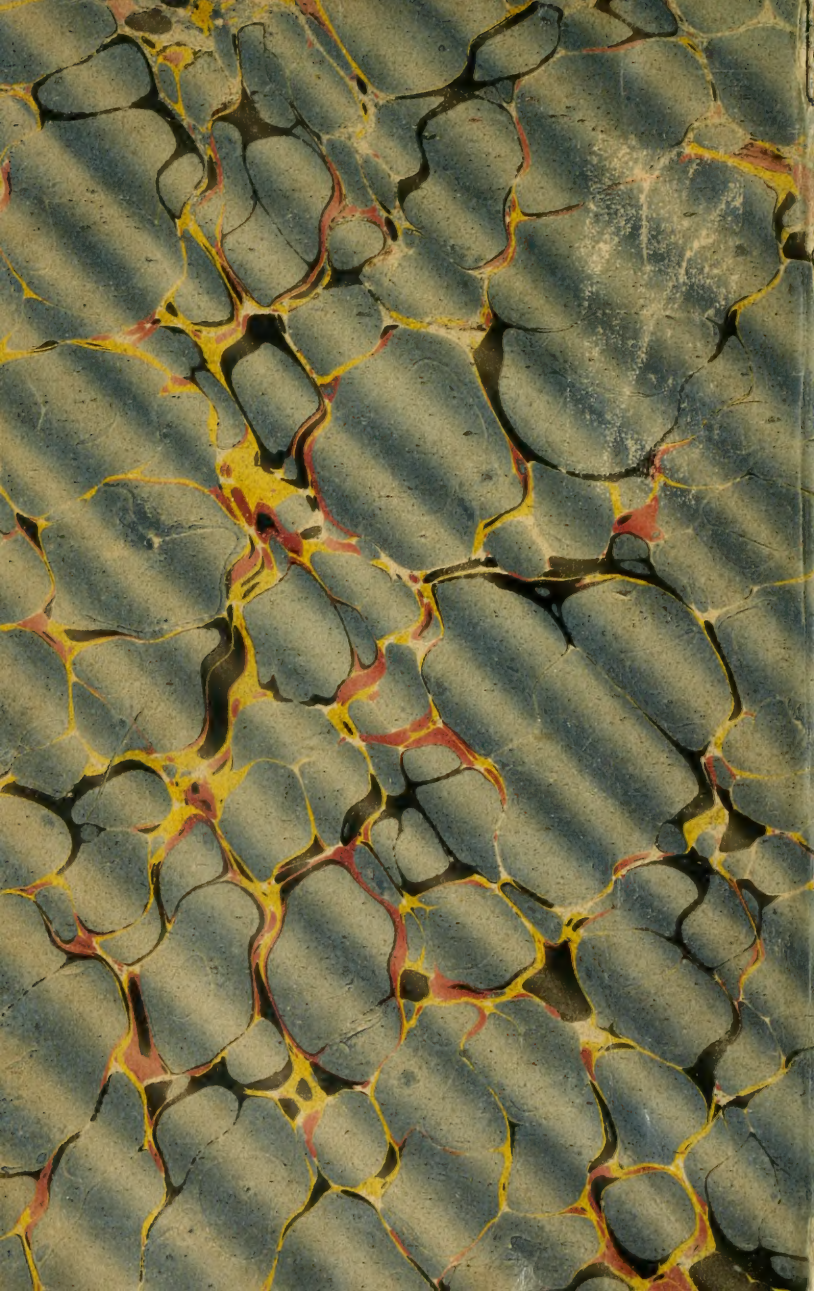
pour le

MERCURE

DE

FRANCE





140293

Voiture, Vincent
Magne, Emile

LF
V8987

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

Do not
remove
the card
from this
Pocket.

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 04 15 005 0